VITTORIO EM. III

NAZIONALE
B. Prov.
IV
708
BIBLIOTECA
VITT. EM III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XIII
Palchetto
Num.° d' ordine 378 C-40

B-Prov.
IV
408

MS
6
44

Digitized by Google

TABLEAU
DES PYRÉNÉES
FRANÇAISES.

TOME II.

On peut se procurer aux mêmes adresses :

VOYAGE PITTORESQUE DANS LES PYRÉNÉES FRANÇAISES ET DANS LES DÉPARTEMENTS ADJACENTS; ou collection de 72 gravures représentant les sites, les monuments et les établissements les plus remarquables du pays des Basques, de la Navarre, du Béarn, du Bigorre, du Comminges, du comté de Foix et du Roussillon, avec un texte explicatif; par M. Melling (peintre paysagiste de la chambre et du cabinet du Roi, auteur du *Voyage pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore*). Ouvrage divisé en douze livraisons in-fol. oblong, chacune de six estampes avec texte. Prix de chaque livraison. . . . . 30 fr.

—Le même ouvrage, avant la lettre, chaque livraison . . . . . 50 fr.

591

IMPRIMERIE DE F. DIDOT, IMPRIMEUR DU ROI
ET DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, N° 24.

61h162

TABLEAU
DES PYRÉNÉES
FRANÇAISES;

CONTENANT

UNE DESCRIPTION COMPLÈTE DE CETTE CHAINE DE MONTAGNES ET DE SES PRINCIPALES VALLÉES, DEPUIS LA MÉDITERRANÉE JUSQU'A L'OCÉAN.

ACCOMPAGNÉE D'OBSERVATIONS

SUR LE CARACTÈRE, LES MOEURS ET LES IDIOMES DES PEUPLES DES PYRÉNÉES; SUR L'ORIGINE ET LES USAGES DES BASQUES; SUR LES PROPRIÉTÉS PARTICULIÈRES DES SOURCES MINÉRALES; ET D'UNE ESQUISSE DES DIFFÉRENTES CLASSES D'ÉTRANGERS QUI VISITENT LES ÉTABLISSEMENTS THERMAUX DU PAYS.

PAR M. ARBANÈRE,

CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR.

MUSÉO ORIENTALE NAPOLITAIN RIPA

NAPOLI Volume second.

A PARIS,

CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, LIBRAIRES,

RUE DE BOURBON, N° 17.

A STRASBOURG ET A LONDRES, MÊME MAISON DE COMMERCE.

A BRUXELLES, LIBRAIRIE PARISIENNE, RUE DE LA MADELAINE, N° 438.

1828.

NAPOLI

LIBRARY

TABLEAU
DES PYRÉNÉES
FRANÇAISES.

DEUXIÈME PARTIE.

(SUITE.)

CHAPITRE XX.

COTERETZ.

La ville ne possède dans son sein d'autres bains que l'établissement Bruzaud. Sur les pentes voisines, à l'est, sont les bains de César, les bains de Pauze et les bains des Espagnols. Les sources varient de principes et de chaleur. Les établissements, au sud, sont les bains de la Rallière, du Petit-Saint-Sauveur, du Pré, des

Digitized by Google

OEufs et du Bois. Les bains de la *Rallière*, reconstruits récemment avec magnificence, offrent vingt cabinets, dont les parois, le plafond et le sol sont en plaques de marbre poli. Il est superflu, après cela, de parler de l'élégance des baignoires de marbre. Nulle part, dans les Pyrénées, la nature n'a donné avec autant d'abondance des eaux aussi salutaires qu'à Coteretz. L'accroissement annuel de cette ville en est la conséquence, et elle ne s'agrandit jamais dans un rapport suffisant avec l'affluence croissante des étrangers.

Les différents établissements thermaux des Pyrénées ont, chacun dans leur population, une physionomie particulière, résultat de l'espèce constante des colons annuels. La vivacité languedocienne et roussillonnaise se montre dans les bains de l'est, à la Preste, à Arles. Toulouse et ses hommes aimables, et ses beautés fraîches rosées qui allient si bien, par un privilége méridional, la galanterie et la dévotion, Toulouse prédomine aux bains d'Ossat, d'Ax et de Bagnières-de-Luchon. Les femmes de Bordeaux, à la mise élégante, à la démarche vive et légère, abondent à Bagnières-Adour. Barège, hôpital

militaire, offre nécessairement une population mixte. Paris, avec tous ses hommes supérieurs, ses femmes, chefs-d'œuvre de la civilisation, et, j'ajouterai, avec toutes les ridicules copies de ces modèles aimables, fournit la majeure partie des habitants de Saint-Sauveur, et surtout de Coteretz.

Les établissements thermaux ont été longtemps renommés par l'aimable bienveillance qui unissait des étrangers qui, la veille, s'ignoraient, par l'éclat, la multiplicité de leurs fêtes. Le plaisir était reconnu comme un des principaux moyens curatifs; on regardera bientôt ces récits comme ces histoires du vieux temps, que l'on est tenté de croire embellies par les vieillards qui les content. Le contre-coup des grands événements politiques s'est fait ressentir jusque dans les solitudes des Pyrénées. Lorsque nous étions tous comprimés sous un joug de fer, il n'existait point de partis. Alors toute la politique se réduisait à l'acte machinal de l'obéissance. Si, pour quelques-uns, il existait encore dans le fond du cœur des regrets et des espérances, ils étaient si voilés qu'ils étaient inaperçus; et les opposants, par crainte de l'œil scru-

tateur et sévère du gouvernement, pour mieux cacher leur secret, se confondaient dans la foule. L'insouciance des choses politiques était le premier principe de l'égalité. La fortune, l'esprit paraissaient les seules choses senties pour classer les individus dans les établissements thermaux; les bains et le plaisir étaient là leurs seules affaires. Aujourd'hui, plus libres, nous sommes moins gais. La politique a assombri tous les esprits. Mille contestations tacites existent sous les apparences d'ordre. On s'observe, on s'étudie aux eaux, et, le plus souvent même, on ne cherche point à se connaître à fond, par la crainte de trouver un ennemi dans celui avec qui l'on a contracté quelques habitudes de société.

Cette manie de la politique et les passions qui en sont les effets, sont plus intenses à Coteretz que dans les autres eaux, parce que la partie principale de la population vient de Paris, le foyer de toutes les craintes, de toutes les espérances, de tous les projets qui ont les modifications des principes du gouvernement pour objet.

Un autre travers est encore saillant dans cette

population, ce sont ces habitudes d'une vanité charlatane, maladie morale inhérente à notre nation, et que l'on croirait incurable. En voyant cette manie journalière de se placer, pour ainsi dire, sur un tréteau pour faire effet, les étrangers doivent nous croire un peuple de comédiens. Les Voyages hardis et brillants de Ramond, de Saint-Amans, les Descriptions sentimentales et philosophiques de Dusaulx, d'Azaïs, ont mis les Pyrénées en honneur dans le monde lettré. Ressembler par quelques côtés à ces hommes recommandables, paraît devoir donner du relief aux imitateurs. Les élégants promeneurs du boulevard de Gand et de l'allée des Feuillants, saisissant cette idée à Coteretz, se montrent en veste légère, coiffés du berret des montagnards, enveloppés d'une ceinture rouge et le bâton ferré à la main. Un arrivant croirait qu'ils vont, sur les traces de ces naturalistes, de ces peintres, affronter les sommets glacés et se dévouer à l'étude de la nature dans ses plus redoutables sanctuaires; mais il rirait en voyant que tout cela n'est qu'une mascarade, que la place publique est le seul théâtre pour ce costume, ou que la côte de la Rallière est le terme de leurs

efforts pour gravir, et que même, dans cette promenade, la marche maniérée de ces nouveaux Ramonds trahit leur faiblesse.

Ces sentiments frivoles et puérils, ces allures vaniteuses peuvent être vues avec indifférence au milieu des capitales où, si l'on admire le génie et la grandeur de l'homme dans quelques individus privilégiés, on voit bien plus dans les masses ses imperfections et sa faiblesse; mais en présence de cette nature qui nous révèle si éloquemment son sublime auteur, qui nous avertit, par ses ruines, de la brièveté de notre vie, qui nous fait sentir, par ses plus légers phénomènes, notre faiblesse, cette vanité enfantine, en présence de Dieu et des ruines d'un monde, est une niaiserie dégoûtante; le rire ne peut naître comprimé par le mépris.

Quelques femmes, cédant à la même manie de l'imitation, sont armées, à Coteretz, d'un bâton ferré. La légèreté de ces appuis rassure pour elles le voyageur étonné. Il voit bientôt que ce n'est point le désir d'affronter les rochers et les glaces qui le leur fait prendre, mais seulement ce pouvoir qui les régit si despotiquement, la mode. Mme J. de F. et Mme G. n'ont

point voulu que ce bâton ferré ne fût dans leurs mains qu'une vaine parure. Elles ont tenté les grandes aventures; mais le bourdon des Pyrénées ne pouvait faire à lui seul assez d'effet; pour une course de montagne, il fallait, comme pour un rôle de comédie ou un travestissement de bal, ce qui devait faire le premier plaisir, un costume piquant. Elles choisissent celui des troubadours, un pantalon blanc, une tunique attachée autour du corps par une ceinture bleu-de-ciel, un chapeau d'homme en paille élégante. Deux jeunes gens de leur suite se font faire des pantalons à la turque d'une indienne chamarrée de rouge sur un fond blanc, la ceinture rouge, le berret brun des Béarnais, l'air intrépide, la démarche agile. Les autres jeunes gens de la troupe, sans être aussi saillants, ne déparaient point la mascarade; enfin, après de longs préparatifs sur la place publique, la caravane, bien vue, bien bernée, défile d'un air triomphant; elle atteint ainsi au départ, par cette mascarade, son but principal. Mais le fier Génie de ces monts, irrité de voir des profanes pénétrer dans ces retraites mystérieuses, fit assaillir la troupe par un violent orage. Nos brillantes hé-

roines et leurs chevaliers passèrent la nuit pêle-mêle avec les porteurs dans la cabane du lac de Gaube, souffrant du froid, de la fumée et du ridicule de leur mésaventure. Des accidents attristèrent encore le retour. Il fut ainsi semblable à une déroute.

Que les femmes ne s'exposent point dans les hauts monts à des fatigues, à des périls étrangers à leur sexe, qui pourrait les blâmer? La timidité, la faiblesse sont en elles des choses naturelles, souvent gracieuses et aimables. Qu'elles laissent donc ce bâton ferré, qui, dans leurs mains, est vain et ridicule; qu'elles n'affectent point les manières de l'homme. Elles perdent alors tout le charme de leur sexe sans prendre le caractère viril. La tendre Herminie touche mon cœur; Armide, passionnée, agit vivement sur mon imagination et mes sens; mais Clorinde, trempant dans le sang des mains destinées par la nature à caresser, me paraît un fantôme hideux qui n'est ni homme ni femme.

Puisque me voilà à médire, j'épuiserai le sujet sur les faits principaux de blâme. J'ai signalé cette vanité qui, par le costume, les manières, le ton, veut capter les regards. Paris est, dans

quelques quartiers, dans quelques salons, le centre des modes et du goût. Dans cette Athènes, il est de nombreux Béotiens; néanmoins, la plupart des jeunes voyageurs qui viennent de ce lieu privilégié croient devoir s'offrir comme des modèles. Cette vanité ne tient qu'à l'écorce. Il en est une autre plus profonde, dont sont atteints plus d'individus venus de tous les points de la France. Je l'ai déja notée à Bagnières, mais je l'ai trouvée plus saillante à Coteretz. Quelques petits bourgeois obscurs partent de leur petite ville, arrivent là, et, comme si les vapeurs des eaux minérales leur portaient à la tête, leur donnaient des vertiges, ils veulent tout à coup jouer un plus grand rôle. Alors ils mettent devant leur nom le *de* qualificatif, ou, plus encore, ils s'affublent d'un titre. Puis des manières et des prétentions analogues, mais dont la gaucherie trahit la nouveauté. Au lieu de se contenter du nom de leur père, de leur estime et de celle des sages, en restant avec fierté à leur place, ils se mettent dans une fausse position, sont sifflés et souvent même forcés de rougir du sot rôle dont ils se sont chargés. Oh! quelle profonde sottise ce serait de se tourmenter ainsi pour

tromper les autres! Qu'est-ce donc, lorsqu'on ne les trompe point? Comment des milliers de gens n'ont-ils pas soupçonné un jour que le bon sens avait ses plaisirs et ses avantages! Qu'elle est petite cette vanité qui fait renier ses aïeux et soi-même, et place le mérite dans les choses du hasard! Sans doute, dans un état monarchique, il faut la hiérarchie des rangs. La perfection de la loi est de faire de cette distinction un des prix du mérite; sous ce point de vue social, un titre d'emprunt est un crime envers le prince; c'est usurper ses graces, c'est un mensonge impudent envers la nation. Sous le point de vue moral, ce nom théâtral est plus ridicule aux eaux thermales que partout ailleurs. Car, dans ces hôpitaux, on sent avec force que la nature range, par les maladies, tous les hommes dans une même classe.

Je n'irai point, comme l'auteur du Diable Boiteux, soulevant les toits des maisons, montrer au grand jour les originaux et les trames galantes de Coteretz. Non, ces peintures seraient trop ressemblantes à celles des grandes villes. Elles formeraient d'ailleurs un mélange bien hétérogène avec les scènes de la grande et ad-

mirable nature. Il n'est de particulier aux eaux que le début et la fin, également brusques, des liaisons de tous genres. Le milieu est semblable à tout ce qu'on savait déja.

On rit des ridicules, mais il est plus doux de rendre justice aux vertus, à l'amabilité. Je désignerai parmi les femmes dont la présence embellissait et honorait Coteretz, Mme de Marig... Ses formes de politesse ont quelque chose de sincère et de prompt qui plaît, qui met à l'aise pour les accepter, qui évite ainsi les refus simulés. Cette politesse, noble et franche, semble faire de l'usage du monde, non un art plus ou moins trompeur, mais l'inspiration d'un beau caractère. Cette politesse, impression de la bonté et de la grace, se liait dans elle avec la sagesse, résultat de la réflexion. Un mot peindra ses principes : « Il me serait facile de donner un « écu de six francs pour obtenir les égards par- « ticuliers du baigneur, mais je rougirais de « suborner cet homme, et de profiter, au détri- « ment des autres, de son injustice. »

Les femmes qui ont de hautes prétentions à fixer les regards se mettent de suite en évidence, et il suffit de rester spectateur pour reconnaître

toute leur ame. C'est le ruisselet qui s'écoule avec grand bruit; mais d'autres s'enveloppent de modestie plus encore que les montagnardes de leur cape, et il n'est pas donné à tous de les deviner et de les étudier. Ainsi, Mme Le For...., de Paris, n'est point connue de la foule comme une femme pleine d'esprit, de sensibilité et de grace. Elle est semblable à ces fleurs qui, loin des sentiers battus, cherchent un abri solitaire, et ne sont vues et appréciées que du botaniste habile. Ces femmes se font connaître à d'autres, lorsqu'elles sentent pour elles de la sympathie; et alors on les apprécie d'autant plus qu'elles surprennent comme un trésor caché. L'inclination de cette femme charmante, pour une personne qui m'est bien chère, est à mes yeux une raison de plus d'estime et de satisfaction de mon choix.

Une connaissance développée des vertus et de l'esprit de madame Desclaux de Latané donnera aux traits de mon esquisse plus de précision. Habitant sur les mêmes rives, j'avais pu comme tous me féliciter du sort qui avait fixé parmi nous cette femme distinguée. Que l'éloge est triste lorsqu'il se prononce sur une tombe!

Cet ange a passé sur la terre, mais en laissant sur ses traces, comme les déités de l'antique mythologie, un long parfum d'ambroisie. Quel homme, ayant eu le bonheur de la connaître, oubliera jamais sa beauté, ses graces, l'élégance de son port, la douceur inexprimable de son sourire et de son regard pur et serein comme l'azur des cieux? Voilà les dons que tout le monde pouvait voir en elle; mais un cercle plus borné et plus favorisé pouvait seul apprécier ses talents et son esprit aimable et fécond, que les inspirations du cœur et de la religion rendaient constamment inoffensif. Ces choses étaient le charme de sa société; elle ne pouvait les dérober, comme l'oranger ne peut, sous un ciel propice, cacher ses fleurs et ses fruits. Mais ses vertus n'étaient aperçues que d'un œil vigilant et scrutateur. Elle portait au dernier degré la pudeur de la bienfaisance, et s'enveloppait de silence et de mystère pour de bonnes actions. Un très-petit nombre savait que plusieurs fois dans la parure brillante destinée pour le bal, cédant à d'humbles prières, elle avait été dans les chemins boueux des champs porter

dans une masure des secours, des consolations, et oublier sous le chaume la fête et les triomphes qui l'attendaient; que ses soins avaient formé dans son château, des simples de la campagne et de quelques remèdes connus, une pharmacie pour tous les malades indigents de son alentour; que ses mains délicates soignaient la vieillesse débile; qu'elle laissait toujours après elle la paix, le soulagement, l'espérance, et que de longues bénédictions suivaient long-temps ses pas. Comment dans l'éclat d'une florissante jeunesse, dans tout l'ascendant de la beauté, dans les triomphes bienfaisants de la vertu, a-t-elle disparu de la terre! Hélas! la bizarre et cruelle destinée priva son existence de choses précieuses, nécessaires, surtout à son ame tendre et aimante. Je respecte le secret qu'elle gardait avec fidélité dans son sein, mais je déplorerai que, venue dans les Pyrénées pour soigner un malade que la vertu devait lui rendre cher, elle ait trouvé près de ces sources salutaires une mort affreuse; car la force de sa constitution lutta long-temps contre l'impéritie de son médecin. Ma femme déposera dans ces

lieux sur sa tombe les fleurs, tribut de l'amitié plaintive, et moi, j'indiquerai dans ces lignes douloureuses aux aimables enfants de l'infortunée Juliette quelle femme rare était leur mère.

Digitized by Google

CHAPITRE XXI.

VALLÉE DE COTERETZ. — LAC DE GAUBE.

La vallée que parcourt le gave de Vignemale est, dès Coteretz, tout entière de pur granit. L'imagination se représente avec peine l'action des eaux sur ces rochers qui bravent le ciseau. Cependant les contours arrondis des hauts murs qui encadrent les bas-fonds semblent encore offrir les traces du vaste courant qui creusa cette profonde vallée.

Après avoir passé la grotte sulfureuse de Maouhourat, à une demi-heure de marche, on atteint le plan supérieur du premier ressaut qui a formé la cascade de Maouhourat. Bientôt une odeur prononcée de résine annonce au voyageur qu'il est dans la haute région des sapins. Les hêtres rampent encore vers le gave,

et peu après dans le haut de la vallée disparaissent.

Le sol se compose de blocs de granit entassés sans ordre; sur leurs vives arêtes est la route. Elle surprend d'abord même l'homme habitué aux montagnes; un faux pas, une chute peuvent amener à une fracture grave. Une vive attention dirige la marche du voyageur, et il allait s'applaudir d'avancer avec précaution en comptant ses pas, lorsqu'il a honte de sa timidité si deux montagnards s'offrent à lui portant sur leurs épaules un étranger dans un fauteuil suspendu sur deux brancards et surmonté d'un cerceau couvert d'une toile cirée. L'agilité, la force, la précision de leurs pas, je dois dire de leur course, de leurs sauts sur ces rochers, surprennent, charment, ravissent, et, par un mouvement sympathique, vous êtes animés de leur élan, et votre marche devient plus vive et plus sûre. Il faut voir cette adresse hardie pour la comprendre. L'imagination ne peut suppléer ici à la perception.

Le second ressaut forme la cascade du Cériset. Les racines de sapins à nu sur la vive descente qui mène sur le plateau en face de la cascade,

serrent dans des nœuds redoublés des blocs de granit semés avec profusion; et ces puissants végétaux, comme animés d'une pensée de résistance contre ce torrent furieux, semblent ne vouloir former qu'une masse avec ces fiers rochers, pour lutter ensemble contre l'ennemi commun et partager leur triomphe. On dirait de cette cascade que c'est un fleuve de lait qui tombe majestueusement. Puis elle fuit en pur cristal dans les contours profonds de son lit, et de divers points du plateau, on peut la voir sous plusieurs aspects, tous très-pittoresques. A la première chute au-dessus des flots brisés s'élève une vapeur qui réfracte les rayons du soleil et se teint des mille couleurs du prisme. Les Pyrénées offrent des chutes d'eau plus élevées que celles de cette vallée, mais non aussi pittoresques, et qui prouvent une aussi grande puissance que dans ce torrent qui s'est creusé un lit profond dans ces rochers de fer. On regarde avec une muette terreur ce gave qui, dans sa colère inextinguible, rugit sans cesse et heurte violemment ces rochers dont la masse imposante paraît à peine suffire à résister à ses efforts. Il semble qu'il va tout entraîner et combler les

vallées lointaines de tous les débris de ces monts. Qu'elle est puissante la main qui précipite sans cesse ses eaux! Elles arrivent sur un lit égal, calmes et pures, et tout à coup obéissant à cette action éternelle et incompréhensible de la pesanteur, elles tombent, s'animent, bouillonnent, fidèles constamment aux lois que l'Éternel imprima dès l'origine au monde.

Deux autres ressauts qui déterminent les cascades du *Pas de l'Ours* et du *Roussis*, sont avant le Pont d'Espagne. Les plans entre ces ressauts sont des bassins étroitement serrés par les chaînes parallèles. Des sapins s'élèvent souvent en masse jusqu'à leur faîte. On voit de ces arbres séculaires, abattus par la hache du temps, ou par la terrible lavange, étendus parmi les plants jeunes et vigoureux. D'autres épuisés de vieillesse sont morts; mais encore debout, comme des ombres, ils présentent de loin à l'œil étonné leurs troncs dépouillés de branches et d'écorce, colonnes blanchâtres parmi des massifs d'une verdure sombre.

Le sorbier des oiseaux, qui, par son feuillage gai et ses fruits en grappes d'un rouge éclatant,

contraste avec les sapins mélancoliques, se montre pittoresquement suspendu sur les bords du gave, dont il semble rechercher les vapeurs nourricières.

Ici tout est plein de mouvement, de vie; toutes les puissances de la nature sont au plus haut degré d'énergie; jusque dans une fente d'un bloc de granit, la végétation déploie son activité; et mille arbustes, même les hêtres, les sapins, croissent dans cette vallée sur la légère couche de terre végétale formée par les débris des lichens. Le soleil plus pur, les vapeurs aqueuses plus abondantes, nourrissent avec saturation les végétaux que la nature fait croître spontanément sur ces monts. Tandis que dans les plaines l'homme baigne la terre de ses sueurs pour la forcer à produire quelques arbres d'une lente croissance, d'un port servile; dans ces montagnes, la nature les sème avec profusion, et, nourrice robuste, les fait se developper avec vigueur et promptitude. Ces puissants végétaux, les mille plantes qui croissent à l'envi à leur pied, ce gave tonnant, ces rochers qui résistent à ses efforts terribles, d'autres qui du faîte des monts surplombent

sur la vallée, menacent sans cesse de la combler de leur masse, le retentissement continuel des cascades, rendent ces lieux pleins de vie, et font paraître nos plaines le séjour du silence et de la mort.

Mais il faut une ame trempée aux grandes impressions pour apprécier cette vallée, une des parties les plus sauvages des Pyrénées. La nature est là seule souveraine, et nulle habitation n'annonce que l'homme y ait établi son empire. Les menaces continuelles de tous les éléments l'ont arrêté et repoussé loin de ces âpres enceintes. La nature a réservé ce sanctuaire à ses amants, à ceux qui l'étudient et l'honorent. Ici le savant, le poète, le peintre ressentent sa puissante inspiration, et lui rendent tous diversement leur hommage. Aussi l'homme habile à recueillir des jouissances se garde, dans cette route, de la précipitation insensée que nous apportons si souvent dans l'examen des choses; il ménage cette exaltation constante et profonde, effet de ces scènes sublimes. Que nous serions heureux, si nous marchions toujours ainsi dans le sentier de la vie! Mais nous dévorons sans

cesse notre existence par le désir, et puis nous nous lamentons sur sa brièveté.

A l'embranchement des deux vallées de Gaube et du Marcadaon est la cascade du Pont d'Espagne, que l'on trouve belle après les précédentes qui semblaient devoir épuiser l'admiration. Elle est un de ces rares objets qui ont le privilége d'être toujours nouveaux. M. Duperreux en a fait le sujet d'un beau tableau. Les effets de la chute de l'eau sont extrêmement variés au Pont d'Espagne. Une partie du gave de Gaube arrive et passe en se précipitant sous des sapins amoncelés qui le cachent. Il se brise en glissant sur les aspérités de la roche granitique, et là ses bouillonnements et l'élan de l'eau donnent d'abord l'illusion de cent fontaines jaillissant du rocher. L'œil ne se lasse point de le voir se précipiter en entier dans le lit étroit et profond de plus de soixante pieds qu'il s'est creusé dans la roche vive. Il tombe, retentit, bouillonne, s'exhale en vapeurs, et tout à coup devient un courant semblable pour la couleur et la transparence à l'émeraude. Son action, pour creuser, a été dirigée en raison de l'extrême

résistance. Il n'eût point eu assez de force dans la ligne courbe; mais précipitant ses ondes dans un sens direct, il a pu mieux diviser la roche. Les flots sont aidés dans cette action rongeante, dans toutes les gorges des Pyrénées, par les graviers et les rocs qu'ils entraînent, et qui sillonnent, dans la vive impulsion qu'ils ont reçue, les parois et le fond du lit du torrent.

Le pont, composé de quelques sapins accolés l'un à l'autre, dans toute leur longueur, sur la partie la plus profonde du torrent, et sans aucune barrière contre le précipice, est un des lieux d'où l'on peut admirer ce vaste mouvement dont la continuité et la violence inspirent aux observateurs, selon la trempe de leur ame, la peur, l'admiration, la piété.

La route d'Espagne, par le port de Marcadaon ou de Coteretz, passe sur le pont; de là son nom.

La gorge s'évase après le Pont d'Espagne. Une vallée moins encombrée de blocs de granit se pare de pâturages. Les montagnes n'offrent plus d'aussi rudes escarpements. Aussi l'homme habite ces lieux moins inhospitaliers.

Vers les cabanes, dites de Cayan sur la carte de Cassini, sont quelques bassins idylliques. Les

montagnes granitiques se montrent prédominantes encore. Dans les forêts, un pin rabougri (*pinus cembra*), à branches tortueuses, à feuillage d'un vert plus foncé que le sapin, est entremêlé avec ce dernier arbre.

Dans le plateau de Stalounké, le calcaire forme la masse des monts; puis des schistes. Les montagnes du port sont formées de ces deux roches. Les couches sont verticales, le plus souvent tortillées, et leur aspect annonce qu'elles furent formées dans une tourmente.

Cette superposition du calcaire sur le granit à une hauteur ordinairement étrangère au calcaire, la disposition serpentante des couches, sont des anomalies qu'il est bon de noter ici, car ces faits locaux rentreront dans une anomalie vaste et singulièrement remarquable, que nous exposerons dans le Marboré contigu à l'est, laquelle est un des grands traits qui distinguent les Pyrénées des autres chaînes.

L'aspect des montagnes d'Espagne, vues du port de Coteretz, est aride et sévère. Elles ne présentent point comme ailleurs, sur la frontière, ces croupes verdoyantes de l'Hespérie, qui annoncent, sans qu'on les voit, mille ha-

bitations. L'homme et les animaux ne font que passer dans cette triste région; nous y fûmes assaillis d'une légère ondée de grêle. Tous les météores ont sur la crête un caractère plus âpre que dans le fond des vallées. Carrère, mon guide, me dit que, depuis quarante-quatre ans, il traversait le port tous les ans, et que jamais il n'y avait eu chaud. Malgré son aridité pour la végétation et pour l'ame, ce point était intéressant à connaître, puisqu'il était situé dans l'importante ligne géographique et géologique qui divise deux empires et deux grands bassins du continent.

La vallée, à gauche du Pont d'Espagne, est celle qui conduit au lac de Gaube. On parvient de ce lieu, par un raide escarpement, sur un plateau semé de rochers et de quelques sapins, et, après une heure de marche, on voit une vaste nappe d'eau encaissée par de hautes montagnes. C'est le lac de Gaube. Eût-on parcouru la route la plus ennuyeuse, on serait satisfait de ses peines en contemplant ce beau lac. Ce contraste entre le repos de ses eaux et la tendance à se précipiter de cette grande élévation, frappe. Une longue ascension, depuis les plaines, vous

avertit que vous êtes à une hauteur considérable; et cependant des montagnes gigantesques, qui semblent un nouveau monde superposé sur le plateau éthéré du lac, étonnent vos regards, et fatiguent votre pensée de leur masse énorme et de leur imposante immobilité. Vignemale, avec ses escarpements verticaux, les glaciers qui, comme un vaste manteau, chargent ses épaules, se dresse fièrement devant vous; il semble border l'extrémité opposée du lac, et ses bases sont à une lieue ou deux heures d'une marche pénible de distance. Pour me rapprocher de ces magiques apparences, je traversai le lac avec l'aide du pêcheur établi sur ces bords, dans une nacelle formée de deux troncs de sapins réunis. Elle ressemblait à la barque de Caron, et eût pu faire aisément le même office. En vain savais-je nager. L'eau du lac m'eût, dans une immersion, subitement engourdi. Venant des neiges de Vignemale, elle est tellement glaciale que je ne pouvais y tenir mes mains. Mais aussi confiant que César, je fus aussi heureux.

Comme le ciel calme et pur, alors le lac se déployait dans toute sa majesté. Par un accord

sympathique, lorsque de rapides nuages heurtent les sommets, les brisent de leur foudre, que les vents agitent la masse entière de l'atmosphère, le lac partage cette convulsion générale, et, comme une mer, bat de ses flots courroucés l'épaisse digue qui le contient; mais elle brave ses efforts, ainsi que les fiers sommets bravent les nuées pesantes et rouges de feux. L'homme ne peut qu'entrevoir cette lutte terrible des puissances de la nature. Il sent trop alors sa faiblesse; il fuit et va chercher une région moyenne et plus propice à sa frêle existence. Ainsi les deux extrêmes, la majesté du ciel ou la fureur de l'orage, nous font également sentir notre néant.

CHAPITRE XXII.

VALLÉE DE LUTOUR. — VIGNEMALE. — VALLÉE D'OSSONE.

Je n'abordai point Vignemale par la route du lac, dans laquelle une rapide inspection faisait tout prévoir. Je résolus de l'atteindre par la vallée de Lutour.

Cette vallée déverse dans la vallée de Coteretz, près de la ville, par un brusque ressaut, ses pâturages, ses forêts, et ses eaux qui forment une pittoresque cascade. Le voyageur vient de quitter Coteretz, et ce luxe, ces plaisirs bruyants que les besoins d'une population riche et nombreuse transplantent des capitales dans ces montagnes. Il se trouve tout à coup, après avoir gravi en quelques minutes le ressaut de Lutour, dans le calme des hauts lieux. Son gave ne s'est point,

comme le gave de Gaube, creusé un lit dans la roche vive; il roule sur un plateau herbeux, mais ne perd point cependant le caractère bruyant de la famille; et le choc de ses eaux, contre les blocs de granit de son lit, est le seul son qui agite l'air dans cette paisible vallée.

Les monts qui l'encadrent offrent dans leur coupe, leur élévation, leurs larges et profondes cicatrices, opérées par les lavanges, un grand caractère qui forme un contraste favorable pour le sol pastoral et le silence inspirateur et poétique de Lutour. Quel homme sensible et sectateur des muses, en traversant cette enceinte majestueuse, n'a élevé, par la puissance magique de l'imagination, une cabane sur le penchant des monts, ouverte au soleil levant, loin de la forêt des sapins séculaires, et n'a rêvé des jours de la plus douce paix et des plus heureuses conceptions?

Près du lac d'Estom, on voit sur les rochers, les racines nues des sapins embrasser, dans des replis fréquents, leurs durs supports, pour chercher dans les fentes, ou à leurs bases, les veines de la terre nourricière.

Les sapins, dédaignant les plaines fécondes, le voisinage des arbres délicats et serviles, élan-

çant leurs cimes hardies dans la région des neiges, des vents et du tonnerre, et comme enfants du rocher, sont les images de ces hommes fiers, indépendants, impatients de tous les jougs, et qui s'isolent loin des hommes et des plaisirs pour vivre dans une liberté farouche, mais néanmoins heureuse pour les ames fortes.

Gave, rochers, escarpements, glaciers, tout prend un caractère plus fier auprès de la crête. Le val de Lutour, placé entre les deux fortes et majestueuses vallées de Gavarnie et de Coteretz, doit au nivellement de son sol son calme idyllique. Cet aspect est remarquable par le contraste des vallées adjacentes. Mais les deux chaînes qui forment Lutour appartiennent également, celle de l'est à Gavarnie, celle de l'ouest à Coteretz, et offrent la même physionomie sévère et grandiose que dans ces vallées fameuses. Sur la première ligne est le pic d'Ardidest qui verse son lac dans Gavarnie, les Agudes, le Limouras et le Culaous, dont la base énorme plonge dans l'eau noire et immobile du lac d'Estom. Sur la seconde se montrent les pics de la Basse, de Tremouse et d'Estom.

Au-delà du lac, les escarpements du mont

Soubiran sont d'une nudité affreuse. Ces masses sont calcaires, et participent de la nature du vaste banc du Marboré. De larges bandes de glace neigée drapent au fond, vers l'ouest, les épaules de Pocymouron. Là est la Hourquette, ou le port qui mène au versant, en face de Vignemale.

Après une marche pénible sur des rocailles et des champs de neige, j'atteins enfin le port. Tout à coup le terrible Vignemale et ses vieux glaciers se déploient à mes regards. Nulle expression ne peut rendre le silence et l'effroi de ces vastes solitudes. Partout des escarpements épouvantables qui semblent faire de ces lieux une prison éternelle; des glaces dont l'œil effrayé mesure l'étendue et les profondes crevasses; des rochers en masse, ou qui couvrent de vives pentes de leurs arides éboulements. Mon guide de Coteretz, Carrère, accoutumé aux déserts des montagnes, ressentait comme un étranger l'impression de ces lieux. A la vue de l'amas entassé par les hivers des premiers âges, il me dit : « C'est un enfer de neiges : » expression remarquable par sa vigoureuse précision et sa conformité avec celle des bardes du Nord, qui ont ainsi représenté le sé-

jour de l'expiation. Quelques isards s'offrirent à nos yeux. Ces retraites devaient leur inspirer de la sécurité. « Ces lieux féroces sont le palais des isards. » Telle fut la réflexion de mon montagnard. Les expressions de cet homme ont un caractère nerveux et pittoresque comme sa taille, ses formes et sa physionomie athlétiques.

Les couches de Vignemale sont verticales ainsi que celles des deux chaînes qui bordent le gave jusqu'au lac de Gaube. Comme l'a observé La Beaumelle, et selon ce que Ramond rapporte d'après lui, les sommets de cette masse m'ont paru couronnés de couches horizontales superposées après la première formation. Ces couches font le quart de la hauteur depuis les neiges. Le granit aborde jusques aux bases de la crête calcaire de la chaîne. Dans les débris de cette crête, on voit quelques schistes rougeâtres et durs s'unir aux fragments de granit.

Sur le rein qui unit Pocymouron ou le Pic-Noir à la crête du Vignemale, le regard plonge sur le versant de la vallée d'Ossone. Là aussi le même silence, la même âpreté que dans le bassin de Vignemale. Les hommes et la végétation

n'abordent point cette crête sauvage. J'entends au loin le gave d'Ossoue: c'est la seule sensation qui me rappelle le monde habitable.

De la cime du port se déploie en entier la chaîne du Marboré, le gigantesque Mont-Perdu, au dôme arrondi, les Tours, les Deux-Brèches, le Taillou. Toute cette chaîne, de Vignemale au Mont-Perdu, paraît évidemment calcaire, à la mollesse de ses contours, à l'intégrité de sa masse, à la connexion de ses cimes.

Le revers septentrional de Vignemale m'offre les plus beaux glaciers que j'aie vus encore dans les Pyrénées. Ils m'ont rappelé, par leurs vastes crevasses dans le travers de la pente, par leurs murs profonds, d'un cristal verdâtre, les glaciers de Chamouny. Ces glaciers atteignent la crête, et s'unissent au vaste banc qui règne entre Vignemale et le Mont-Ferrant à l'est. C'est là cette mer glaciale dont parle Ramond.

Je dois signaler ici, aux voyageurs, quelques traits de la tactique des guides. Si l'étranger qu'ils accompagnent est timide et faible, ils le traitent en enfant et semblent le mener par des lisières dans quelques sentiers battus. Ils restent alors froids, et ne voient d'autre prix de leur

journée que le salaire promis, qu'ils cherchent à gagner au meilleur marché possible, en se fatiguant peu. Si l'étranger leur paraît robuste, aventureux et enthousiaste, leur tête se monte sympathiquement; et, pour mériter son estime, pour lui faire apprécier leurs montagnes, pour faire pour eux-mêmes de nouvelles découvertes, ils s'abandonnent à des entreprises téméraires, croyant devoir être sans scrupules dans leur conscience sur les dangers où ils entraînent le voyageur, puisqu'ils les partagent. Carrère, par cette disposition aventureuse d'esprit et par cet entêtement qui prend son principe dans l'énergie habituelle aux montagnards, me mit dans une situation très-critique. Voici le fait : La reine de Hollande avait, à force de bras des robustes porteurs de Coteretz, franchi le col d'Ossoue dans une chaise légère, et atteint Gavarnie. Carrère répondit à mes questions sur la direction à suivre, comme s'il eût fait vingt fois ce trajet. J'aurais dû me méfier de ses connaissances dans ces parages, puisque, pour atteindre le col d'Ossoue, j'avais déja redressé les erreurs de sa marche, et lui avais montré, sur la carte de Cassini, que nous devions doubler Pocy-Mouron. Sa confiance, comme un

prestige, me séduit, et nous descendons sur les débris de rochers et les pentes brusques de gazon qui forment le versant d'Ossoue. En descendant toujours, nous nous trouvons engouffrés entre deux hauts murs de marbre qui resserrent le gave enseveli et rugissant sous un pont de neige qui régnait sur tout son cours. Ce pont douteux était la seule voie ouverte devant nous. Regagner le sommet du Port pour prendre à mi-montagne vers Gavarnie, nous présentait une extrême fatigue; et le jour et les forces nous eussent manqué. Rebrousser pour camper sous quelque roche de la Hourquette, ou, dans la supposition la plus favorable, sous les cabanes d'Estom, nous offrait toute la honte d'une entreprise vaine. Carrère convint alors qu'il ne croyait plus que ce pont incertain fût la route de la reine Hortense; mais, excités, nous nous lançons. Cette faute était grave, car la patience, la force, la sagacité étaient vaines pour notre salut, et nous ne devions l'espérer que du hasard. Cette voûte était brisée sur plusieurs points, par des rochers éboulés, ou par le ramollissement opéré par la chaleur des rayons solaires réfléchis plus fortement sur des points

divers, et qui avait fait effondrer quelques parties. Nous entendions sous nous le gave; nous le voyions par ces sinistres ouvertures, et je croyais voir le noir Cocyte. Enfin, après un quart d'heure de marche, les murs qui encaissaient le gave et le pont de neige s'évasent dans la vallée; le gave s'échappe de sa prison; et nous touchons enfin la terre, que nous désirions comme dans un naufrage. Nulle impression ne s'efface comme celle du danger. Dégagés de cette contention d'esprit, nous nous sentons pleins de forces nouvelles, et, allègres, nous précipitons notre marche.

Nous suivons long-temps la silencieuse vallée. Deux troupeaux espagnols couvraient quelques escarpements. Un de leurs pâtres s'offrit à nous. Son costume, autant que ses traits étrangers, annonçait une autre origine. Ses spartilles étaient lacées à l'antique. Un rézille de laine rouge renfermait ses cheveux, et le large chapeau aragonnais couvrait son front sale. Il tricotait un bas de laine brune. Notre présence fut la seule sensation un peu vive qu'il eût eue depuis long-temps. Les douces occupations et les graces de l'idylle ne sauraient être au sein

d'une nature âpre, qui semble s'indigner de voir des hommes violer ses secrets sanctuaires qu'elle ne leur avait point destinés, et qui les repousse sans cesse par des orages d'une violence ignorée dans les plaines, par des lavanges de rochers, de neiges, par les frimas des pôles, et par mille périls renaissants qu'elle sème sur leurs pas. Nous vîmes partout des tas immenses de grêlons, écoulés depuis plusieurs jours par les ravins, avec les rocs brisés. Nous nous saluâmes amicalement. Tous les hommes sont frères dans les déserts; là, en présence d'une nature ennemie, ils sentent mieux le besoin d'un appui réciproque, et les signes de la bienveillance sont plus appréciés et plus doux que dans une ville.

CHAPITRE XXIII.

LA VALLÉE ET LE CIRQUE DE GAVARNIE.

J'avais long-temps erré aux alentours du Mont-Perdu. J'avais entrevu de loin sa coupole majestueuse, dominant les gigantesques remparts qui défendent ce vaste mont de la foule des curieux, et au pied desquels s'évapore leur audace. Ce désir, que des circonstances contraires, la guerre, le temps, le manque de guides capables avaient comprimé dans mon sein, était devenu une passion : je dirai plus, cette course me paraissait une nécessité, puisqu'elle seule pouvait être le dénoûment de tant de courses dans les Hautes-Pyrénées; qu'à ce sommet dominateur devaient se coordonner, comme à leur centre, une multitude d'observations éparses.

Digitized by Google

La route était digne du but. La grande, la fameuse vallée de Gavarnie, est l'avenue naturelle du Mont-Perdu. Vingt auteurs l'ont décrite. Cent autres viendront après eux, et trouveront encore dans sa contemplation des idées nouvelles. Dussaulx la présente comme un drame majestueux dont les actes vont croissant d'intérêt. Ramond épuise son enthousiasme et sa science à l'offrir aux poètes et aux savants comme le paysage le plus digne de leurs chants et de leur étude. Les tableaux de ces maîtres, pleins des plus heureuses inspirations et d'un art profond, me sont trop présents pour tenter de légers croquis; mais, comme cette vallée est le chemin du Marboré et du Mont-Perdu, je dois, pour paraître atteindre par des moyens humains à ces sommités souveraines, pour lier le départ et la fin, esquisser quelques lieux de cette vallée comme les jalons de ma route, et en même temps comme les points de repos pour le voyageur les plus favorables à la contemplation, à la rêverie, à la science.

Au début, après la ville de Luz, centre du beau bassin et des pittoresques villages groupés sur le penchant des montagnes qui le bor-

dent; après Saint-Sauveur, dont les maisons élégantes annoncent la civilisation exquise et le rang élevé de ses hôtes, le voyageur voit la vallée s'engager, se perdre dans un défilé, où semble expirer la route et son espérance. Peut-il croire franchir l'étroit espace que laissent les montagnes rapprochées et perpendiculaires, et que le gave paraît remplir tout entier! Il avance incertain. Une corniche sur le flanc de la montagne de Bergons, suspendue sur l'abîme, est la route. Le gave rugit à quatre-vingts toises de profondeur. Ce passage, dit de l'Échelle, remplit d'une émotion profonde, et fait pressentir au voyageur qu'il entre dès lors dans une forte région, et que l'accès des plus hauts monts des Pyrénées, comme de tout ce qui est grand et beau, exigera de l'énergie et de longs efforts.

C'est dans ce lieu que MM. Dussaulx et de Saint-Amans avaient fait placer, en 1788, cette digne inscription:

CONTEMPLE ICI,
D'UNE AME FERME ET D'UN ŒIL ASSURÉ,
DEPUIS LE SOMMET DE CES MONTS SOURCILLEUX
JUSQU'AU FOND DE L'ABÎME,

LES PRODIGES DE L'ART
ET CEUX DE LA FORTE NATURE.
ADOUCI PAR L'INDUSTRIE HUMAINE,
LE FIER GÉNIE DE CES MONTAGNES
DÉFEND D'Y TREMBLER DÉSORMAIS.

Le hameau de Sia, entouré de beaux pâturages, de noyers, de pommiers aux vastes rameaux, paraît bientôt après ce terrible passage: cette tribu, séparée de la grande famille humaine, est pour le voyageur une découverte inespérée. Toutes les apparences annoncent ici le bonheur. Cette douce idée dilate l'ame, comprimée naguère par l'effroi. Ce lieu doit être une station pour le philantrope, le poète idyllique. Les souvenirs de Dussaulx et de la famille du bon Cabanious, se lient constamment à l'impression de ce joli paysage, et lui donnent un nouveau charme.

Le gave, qui roulait invisible dans les entrailles de la terre, reparaît au pont de l'Artigue. Il forme en amont une cataracte que l'étendue de la nappe et la pureté de l'eau font paraître belle à des yeux accoutumés déja dans les Pyrénées à ces fréquents spectacles. Cette

transparence des eaux est un trait saillant de la supériorité des Pyrénées sur les Alpes. J'ai vu le Rhône rouler presque constamment fangeux dans le Valais, et combler la partie orientale du lac de Genève de son épais limon. Il ne s'épure dans ce vaste bassin que par un cours insensible de 18 lieues. L'Arve, qui recueille toutes les eaux du Faucigny, jette leur masse livide dans le cristal du Rhône au-dessous de Genève. L'Isère roule ses flots grisâtres dans les bancs schisteux de la Savoie; la rivière de l'Arc, qui traverse la Tarentaise, la Maurienne, et prend sa source à la crête des Alpes, ne peut que bien rarement réfléchir le ciel dans son onde épurée. La cause la plus évidente de cette saleté des torrents des Alpes est dans la nature très-décomposable des bancs de schistes qu'ils traversent, corrodent sans cesse. De plus, ces masses schisteuses paraissent là plus abondantes sur la seconde ligne des montagnes que dans les Pyrénées; les masses calcaires prédominent, dans cette dernière chaîne, sur les lignes adossées à l'axe; ainsi, depuis le pont de l'Artigue jusqu'à Saint-Sauveur, le gave coule entre des murs de marbre, et ses flots conservent une pureté par-

faite. Ceux qui ont vu les glaciers, connaissent le degré indescriptible de la transparence de ces masses de cristal. Le gave, ici comme dans la plupart des grandes vallées des Pyrénées, sans aucun mélange de corps étrangers, n'est que de la glace fluide.

Ses bords sont pleins de plantes charmantes, dont le botaniste remplit sa légère caisse de fer-blanc: innocents trésors qui ne font point de jaloux, et donnent des plaisirs purs et inaltérables. Il admire dans l'organisation de ces corps délicats, la sagesse, l'art infini du Créateur, autant que l'astronome dans la marche harmonieuse des sphères.

Le confluent du torrent de l'Est, versé des faces méridionales de Néouvielle et de la Sène de Brada, et plus haut celui de Cestrède, venu de l'ouest, élargissent les deux rives du gave, et forment un bassin où repose le village de Pragnères. Le paysage est d'un caractère mâle et austère. Le danger n'est plus prochain, comme sur la corniche au Pas-de-l'Échelle. Le voyageur passe de l'effroi au recueillement; et ses regards, pénétrant dans ces gorges étroites, profondes, hérissées de sombres forêts, de fiers escarpe-

ments, sont repoussés par le silence et l'horreur de ces déserts. On dirait que le sombre Génie de ces montagnes veut lui ôter la pensée de s'écarter de la route, qui, en face, doit l'amener aux choses les plus belles des Pyrénées; on dirait que, comme dans les initiations antiques, les épreuves les plus fortes sont semées aux premiers pas pour arrêter la foule; et qu'après avoir éprouvé le cœur, Dieu ne veut plus agir que sur l'esprit, pour l'élever par la sublimité des impressions.

Sans transition remarquable, on parvient après une lieue de marche à Gédro, village placé au confluent des deux torrents de Gavarnie et de Héas. Les maisons, les champs, les pâturages, les vergers, sont semés pêle-mêle sur les vastes ondulations des bases de la montagne. Cette disposition pittoresque que nulle combinaison humaine n'eût pu imaginer, dont la nature, infinie dans ses conceptions, a seule tracé le plan, comme elle a dessiné les bosquets de Tinian, l'Éden d'Otahiti; cette disposition gracieuse n'est pas le seul avantage que Gédro doive à sa montagne. Sa masse protectrice le défend du vent du nord cuisant et stérile, et elle

étale son amphithéâtre verdoyant aux rayons vivifiants du midi. Aussi Gédro, divisé en deux groupes principaux qui portent les noms de Gédro-dessus et de Gédro-dessous, est comme une oasis méridionale au milieu des rochers et des glaces de la Laponie.

En pénétrant dans les deux vallées qui s'unissent à ce point, on reconnaît mieux la vérité du fait que je viens d'exprimer, et qu'avait fait pressentir de loin l'aspect des monts âpres et neigés qui entourent le site de Gédro. Bientôt après cette région de fleurs, de fruits, et, ce qui en est une conséquence, de berceaux humains, la vallée de Héas s'ouvre à gauche, morne, sèche, stérile comme les côtes de la mer Glaciale.

La route vers Gavarnie semble bientôt finir et se perdre dans un dédale de blocs immenses de granit nommé *la Peyrada* par les gens du pays, et, dans la nomenclature plus poétique des étrangers, *le Chaos*. Une montagne écroulée a jonché la vallée de ses ossements gigantesques. Le voyageur est également surpris de voir ces traces d'horribles convulsions, et de ne trouver dans la mémoire des indigènes aucun vestige de ce grand événement.

Ces masses désordonnées n'ont pu exciter que mon étonnement. Différent d'autres voyageurs, je n'ai pu comme eux éprouver ici ni admiration ni effroi. La pensée principale, produite par ce spectacle, est toute rendue par l'expression de *chaos*. Or, le désordre ne peut jamais faire sur notre ame qu'une impression triste et repoussante. C'est en débrouillant les éléments confondus; en leur donnant les affinités, le mouvement régulier, qui font de toutes les œuvres de l'univers un cercle de transformations, immense, inépuisable, éternel; en établissant comme loi suprême l'harmonie dans cet ensemble, que la Divinité nous paraît puissante, intelligente, féconde, et digne de notre respect et de notre amour. Pouvons-nous former des jugements sur une partie, dans un sens différent que sur le grand tout?

Est-ce témérité ou insensibilité, si je n'ai ressenti nul effroi au milieu de ces blocs épars de granit? Je croirai plutôt que c'est un juste examen de la chose. Leur chute fixa ces blocs dans des positions que les causes légères comme la main des hommes, le choc des vents et des eaux, ne peuvent changer. Aussi ma sécurité était com-

plète en circulant à l'entour et sous ces cubes énormes; et pour rendre en un mot la situation de mon ame, je n'ai vu dans cet ensemble qu'une vaste carrière qui attend l'exploitation.

Mais qu'après avoir tourné, impatient, le monticule au-delà du village de Gavarnie, le voyageur découvre tout-à-coup un cirque immense, dont les gradins réguliers sont surmontés de glaciers et de neiges éblouissantes, et qui est couronné d'un entablement que la régularité de l'ouvrage, ses rapports avec les constructions de l'architecture ont fait nommer les *Tours de Marboré;* que vingt cascades jaillissent de toutes parts dans le vaste bassin que ces montagnes circulaires enserrent; qu'elles semblent toutes reconnaître, par leur disposition harmonieuse, comme leur souveraine, une cascade majestueuse qui, lancée du plus haut sommet, se résout en partie dans sa longue chute en une poussière humide qui vole et se perd dans les airs : dès-lors je vois inopinément dans cet ensemble une main puissante, habile, bienfaisante; ces assises si fièrement dressées supporteront jusqu'à la consommation des siècles ces glaciers dont les eaux vont vivifier nos plaines et renouveler

l'Océan. A ces grandes lois physiques se rattache dans ce lieu solennel une loi politique d'une sagesse profonde, qui, rappelant tout-à-coup l'histoire et les malheurs des peuples, pénètre d'admiration et de reconnaissance. Oui, Dieu en posant sur le globe ces barrières entre les nations, leur avait indiqué les bornes de leur ambition et tracé les enceintes où elles devaient jouir en paix des fruits de la terre et du repos; l'homme est aveugle de méconnaître cette loi salutaire des limites naturelles, écrite sur le globe en si grands caractères. Cette régularité de proportions, qui rappelle les édifices humains, appliquée à des masses incommensurables, me montre un ouvrier qui, dans sa puissance infinie, a voulu dans cet ouvrage, en passant, comprimer notre orgueil; le nom même de cirque donné à ce bassin formé des plus hauts monts des Pyrénées, en réveillant le souvenir des Romains, humilie dans le peuple-roi toute l'espèce humaine; mais cette humiliation, comme celle que l'homme éprouve de ses semblables, n'est point pénible et glaciale : si ce rapprochement avec la Divinité comprime l'orgueil de l'homme, il exalte en lui la piété, le plus beau, le plus

noble, le plus fécond sentiment de l'ame humaine. Après quelques instants d'une irrésistible immobilité produite par l'admiration et le recueillement, plein de ces grandes pensées, le voyageur s'avance pour toucher ces murs majestueux, goûter ces eaux qui, descendues de l'Éther, en ont toute la pureté et la transparence; il s'avance, et chacun de ses pas l'amène d'enchantements en enchantements.

Ce cirque immense qui, au détour du monticule, l'a frappé tout-à-coup de stupeur, comme l'apparition soudaine d'un épouvantable géant; ce cirque dans lequel il semble qu'une puissance bienveillante l'a porté tout-à-coup pour le faire jouir de ce bel ouvrage; ce cirque dont il croyait fouler le seuil, dont il se sentait enveloppé, est à une lieue de distance de lui. En vain l'expérience lui a déja appris à corriger dans les Pyrénées les illusions d'optique que l'énormité des masses et la transparence de l'air apportent dans l'appréciation des distances. Les objets, à Gavarnie, sur une plus grande échelle, nécessitent en lui une étude nouvelle toujours précédée par des erreurs. En outre, la justesse des proportions y produit le même effet que dans les

grands ouvrages humains, comme dans l'église de Saint-Pierre de Rome, par exemple : c'est de tromper sur les dimensions des parties.

La course, pour atteindre le Cirque, n'offre d'autre difficulté que la distance. On traverse deux bassins dont le nivellement annonce évidemment qu'ils furent jadis le lit de lacs qui ont disparu en rompant leurs digues. La gorge qui mène au port de Gavarnie se présente à droite, tandis que vers la gauche, hérissés de sapins, de rocs à tranche perpendiculaire, et de glaciers, se montrent de près successivement les monts d'Allantz, d'Astazou, de la Frazona.

Après avoir gravi sur les débris, reste de l'ancienne digue qui formait le Cirque, l'étranger ravi se trouve dans une aire circulaire dont le sol est tout couvert de rochers vomis par les cascades, précipités des gradins de plus de trois cents pieds de hauteur chacun, et de neiges, effets pareils des avalanches ou de l'entassement de l'hiver, et qui forment sur le torrent de la cascade principale un pont remarquable par sa hardiesse et l'éclat de ses matériaux. L'imagination rétablit l'ouvrage de la nature, et le Cirque se présente alors comme une de ces naumachies

où le peuple romain, se reposant de la conquête du monde, avait dans l'intérieur des terres le spectacle du combat de deux flottes ennemies. Mais que serait la place Navona au milieu du Cirque de Gavarnie! quels pygmées imperceptibles seraient les milliers d'hommes placés sur ces gradins! Pour mettre tout en rapport dans ces jeux, il faudrait sur les bancs de cet amphithéâtre des spectateurs comme les Titans, rivaux des dieux.

On dirait que l'Éternel, pour se jouer des ouvrages des hommes, forma l'amphithéâtre de Gavarnie. Ce magnifique édifice offre cette régularité de proportions, qui dénote dans les produits humains le génie de l'artiste. Cette régularité, l'ordonnateur des mondes ne semblait l'avoir mise que dans l'ensemble des cieux, dans les orbites des sphères, dans la configuration des globes. Mais encore au sein des Pyrénées, il a formé un monument plein de ce grandiose et de cette simplicité de l'univers.

Un des charmes de la vue du Cirque est dans cette disposition horizontale des couches du fond. L'œil les suit délicieusement dans leurs douces ondulations circulaires. Le peintre sent

que le pinceau les rendrait avec mollesse. Par un contraste attachant, cette délicatesse du trait, ces courbes moelleuses que l'on n'espère trouver que dans de petits et d'aimables objets, comme les ornements de l'architecture, les calices des fleurs, les contours de la femme, se présentent ici dans l'ouvrage le plus imposant et le plus majestueux.

La grande cascade, objet principal du tableau, attire de prédilection les pas et les regards; mais, malgré l'aiguillon de la curiosité, l'épais brouillard qui l'environne, plus intense à chaque pas, retient à une certaine distance. Elle se brise aux deux tiers de sa chute, et rejaillit en formant mille gerbes. L'œil trompé par les dimensions colossales qui le frappent de toutes parts, apprécierait mal sa hauteur, si l'on ne savait que les opérations géométriques de MM. Vidal et Reboul lui assignent une élévation de 1,266 pieds. Les Alpes n'offrent aucune chute d'eau qui ne lui soit inférieure. Elle est belle; mais cependant pour qu'elle fût en harmonie avec la majesté du Cirque, il faudrait que, du haut bassin qui recèle ses sources, un fleuve se précipitât.

Cette vaste enceinte est pleine, sans cesse

animée du bruit des cascades. Ce mouvement, cette vie, rappellent encore son sublime créateur.

Comme dans les choses humaines, le danger est ici à côté du plaisir. L'aconit napel, aux belles tiges remplies de fleurs bleues en forme de casque, est abondamment semé dans le sol du Cirque, et ses exhalaisons perfides peuvent troubler le spectateur charmé.

Agité de vives impressions, tout voyageur qui a sacrifié aux muses, croit être, comme les Saussure et les Ramond, appelé à décrire ces grands spectacles. Chaque description varie des autres par le caractère particulier de la manière de l'auteur, mais surtout par les différentes circonstances, inépuisables dans leur diversité et leurs combinaisons, des saisons, des heures du jour, de l'état de l'atmosphère, des variations que l'intensité des hivers, des avalanches apporte dans ces tableaux. Le soleil, vers les dix heures, élevé sur le sommet de la Frazona, unit une gerbe inépuisable de feux au torrent renaissant qui s'élance dans le gouffre du Cirque. Quel prestige! le torrent a disparu. Les glaciers paternels sont devenus une fournaise ardente qui

vomit une lave enflammée. Changez de position par quelques pas, le torrent reparaît, mais surmonté, dans l'atmosphère humide qui l'environne, d'arcs éclatants, où la lumière se joue et se décompose, brillantes banderoles qui flottent dans les airs. Sous un ciel grisâtre, la cascade ressemble à une belle chevelure sans liens, qui descend, ou plutôt coule dans l'air avec grace et majesté. A mon premier voyage dans ces lieux, je vis cet ensemble grandiose et harmonieux, sous un aspect que les circonstances qui l'accompagnèrent doivent rendre rare. J'avais oublié le temps dans ma contemplation. La nuit me surprit dans le Cirque. Je dus le quitter; mais comme mon dernier regard fut prolongé! Je traverse rapidement à cheval les bassins qui me séparaient du village de Gavarnie. Près d'arriver, je m'arrête, comme par une inspiration, et me retourne. Les sommets du Marboré brillaient des rayons argentés de la lune qui se réfléchissaient sur les neiges. Le fond du Cirque paraissait vaguement comme éclairé d'une lumière pâle et douteuse mêlée aux ombres de la nuit. Les tours étaient ceintes, en dessous de leurs larges créneaux, d'une bande de vapeurs;

et la cascade s'échappant d'un nuage, semblait versée par l'urne d'une naïade qui s'enveloppait d'un voile mystérieux.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIV.

LE MONT-PERDU.

Ces lieux, où la nature est si majestueuse et offre sans cesse à la méditation mille sources nouvelles d'idées, ne sont point de ceux auxquels le premier regard dit un éternel adieu. Ces lieux rappellent toujours de loin l'homme sensible qui les admira. Un motif nouveau, tout puissant, inextinguible, m'animait en 1820, quatorze ans après la course que je viens de décrire, pour revoir ces merveilles des Pyrénées, et surtout ce fameux Mont-Perdu, si célèbre par les longues tentatives de Ramond, si important dans l'histoire de ces montagnes, puisque, par sa position et sa hauteur dominatrice, il semble la clef de la voûte du grand édifice des Pyrénées. J'avais exploré la masse en-

tière des montagnes centrales, hors le Mont-Perdu, dont l'étude était le dénoûment nécessaire de tant de courses. Tous les antécédents en faisaient une loi impérieuse, immuable; de longs désirs comprimés avaient rendu ce projet le premier besoin de mon ame.

Le temps était mauvais depuis un mois. Les sommets de Gavarnie sont le réceptacle habituel des orages pour cette région. Nous voyons dans le rapport de M. Dupont, habitant de Luz, député à l'assemblée nationale, adressé à M. Dussaulx, qu'en 1788 un orage inépuisable s'élançait de ces cimes pour dévaster, pendant plusieurs semaines, les vallées adjacentes. Mais, enfin, voyant les jours se passer dans la brume ou la pluie à Baréges, nous tentâmes, ma femme et moi, le voyage de Gavarnie, nous hasardant ainsi pour profiter dans ces lieux de quelques heures d'un ciel pur, si le ciel nous les accordait, elle pour peindre, et moi pour essayer quelques découvertes vers le Mont-Perdu. Je donnai mes ordres, en passant à Gédro, au fils de ce Rondo, vieux guide alors impotent de M. Ramond. Il arrive le lendemain de grand matin. De gros et sombres nuages roulaient sur les

Tours du Marboré. Je fixai sur eux mes regards tristes et impatients. Rondo, mon second guide, Joseph, contrebandier de Gavarnie, et les autres gens du pays que je consultai, ne pouvaient répondre de rien. Un mois de pluie semblait devoir rendre à jamais la tempête permanente sur ces affreuses cimes. Enfin, après une longue irrésolution, je ne prends conseil que de cette audace désespérée qui s'indigne des obstacles, et, les préparatifs faits brusquement, nous partons pour le Cirque avec des apparences de temps qui rendaient téméraire une entreprise déja si hasardeuse avec les circonstances les plus favorables. Pendant la durée du trajet et du séjour au Cirque, ces brumes, qui pesaient sur le Marboré, parurent s'éclaircir. Quelques rayons du soleil les percèrent, et, comme s'ils eussent aussi pénétré dans nos cœurs, nous rendirent l'espérance. Alors je confie à mon vieux ami, Antoine Mouré, ma jeune épouse, avec un accent que le bon montagnard sentit bien sous sa dure écorce, car tous les cœurs comprennent les sentiments forts et simples. Elle, malgré son courage, bien que, susceptible de grands projets, ses vœux s'unissent à mes vœux, et bien que les discours

dont je l'avais environnée à Gavarnie eussent tenté d'atténuer les difficultés et les périls de l'entreprise, elle ne put concentrer alors son émotion. Je la pressai, éploré, sur mon sein. « Ah! ne m'attendris pas, lui dis-je; j'ai besoin « de toutes mes forces. Les motifs les plus chers « me commandent la prudence. Je l'observerai « religieusement pour toi, pour nos enfants; al- « lons, rassure-toi. » Enfin, je traversai le gave. Elle me suivit long-temps des yeux, immobile. Des premiers échelons du raide passage nommé la Corniche, par lequel on escalade la muraille occidentale du Cirque, ma main lui adressa encore quelques signes qui pouvaient être, hélas! les derniers. Cette lugubre pensée d'une séparation éternelle assombrissait encore à mes yeux cette nature sinistre, et mon ascension silencieuse semblait alors plutôt l'effet d'une condamnation qu'un élan vers de grandes choses.

Dans les fortes émotions, l'instinct agit seul pour la conservation de l'individu. Dans une autre circonstance, mon attention tout entière ne m'eût point paru trop suffisante pour me préserver dans cette route d'un faux mouvement des mains ou des pieds, également intéressés dans cette es-

calade. Alors je suivais machinalement mes guides, comme insouciant du danger. Quatorze ans auparavant, j'avais gravi sur ce même passage pour parvenir à la Brèche de Roland. Mais elle est un de ces lieux difficiles sur lesquels, pour éviter le péril, l'attention doit être toujours au même degré d'activité. Cette expression, *route*, est ici singulière. De l'intérieur du Cirque, en voyant tous les murs perpendiculaires et leurs contours entièrement pleins, on ne soupçonnerait point ce léger retrait, presque vertical, vers les parois de l'ouest, par où les contrebandiers, bravant les douaniers, gravissent. M. Ramond, exercé dans les Alpes et les Pyrénées aux plus grandes difficultés, s'appesantit sur l'âpreté de cette trace des isards. Le précipice est toujours béant à votre côté; en s'élevant, le Cirque devient un gouffre qu'il ne faut point long-temps contempler, si l'on ne veut voir au fond la terrible divinité du vertige, dont le fixe et terrible regard a la puissance attribuée à celui du serpent.

On se trouve sur le sommet, au niveau des premiers gradins de l'amphithéâtre, à 150 toises de hauteur environ au-dessus du sol du Cirque. C'est une savane herbeuse et fortement inclinée,

nommée *les Sarradels.* Un nombreux troupeau espagnol y paissait. Mes guides causèrent avec le pasteur, dans ce langage mixte qui est la nuance entre le patois de nos provinces méridionales et le castillan, langage qu'ont formé, pour s'entendre, les habitants des frontières, dans toute la ligne des Pyrénées. Il tricotait un bas de grosse laine brune. Les jours, les mois, passaient pour lui, dans ce coin reculé de l'univers, sans lui apporter de nouvelles pensées ni de nouveaux désirs. Son ame semblait froide et immobile comme les rochers et les glaces qui ceignaient cet aérien pâturage. Ses brebis étaient dispersées au loin sur des pentes hasardeuses. Elles s'engagent parfois à la recherche de quelques brins d'herbe sur des arêtes de rochers qui se rétrécissent et s'inclinent d'une manière brusque, et l'imprévoyant animal tombe, roule et bondit mort avant d'être à la fin de la chute.

Je vis distinctement, du pacage des Sarradels, les couches horizontales dans le fond du Cirque se redresser dans le sens vertical, pour former le sommet du mont de la Cascade. La même disposition, mais moins verticale cependant, a lieu pour le sommet d'Astazou. Ailleurs, elles sont

Digitized by Google

tourmentées en mille sens. Il est difficile d'assigner une cause unique à tous ces effets variés. Un seul affaissement les eût inclinées d'une manière régulière, mais alors des crevasses devraient se montrer. Ici, comme dans presque toutes les recherches géologiques, on se trouve, à la fin de l'examen, dans une plus grande incertitude qu'au début.

Cette disposition horizontale des couches du fond du Cirque, qui produit cet entablement régulier qu'on a nommé les Tours du Marboré, se prolongeant à l'ouest dans la crête, a formé un haut mur de 50 toises de hauteur, qui se dirige vers Vignemale, partie extrême vers l'occident de cette chaîne nommée le Marboré, plus remarquable encore dans le sein des Pyrénées par une foule de particularités frappantes. Ici ce n'est point assez que, fixant l'attention du géologue et de l'historien, elle se présente comme formant la ligne de séparation des deux bassins de l'Èbre et de l'Adour, et la frontière de deux grands états; elle intéresse encore vivement le poète, en lui offrant des traces d'un de ces êtres qui tient un rang distingué dans ce peuple fantastique, si cher à son imagination. Deux larges

ouvertures se présentent du profond vallon qui court longitudinalement en remontant vers l'ouest. La plus occidentale se nomme la Fausse-Brèche ou du Taillon, du nom du mont voisin. L'orientale est la Brèche de Roland. Des traditions, vagues comme toutes les traditions, et qu'embellissent au gré de leur fantaisie tous ceux que l'amour des grandes scènes de la nature, toujours uni aux dispositions poétiques, attire dans ces déserts, représentent le fameux paladin, monté sur son coursier, se formant avec son épée un passage dans ce haut mur. Ce magnifique portail, d'une largeur presque égale à la hauteur du mur, est digne des deux royaumes, de la force prodigieuse de l'amant d'Angélique, et de ce goût du merveilleux, qui semble une inspiration céleste, et par lequel l'homme veut agrandir son existence, qu'il sent dans la réalité trop bornée et trop impuissante.

Le long hiver de 1820 avait amoncelé une vaste neige sur le versant septentrional de la Brèche de Roland. Elle occupait des pentes où quatorze ans auparavant j'avais vu de longs lits de rocailles, par où j'avais gravi directement vers le glacier qui bordait alors seulement les hauts

parages du mur gigantesque. Le champ de neige me parut alors d'une largeur triple. Nous prîmes notre route plus à l'ouest, vers l'arête qui sépare le glacier de Roland de celui de la Fausse-Brèche et du Taillon. Là, longeant en écharpe le glacier, nous parvînmes, avec l'attention dans les mouvements qu'exige un tel sol, toujours difficile par son inclinaison, et qui peut être perfide en cachant, sous une mince couche de neige, de profondes crevasses, au seuil de la Brèche de Roland. La présomption de l'étranger doit céder à l'expérience du montagnard sur les glaciers, les rochers et les gazons glissants qui revêtent les hautes sommités. J'ai vu à Servoz, près de la vallée de Chamouny, le tombeau d'Auguste-Frédéric Eschen, naturaliste saxon, dont le corps fut retiré d'une crevasse du glacier du Buet, dans laquelle il avait été englouti pour avoir dédaigné la voix de son guide. L'instinct des izards, l'habitude locale des chasseurs ou des contrebandiers, doivent, dans ces passages difficiles, donner du prix à leurs traces, et les faire suivre lorsqu'elles se présentent.

Un brouillard épais débouchait avec violence de la Brèche, et semblait vouloir nous repousser.

Cette impression hostile, la fatigue, le danger de l'escalade, me firent paraître l'immense Brèche de Roland, que l'on voit de tant de sommets des Pyrénées, plutôt comme une barrière pour séparer les deux nations que comme un portail pour les unir. L'Espagne était toute sous ce voile de vapeurs. Je n'éprouvais point de regrets. J'avais encore présent dans ma mémoire le spectacle immense dont j'avais jadis joui de ce haut observatoire. D'ailleurs, je n'avais alors qu'une pensée, qu'un but, la chance de quelques heures d'un ciel serein pour le lendemain, l'ascension du Mont-Perdu, et tout s'évanouissait devant ce grand terme.

Nous franchîmes ainsi la Brèche sans nous arrêter. L'attouchement de l'épais brouillard humectait déja nos habits; à mi-montagne, nous le trouvâmes plus condensé, et pluie enfin. Nous nous dirigeâmes à l'est, en suivant la savane aride qui longe les bases du Marboré. Le terme de notre course, pour ce jour, était une cabane située au pied du Mont-Perdu.

Le revers du Marboré se compose là de roches de calcaire alpin, crevassées par l'effet de l'alternance des gels et dégels. Les changements de

température sont plus fréquents, plus subits sur les faces méridionales, et c'est la cause principale de leur état de ruines. Le fond, par sa disposition horizontale et les débris dont il était jonché, annonçait l'ancien séjour des eaux. Dieu, mécontent des pasteurs qui habitaient ces lieux, jadis de gras pâturages, leur ordonna de se retirer. Les pauvres obéirent, les riches ne tinrent compte de l'ordre. Les eaux submergèrent tout. Les pasteurs rebelles se voient encore, le jour de la Saint-Jean, dans les parcelles du lac, effets passagers de la fonte des neiges. Mes guides avaient entendu dire ces choses à des gens qui les avaient vues. Le merveilleux est, dans les Pyrénées, la géologie et l'histoire du peuple. Chaque vallée, chaque montagne a des traditions de ce genre. Ces contes se basent tous sur deux idées principales, la croyance à un pouvoir surnaturel, et l'égalité de tous les hommes devant l'Être immense et inconnu qui produit ces grands effets. Le plus souvent même, comme dans ce cas, le pauvre se console de sa misère en dirigeant dans ses récits les coups de la vengeance divine sur les riches. Ce goût du merveilleux, instinct primitif et universel, est, par sa puis-

sance et sa rapide contagion, trop dangereux pour qu'on puisse l'employer comme fondement de la morale. On ne pourra contre-balancer, atténuer ses effets, souvent funestes pour la raison générale et le bonheur des sociétés, qu'en rendant populaires les sciences mathématiques et physiques.

Les derniers feux du jour soulevèrent enfin le vaste voile qui couvrait en entier le Mont-Perdu dont nous approchions. Je vis sa tête auguste. L'aspect de ce terme, devant lequel échoua deux fois l'intrépide Ramond, me donna une profonde émotion, composée de plaisir, de terreur, du souvenir de cent courses, de la nécessité du succès pour couronner l'œuvre de l'exploration générale des Pyrénées; et dans ce mélange confus d'impressions, dominait la douce et fortifiante idée de l'espérance. L'inclinaison générale de sa croupe semblait offrir un abord facile; mais sa disposition en terrasses nettement superposées les unes sur les autres pouvait présenter, comme seule route du sommet, des escarpements accessibles seulement à l'aile de l'oiseau. Rondo l'avait gravi deux fois par des fissures, de lui connues comme un secret; mais il trouvait le temps me-

naçant et la saison avancée. Cependant, tous les trois exercés aux âpres faces des monts, nous nous fîâmes pour le lendemain à la fortune, et entrâmes gaiement dans la chétive masure qui devait nous servir d'abri pour cette nuit. Le pasteur espagnol qui l'occupait nous donna une cordiale hospitalité. Nous partageâmes nos provisions avec lui; et en échange, il fit dans sa marmite, le seul ustensile à son usage, avec de l'eau, un morceau d'une boule de suif, du sel et du pain dur et noir, une grossière soupe plus abondante que de coutume, et qu'il partagea avec ses hôtes. Étendus sur la terre sèche, dans l'épaisse atmosphère de fumée concentrée dans la cabane, nous attendîmes le lendemain, mes guides dans un sommeil profond, et moi dans l'agitation que me donnait une grande et belle tentative prochaine.

Les épaisses brumes suspendues, raréfiées par les feux du soleil, s'affaissèrent en son absence sur les montagnes, et l'orage éclata avec une violence indicible. Sa fureur me fut un bon augure. Les cataractes du ciel épuisées, l'azur devait reparaître. Ma conjecture se vérifia; nous sortîmes de notre hutte vers trois heures. Les étoiles étincelantes répondaient d'un soleil ra-

dieux. Notre hôte, qui ne connaissait que ses brebis et leur pâturage, ne put nous donner des renseignements sur le Mont-Perdu, pas plus qu'un habitant des Alpes. Nous lui fîmes nos adieux, et nous acheminâmes, à la clarté de la lune, directement vers l'orient. Sa lueur pâle et immobile donnait une physionomie grave et mystérieuse à toutes ces masses qui nous environnaient, et semblait les reculer devant nous. Le silence de ces déserts, que troublait seule notre marche, faisait sentir le contraste de cette immensité sans ame avec les vives pensées qui animaient des hommes si frêles, si passagers devant ces masses, si supérieurs à elles par un rayon de l'intelligence créatrice.

Le Mont-Perdu, du côté du midi, offre d'abord à sa base un monticule, nommé la Tour de Gollis. Cette butte doit son nom à sa forme. De loin, elle rappelle un ouvrage des hommes; on approche, et sans cesse alors les dimensions s'agrandissent, et la tour devient une montagne. Habitué par l'expérience à corriger dans mes jugements les illusions de la vue, je fus ici trompé; car toutes les formes dans cette région sont sur une plus grande échelle que dans le reste des Pyrénées, et j'avais une expérience nouvelle à

acquérir. Cette illusion peint le large développement des formes environnantes qui faisaient paraître une montagne semblable à une de ces tours féodales qui surgissent, en témoignage du passé, dans les paysages de l'intérieur. Nous gravissons le long des bases de la tour, et, tournant vers l'ouest, nous allons vers une haute terrasse. Le sol était couvert de débris de rochers; mais ce n'étaient plus ces rocailles qui fuyaient sous nos pieds avant d'être à la tour, et qui rendaient alors notre marche très-fatigante. Du côté sud, cette terrasse surplombait perpendiculairement de dix à onze toises. Nous la gravissons, et nous voyons sur son plateau qu'elle est séparée d'une autre terrasse par un ravin transversal de rochers et de neiges.

Le passage, pour atteindre le plateau de la seconde, était une fissure presque verticale et couverte d'une eau glacée. Déja le rocher à nu eût offert des fatigues et des périls. Ce revêtement d'une glace très-glissante décuplait le danger; cependant nous pûmes faire des escaliers dans la glace avec la hache, et atteindre le couronnement de la terrasse.

Nous continuons à monter en ligne droite vers la cime. Elle nous est dérobée par la saillie

d'une troisième terrasse à escarpements verticaux, et qu'il fallait surmonter. Un passage absolument semblable au précédent dans sa disposition, mais plus raide et plus long, est la seule route : il nous rebuta tellement, que mes guides avisèrent d'en chercher un autre. Joseph tourna le promontoire vers l'est. Dans cette position, une autre fissure s'offrit, qui nous amenait à des rochers que quelques saillies paraissaient devoir rendre accessibles. Nous eussions tenté cette route sans l'aspect de la base; un seul faux pas, un faux mouvement de la main cramponnée, nous précipitait sur le glacier appliqué immédiatement au bas du rocher, et de là dans une large crevasse rapprochée, qui nous offrait son noir abîme. Nous revenons au premier déchirement que Rondo avait déja escaladé une autre fois, mais lorsque la saison, moins avancée, empêchait l'eau, qui coulait sur le rocher par la fonte des neiges supérieures, de se transformer en glace. Mes guides, rebutés des difficultés du premier passage, me proposèrent de terminer là notre ascension. L'esquisse que je viens de tracer était inutile. Ce fait seul peint l'âpreté de cette route. Si deux hommes, habitués dès leur enfance à

franchir, avec la charge d'un contrebandier, les escarpements et les glaciers les plus sauvages du Marboré, et dans lesquels la témérité était une habitude, un devoir, reculent sans charge, et dans toute la vigueur physique et morale du début d'une course, devant un passage, on conçoit ce qu'il devait être; mais, comme si ma destinée tout entière était dans le succès, et regardant tous les antécédents comme vains, s'ils n'avaient point une solution décisive, j'insistai avec une force qu'aucune représentation ne put dévier ni fléchir. Dans les positions difficiles, l'énergie a comme une puissance magique qui fait évanouir l'irrésolution, et monte toutes les ames à la hauteur de celui qui a déja vaincu le péril dans sa pensée, dans son regard, dans son accent, dans son attitude. Ils furent entraînés, comme je l'étais moi-même, par une puissance supérieure à la voix de la nature.

Nous travaillons alors avec ardeur pour briser la glace sur les saillies du rocher, où nos pieds et nos mains pouvaient se placer pour le gravir. Le tranchant de la hache et la pointe de nos bâtons ferrés nous servaient également. Chaque pas, sur cette échelle, était un effort suivi d'une

station dangereuse, mais nécessaire, pour nous ménager les moyens d'accrocher l'échelon suivant. Chaque pas rendait la situation plus difficile, puisqu'il nous plaçait plus haut sur le précipice au fond duquel un faux mouvement, un léger étourdissement nous eût fait parvenir en une masse informe. Ceux qui ignorent les âpres avenues du Mont-Perdu, verront dans ces récits des exagérations; ceux qui les connaissent, n'y verront que de pâles esquisses. Enfin nous atteignons le faîte du rocher : cet effort était nécessairement la dernière épreuve de l'initiation aux plus beaux mystères que le fier Génie des Pyrénées devait là révéler à un sectateur persévérant.

Le sommet, du côté d'Espagne, n'offre que des roches brisées et sèches. La neige, en un banc dont nul indice ne dit l'épaisseur, est amoncelée du côté de France sur le revers, puis se courbe en un petit vallon, pour se relever, et former une seconde crête parallèle et plus haute que la méridionale de quatre mètres environ. Elle me dérobe toute la chaîne des Pyrénées françaises, et je ne me sentirai sur la cime du Mont-Perdu, que lorsque, foulant cette neige

vierge, je plongerai mes regards sur tous ces sommets sourcilleux que ma mémoire reconnaîtra parfaitement.

Enfin la masse entière des Pyrénées est sous mes pieds, et le ciel le plus pur luit sur ma tête. Cette position victorieuse m'a coûté de longs efforts; mais l'aspect de ce magnifique spectacle récompense de tout ce qu'il a fallu pour le conquérir. Mes regards planent d'une manière souveraine. Quelle terrible mais belle région que celle qui m'entoure et se perd dans un immense horizon circulaire, hérissée de pics drapés de glaciers étincelants, ou n'offrant que leurs robustes ossements, et sillonnée de profondes vallées toutes diverses par leurs ondulations, leur jonction, et le ciel qui les couvre! Les nuages couvrent au loin les vallées de France, et sur leurs immenses vagues s'élèvent de noirs pics, comme autant d'îles effrayantes en harmonie avec cet horrible Océan. Mais l'Espagne entière se déploie pure de vapeurs. La barrière colossale du Marboré semble ainsi diviser les sombres régions du pôle et le brillant Éden des tropiques.

Voilà le lac, sombre comme l'Averne, qui deux fois arrêta les pas de Ramond et de ses hardis

compagnons. Un seul coup-d'œil sur la disposition des masses qui l'enserrent suffisait pour juger l'entreprise. Mais il espérait, la seconde fois, quelques circonstances nouvelles qui lui auraient permis l'accès des bases du Mont-Perdu, du Cylindre, ou de l'Astazou. La sauvage et indescriptible beauté de ces lieux semblait seule un appât suffisant pour le ramener, la seconde fois, sur cette difficile brèche de tuque rouge. Un tel sentiment est toujours honorable. Si la seconde tentative, avec l'improbabilité du résultat, est nommée folie par les hommes apathiques, cette folie est comme celle qui guidait Cook dans le détroit de Behring, et Lambecarri dans l'atmosphère. Ces tentatives gigantesques, quoique vaines, agrandissent l'espèce humaine; celle-ci a offert encore l'anatomie du Mont-Perdu, et des descriptions brillantes qui ont rehaussé les Pyrénées aux yeux des savants, des poètes, et excité les pas de nouveaux explorateurs. La masse du Cylindre se dresse perpendiculairement d'un jet, des noires rives du lac, dans l'azur; les glaciers suspendus de la cime du Mont-Perdu se déroulent en cascades éblouissantes et immobiles, superposées d'étages en étages jusqu'à la base, où les ca-

vernes creusées dans leurs entrailles vomissent des flots intarissables. Dans ce gouffre, sur lequel mon corps penché surplombe d'une hauteur de quatre cents toises, règne un profond silence. On le croirait le sanctuaire du Génie de ces monts, comme le lieu le plus reculé, dont les approches sont hérissées de périls, et dont l'aspect inspire l'épouvante et la fuite.

Le glacier de la cime se prolonge à l'occident, pour s'unir à ceux du Cylindre; et l'on entrevoit la dépression où réside, entre ce dernier mont et la suite du Marboré, le vallon de neige qui alimente la belle cascade du Cirque.

Il paraîtrait possible d'atteindre, par les bancs de neige qui couvrent ces combles vers l'ouest, le revers des Tours du Marboré, et d'étudier ainsi la contexture de leurs rochers; mais il faudrait ici tous les moyens de passer une nuit.

Le Mont-Perdu est presque dans la direction de la ligne du méridien, qui, passant par le Pic-Long, Néouvielle, l'Arbizon, divise dans les Pyrénées françaises les eaux de l'Adour et de la Garonne. Ainsi l'on domine, de ce haut observatoire, ce rein si important dans la structure de ces montagnes.

Digitized by Google

Le Pic-Long se dresse en présence du Mont-Perdu, tout déchiré par le temps et la foudre, et les bravant encore dans la fière attitude du gladiateur mourant. Tous ces monts granitiques dont le regard embrasse ici l'ensemble, ces fils aînés de la terre, dans l'aspect de leurs ruines, représentent ces antiques familles patriciennes, qui dans les révolutions des états, déchues du haut rang primitif, conservent encore dans leur abaissement cette physionomie altière, effet ineffaçable d'une longue domination.

Les profondes vallées de Gavarnie, d'Estaubé, de Héas, qui se déploient en partie devant le Mont-Perdu, ou se devinent dans les parties cachées, rappellent toutes les vallées qui avoisinent l'axe minéralogique de la chaîne, situé au nord. C'est vers le sud que le Marboré et les contrées adjacentes ont principalement une physionomie qui fait de ces monts une famille distincte de la masse des Pyrénées, plus encore par des formes particulières que par une plus grande hauteur. Depuis Vignemale jusqu'au-delà du col de Fanlo, sur une ligne de quatre lieues, cette masse se compose de larges assises horizontales. Les profils offrent des coupes verticales à retraits

réguliers semblables à ceux des gradins du Cirque.

Le cirque majestueux de Gavarnie n'est point un accident isolé dans cette chaîne. On voit dans les bases du Cylindre l'ébauche d'une conque semblable. Même excavation demi-circulaire, mêmes bancs horizontaux, se reculant successivement pour former des gradins réguliers.

Une des dépendances les plus remarquables du Mont-Perdu est la vallée d'Ordesa. C'est un demi-cercle parfait, dont une extrémité est en face de la Brèche de Roland, et l'autre en face du Mont-Perdu. Son diamètre est d'une demi-lieue. Cette vallée se courbe à l'entour du plateau qui longe le Marboré; et dans l'intervalle des deux branches surgit un monticule auquel on donne le nom de Millieris. Mais la disposition la plus remarquable de cette vallée est la perpendicularité de ses parois, toutes de roche calcaire à bancs horizontaux, et la correspondance exacte de leurs angles rentrants et saillants. Ramond, d'après des observations barométriques, lui donne pour profondeur moyenne 459 toises. Vu du haut du Marboré, et même du plateau que nous avions suivi, le fond de la val-

lée d'Ordesa offrait la verdure d'un vaste tapis de gazon, et l'imagination appelait sur cette savane paisible et solitaire de nombreux troupeaux. C'est encore une de ces illusions habituelles dans les montagnes. Ce gazon ras et nivelé comme les pelouses d'un parc, est une forêt de sapins séculaires.

Une autre profonde crevasse, divergeant également des flancs du Mont-Perdu, centre de tous les monts et de toutes les vallées environnantes, se montre à l'orient, se dirigeant au sud-est : c'est le val de Niscle ou de Fanlo. Même escarpement vertical dans les parois, même disposition symétrique pour leurs parties saillantes et rentrantes, situées en face comme dans la vallée d'Ordesa. On ne peut voir pour cause de cette régularité remarquable dans ces deux vallées, comme dans tous leurs embranchements, que le retrait opéré par le desséchement dans ces masses calcaires. Ces grands effets sont ici proportionnés à l'étendue et à la profondeur de ces amas, primitivement imprégnés des flots qui les avaient roulés. Croire, comme Ramond (1),

(1) *Journal des Mines*, n° 83, thermidor an XI.

que dans l'origine ces vallées n'étaient que d'étroites fissures qui ne se sont élargies que par la chute de tranches symétriques tombant successivement, est une assertion contraire à l'idée que l'inspection de ces dépôts nous donne du travail régulier de la nature dans le retrait. L'aspect rapproché des localités fait encore vivement repousser cette conjecture. Il faudrait, pour l'admettre, supposer que les tranches dans les deux parois ont été constamment d'une épaisseur semblable; que leur chute a été toujours simultanée: supposition que la crédulité la plus résignée ne peut admettre. De plus, tous ces éboulements auraient jonché le fond de la vallée d'Ordesa de débris amoncelés irrégulièrement; et Ramond nous apprend que le sol est « une « suite de degrés parfaitement horizontaux. Le « torrent y tombe en cascades si régulières, que « la longue rampe qu'il parcourt semble formée « de main d'homme ». J'ai suivi en 1806 tout l'arc intérieur de cette vallée, presque toujours sur l'arête de ses hautes murailles, surtout à une corniche hasardeuse qui surplombe leur base, et que notre guide Joseph nommait *facheloigue*. J'ai constamment vu ces murs semblables par

leur régularité à ceux d'un édifice des hommes, et sans aucune fente qui annonçât la chute prochaine d'une tranche. Le fait local, pour celui qui le perçoit, détruit la conjecture. La nature compacte des masses calcaires rendrait de même cette hypothèse invraisemblable au minéralogiste dans son cabinet.

Je ne décris que les traits principaux du vaste ensemble qui se découvre du trône aérien qui le domine. Partout dans l'ordonnance générale de ces montagnes, comme dans tous les détails, se montre une symétrie, une régularité frappantes, et qui ne se voient que dans cette chaîne du Marboré et ses connexions. Ces formes graves, simples, auxquelles semble avoir présidé un gigantesque compas; la disposition de la masse entière qui se dérobe à la dégradation de hauteur qui partout ailleurs montre les rangs parallèles à l'axe, s'abaissant en s'éloignant de lui; enfin le brusque escarpement vers le sud, lorsque le Marboré cesse et touche aux monts soumis à la loi générale de dépression, ces trois grandes circonstances font du Marboré une anomalie aussi frappante par son existence dans le plan régulier des Pyrénées, qu'embarrassante

dans l'explication de son origine. On ne peut concevoir à la fois le travail de l'ensemble, et celui du chaînon qui a échappé à toutes ses lois. Le Marboré est-il antérieur? Mais sa nature calcaire contrarie cette idée; et sur nombre de points, notamment près de l'embouchure de la vallée d'Ossoue, j'ai vu le marbre reposer sur le granit. Il est donc d'une création plus récente. Mais comment a-t-il été porté tout d'une pièce au milieu de l'amas des Pyrénées? Ici Ramond s'abandonnant à son imagination, dispose comme l'Éternel de la matière et du mouvement : une vaste terre s'est effondrée dans les abîmes de l'Atlantique; les flots lointains se précipitent dans les abîmes nouveaux qu'elle ouvre par sa disparition; ils broient, entraînent, brassent dans leur course les immenses bancs de coquillages; et ils ne sont arrêtés dans ce profond et large mouvement que par la masse des Pyrénées, contre laquelle ils déposent le fond des mers qu'ils avaient soulevé. Telles sont les idées principales de Ramond sur la formation du Marboré. Comme tous les physiciens, il cherche long-temps à se défendre des prestiges de l'imagination; mais cédant enfin à ce besoin de la révélation des causes,

qui, dans tous les temps et pour tout, a tourmenté l'homme, il se livre à des suppositions qui, s'accréditant par habitude dans son esprit, deviennent pour lui comme des inspirations. Cependant la véracité du savant subsiste toujours dans cette captation; et il n'expose qu'avec l'obscurité d'un oracle, qu'avec un vague volontaire, une hypothèse dénuée de faits positifs.

Ici, comme dans tous les systèmes de géologie, la critique est forte pour renverser, mais impuissante pour élever un édifice solide sur les ruines du précédent. Le Marboré se développe, de Vignemale à Troumouse, sur une ligne de 5 lieues de longueur et sur une de largeur. Ce chaînon est remarquable pour de petits êtres comme nous, qui mesurons ces masses avec le faible module de notre corps; mais il est un bien petit effet pour la grande cause qui vient d'être exposée. Comment cet océan, élancé des latitudes méridionales, a-t-il borné ses dépôts à cette partie étroite des Pyrénées. Qu'il n'ait point couvert, franchi leur masse entière, nous expliquerons son impuissance, en replaçant sur leurs pics déchirés, dans l'abîme de leurs vallées, les vastes bancs qui, vers la lisière septentrionale,

forment les landes, le Pont-Long, le plateau de Lannemezan ; et surtout en replaçant ces amas incommensurables de cailloux roulés et de graviers, dont les fleuves ont comblé le lit de l'Océan. Mais rien ne peut expliquer que cette mer qui se déplaçait, n'ait point revêtu des débris qu'elle roulait toutes les parties de la chaîne dans la même position, c'est-à-dire la chaîne entière, puisqu'elle n'a qu'une direction. Rien ne peut expliquer qu'au-delà du Marboré, vers le sud, sur la trace même de l'immense courant, il n'ait laissé aucun vestige; et que de l'Océan à la Méditerranée, toutes les chaînes partielles rentrent dans l'ordre accoutumé qu'elles durent à une première création, antérieure à celle du Marboré. Il faut en convenir, tous les faits existants, toutes les Pyrénées, déposent contre ces faits imaginaires; et l'énigme du Mont-Perdu attend encore un OEdipe.

Le temps s'écoule dans cette contemplation idéale des siècles passés; et les moments sont trop précieux sur cette cime, pour les consacrer à des rêves. J'embrasse de mes regards toute cette partie de l'orient que j'ai parcourue, et je vois toutes ces chaînes décroissantes à l'occident,

que je dois suivre pour compléter l'exploration des Pyrénées; vaste amas de souvenirs et d'espérances, qui se mêlent, se lient, se coordonnent dans mon sein. Je domine, de ce point souverain, le commencement et la fin de ce travail; et mon regard, unissant ces parties extrêmes, me donne l'impression de la réalité de l'ouvrage tout éclos.

Position douce et brillante! Tandis que des brouillards ternes couvrent les bas-fonds, le ciel le plus pur luit sur notre tête, à l'entour de nous; et nous sommes ici, tels que le sage, inaccessibles à ces vapeurs grossières, images des erreurs qui assaillent le vulgaire.

Comme pour rendre entière ma sécurité, je n'éprouve aucun effet de la raréfaction de l'air; ce trouble, cette anxiété, ces maux de cœur qui fatiguent, accablent souvent à une pareille hauteur : mais, par une autre impression, la nature m'avertit qu'il faut quitter ces lieux éthérés qu'elle n'a point destinés à l'homme, réduit dans son enveloppe matérielle à ramper sur le sol inférieur de la terre; le vent n'a qu'une violence supportable, et cependant mes doigts s'engourdissent par le froid, et je cesse de noter des

impressions à jamais ineffaçables dans ma pensée.

Je ne pus sentir, reconnaître un des effets les plus remarquables de cette position souveraine de la cime, que lorsque je l'eus descendue; le présent vif et plein absorbait mon ame, et ne pouvait y laisser pénétrer le froid sentiment de la crainte pour le retour. J'avais oublié entièrement les terribles échelles des deux terrasses, bien plus à redouter à la descente qu'à l'ascension. J'éprouvais la même insouciance que si j'avais eu les ailes de l'oiseau; j'avais atteint le but, et j'avais ce sentiment de confiance en soi que donne partout l'accomplissement d'un grand projet. Mes guides sentaient de même. Que Rondo, souple, prudent, le pied d'un isard, l'œil d'un chasseur, oubliât la descente pour son compte, cela se conçoit; mais il l'oubliait pour moi, qui étais sous sa sauvegarde, et dont le salut était important pour sa renommée de guide. Joseph, guide auxiliaire, n'avait à songer qu'à sa personne, et il était tout à la joie d'avoir couronné toutes ses entreprises aventureuses par la plus remarquable que pouvaient offrir ces montagnes. Ces hommes de Gavarnie sont une espèce

particulière parmi les montagnards des Pyrénées. Ils leur sont aussi supérieurs par la force physique et l'énergie morale, que leurs montagnes le sont aux autres chaînes.

Il fallut envisager enfin ces couloirs verticaux sans pâlir, sans hésitation. Toute réflexion ne pouvait que nous énerver. Nous descendîmes le dos contre la montagne, la face contre le précipice, Rondo d'abord, moi sur sa tête, Joseph au-dessus de la mienne, n'ayant alors tous les trois qu'une vie; car le faux mouvement de l'un de nous entraînait les deux autres. Nous touchâmes enfin le sol plan, et nous nous embrassâmes comme des naufragés sur le rivage.

Pouvais-je alors me reprocher cette entreprise, par la nécessité de mon existence pour des êtres chers? Non. J'en ignorais les difficultés, et c'était enfin pour eux aussi que je les avais bravées. Sans cette ascension, une grande chose eût manqué à ma connaissance des Pyrénées, à cette coordonnation des idées, à cet ensemble final qui font d'un ouvrage un tout.

Nous retrouvâmes au bas, vers la Tour de Gollis, nos vêtements et nos provisions que nous n'avions pu emporter, et qui nous auraient per-

mis, si nous les avions eus, de prolonger notre séjour sur la cime d'où nous chassèrent la faim, et le froid plus inexorable encore.

Je brisai là, comme au sommet, quelques pierres, et crus reconnaître cette odeur de putréfaction que mentionne Ramond. Peut-être que si mon attention n'eût point été prédisposée à cette impression, je ne l'aurais point ressentie.

La masse du Mont-Perdu se compose de calcaire gris, très-compacte, susceptible d'un beau poli, d'un marbre bleu veiné de blanc, quelquefois d'un rouge jaunâtre, et de schistes argileux. Je trouvai dans un fragment de schistes, à cinquante pas au-dessous du sommet, une petite coquille, adhérente au lieu même de la cassure de la feuille schisteuse. J'enveloppai soigneusement ce morceau précieux, pour que le choc avec les autres échantillons ne l'altérât pas. Cette coquille est bivalve, du genre des cames, et de l'espèce qu'Adanson nomme *clonisse*. Elle est sans cannelures, n'est point revêtue, comme d'autres espèces, d'un périoste qui lui donne de l'éclat à l'œil et de la douceur au toucher. Sa couleur est jaunâtre. Il est plus facile de concevoir que la mer était au niveau du sommet du

Mont-Perdu, lorsque cette coquille fut déposée, que de se représenter l'immense vague qui, du niveau actuel de l'Atlantique, selon Ramond, eût soulevé à dix-sept cents toises le vaste amas calcaire qui forme le Marboré. Comment, dans ce violent froissement, cette petite came eût-elle pu être conservée si entière?

Nous nous dirigeâmes à l'est pour pénétrer dans le val de Fanlo, et puis le remonter jusqu'au col d'où l'on domine la vallée de Bielsa. Les terrasses, adoucies sur plusieurs points par des escaliers ou des pentes gazonnées, n'offraient aucune difficulté. Le vaste glacier qui, de la cime du mont, comble le ravin qui descend au sud-est vers Fanlo, et résiste par son épaisseur à l'action du midi, restait à notre gauche.

Le calme des déserts de l'Arabie est dans cette région qui borde au sud le Marboré. Nulle part dans les Pyrénées, dans les landes même, je n'ai vu d'aussi grands espaces inhabités. Cette région, semblable aux rivages du pôle, n'offre que des rochers, des neiges, des glaces sous un soleil brillant, qui semblerait devoir appeler là l'existence, et dont les rayons se perdaient sans fruit. La vie ne peut être sans la végétation. L'as-

pect du Marboré, dépouillé de grands végétaux sur sa face méridionale, explique sa solitude. La violence des tempêtes de l'hiver, le long séjour des neiges, causent l'infertilité du sol, que sa nature calcaire semblait devoir rendre productif. Un gazon court se montra seulement près des bases du Cylindre, aux alentours de la cabane de notre hôte, le pasteur aragonnais. Ses moutons broutaient cette herbe rase, mais nutritive. Mes guides me dirent que malgré l'apparente maigreur du pâturage, ils en sortaient toujours gras. Mais un faible troupeau est inaperçu dans ce vaste horizon, et n'en fait que plus sentir la solitude. Cet aspect est bien différent de celui du Mont-Blanc, où les forêts de sapins et de mélèzes, les moissons, les prairies, les habitations, touchent les glaciers. La riante couleur des mélèzes, leurs formes pittoresques, adoucissent l'âpreté des arêtes granitiques et des déchirements des glaces. Rien ne ressemble moins à la fraîche et riche vallée de Chamouny que la stérile savane qui borde le Mont-Perdu. Aucun paysage dans les Alpes ne m'a présenté cette nudité qui repousse la vie. Ce tableau se compose des traits les plus simples et les plus sévères.

Ces montagnes offriraient à la piété et au malheur une silencieuse Thébaïde, où un anachorète pourrait se livrer tout à Dieu, et n'exister que dans ce mystérieux avenir, seule vie qui puisse plaire au misanthrope désabusé du monde. Ses mains pourraient faire produire peut-être à ce sol dépouillé quelques racines, aliments faibles, mais suffisants pour un corps qu'il dédaigne.

Le front penché vers la terre, et ruisselant de sueur, je gravissais sur le raide escarpement méridional du port de Fanlo, l'attention émoussée par l'extrême fatigue et la multiplicité des sensations de cette féconde journée, lorsque la forme singulière d'un fragment de pierre fixa mon regard. Je le prends. Ses cassures montraient des feuilles minces, superposées et régulièrement contournées. On ne pouvait méconnaître l'organisation d'un coquillage. Ce fragment, arrondi sur une face, plat sur l'autre, et fortement renflé sur le bord, annonçait par tous ces traits avoir appartenu à une conque de l'espèce qu'Adanson nomme *jataron*, et que caractérise l'extrême épaisseur des valves près de la charnière. Je recueillis ce précieux vestige des antiques révolutions du globe.

J'ai eu le regret de ne pas trouver de ces coquilles pélagiennes converties en fossiles, par l'infusion des sucs quartzeux, calcaires, bitumineux, dont les analogues vivants ne se trouvent point dans nos mers, ou du moins sur nos côtes. Nous pouvons croire ainsi que ces coquillages ne vivent que dans les abymes de la mer. Comment ont-ils été soulevés pour être incrustés dans les cimes des montagnes? Quelques-uns ont été trouvés dans l'Océan indien; leur disparition des eaux de nos rivages annoncerait un changement de température, et d'autres circonstances notables. Ces coquilles pélagiennes sont très-rares dans les Pyrénées. On sait la joie de Ramond pour une ammonite trouvée. Il faut explorer pas à pas pour bien voir et tout voir; pour cela, il faut des années d'une étude persévérante. Ramond déclare être passé vingt fois dans les mêmes lieux avant d'en connaître la composition.

Du port de Fanlo, mes regards embrassèrent la vallée de Bielsa. Ramond l'a rendue à jamais célèbre par sa brillante description. Elle se rattachait à l'histoire du Mont-Perdu; et les seules avenues des bases de ce mont lui avaient tant

Digitized by Google

coûté, que son imagination exaltée par de longs efforts et de grands dangers, a répandu sur les tableaux de cette région les plus vives couleurs.

Le Mont-Perdu offre à l'est la même physionomie que sous ses autres faces; partout des escarpements perpendiculaires, des terrasses empilées l'une sur l'autre. Dans la partie adhérente et dominant le port de Fanlo, on voit des coupes onduleuses qui m'ont rappelé parfaitement l'aspect de Vignemale. A quatre lieues de distance, cet air de famille entre ces deux monts était frappant.

La face sud du col de Fanlo n'est couverte que de ruines que l'on gravit avec peine. Le versant nord, mieux préservé de l'action dissolvante du soleil et des météores, plus longtemps revêtu tous les ans d'une couche conservatrice de neige, présente ces terrasses, le trait caractéristique du Marboré. Elles sont toutes inclinées vers l'est, et appuient ainsi le côté large de leur profil contre le Mont-Perdu.

A mi-hauteur du col, au niveau des fortes murailles qui soutiennent le lac du Mont-Perdu, nous couchâmes dans la cabane d'un pasteur. A mesure que je descendais, ces montagnes, que

j'avais vues sous mes pieds du sommet du Mont-Perdu, grandissaient dans les airs et reprenaient la dignité qu'elles avaient perdue à mes yeux pendant quelques heures.

Nous partîmes à l'aube, guidés par le pasteur, pour traverser le torrent de décharge du lac du Mont-Perdu. Nous devions suivre les ressauts du mur pour atteindre le penchant méridional du port de Pinède. Nous traversâmes le torrent, un peu au-dessus de la grande cataracte, qui se précipite avec une vitesse effrayante, avec un poids énorme, au fond de la vallée de Bielsa. Quelques blocs de rochers, trop distants, semés dans son lit, étaient les points d'appui de nos pieds; et lavés par les flots successifs, ils n'offraient que des surfaces glissantes, tandis que nos oreilles assourdies du mugissement de la cataracte, nos yeux étonnés de la rapidité de cette eau irrésistible qu'appelait l'abyme.... Enfin nous le franchîmes.

Du site même décrit par Ramond, je contemplai la vallée de Bielsa ou de Béousse. Elle est une des dépendances du Mont-Perdu et participe de ses formes grandioses. La fière Cinca a couvert tout le sol de cette vallée des débris

du bassin du lac. Quelques îles de gazon et de sapins adoucissent l'aspect de ce sol désolé. Les flancs des montagnes riveraines sont couverts de forêts. Les habitations sont si rares que l'œil les distingue à peine, et qu'en laissant errer ses regards au hasard et cherchant dans ces lieux une harmonie avec l'ensemble, on peut croire, comme Ramond, la vallée de Bielsa livrée entière au seul pouvoir de la nature forte et sauvage qui règne exclusivement sur le Marboré.

Pour me faire regarder le jour pur et brillant qui m'avait guidé au sommet du Mont-Perdu comme un bienfait du ciel, il fallait qu'il fût placé entre deux orages, et rien ne manqua sous ce rapport à ma satisfaction. Dès les premiers degrés du port de Pinède, nous marchâmes constamment à travers les ondées d'une épaisse pluie jusqu'à Gavarnie. Un voile couvrit ainsi devant nos yeux la vallée d'Estaubé, la Brèche d'Allanz; mais la disparition de ces lieux connus ne pouvait m'attrister. Mon ame saturée de sensations et d'images se plaisait à les ruminer, dans cette marche que nos vêtements entièrement imbibés et notre récolte minéralogique rendaient fatigante, mais dont j'aban-

donnais le soin à l'instinct machinal. J'arrivai enfin au gîte de Gavarnie dans le plus affreux désordre, ne conservant intact de dommage que le cahier de notes recélé dans mon sein; mais charmé, et préférant ces trois jours âpres et périlleux aux fêtes de la voluptueuse Sybaris.

Digitized by Google

CHAPITRE XXV.

RECHERCHES SUR LA FORMATION DES MONTAGNES ET LES MODIFICATIONS PROCHAINES DE LA TERRE.

Nous avons vu, au chapitre XIII, les savants, pour nous expliquer le globe actuel, agir comme des magiciens dans les poèmes fantastiques, employer des puissances terribles, et nous effrayer sans nous convaincre. Les savants étaient trop dénués de faits pour baser la théorie sur les conséquences de leur ensemble. Aujourd'hui que, dans les sciences, l'observation a succédé à l'imagination, voyons si, dans les données actuelles, nous pourrons mieux trouver la solution du grand problème, la formation du monde actuel.

Le globe se présente sous trois grandes faces; les montagnes, les plaines, la mer. Les deux dernières ne sont que des bassins pour les ani-

Digitized by Google

maux ou les poissons, déterminés par la hauteur, la direction des protubérances du globe. L'explication de la formation des bassins terrestres ou aquatiques doit donc être une conséquence de l'explication de l'érection des montagnes. Toute la science de la géologie repose sur le développement des circonstances de ce grand fait.

Nous ne pouvons présumer les modes de cette formation des montagnes, si loin de notre existence, si disproportionnée avec nos moyens d'investigation du passé, que par analogie, en la déduisant des modes actuels de la nature dans ses opérations.

Quels sont-ils pour former des éminences sur un plan? L'action des feux souterrains, et celle des courants des eaux qui déposent le sédiment qu'elles tiennent suspendu.

Les volcans agissent en poussant du centre à la circonférence des matières qui s'entassent hors du cratère par assises et forment un cône.

Mais les chaînes des montagnes se présentent presque toutes sous la forme d'un grand banc. Ce banc est brisé par de profondes vallées transversales; néanmoins une foule de masses dans la même ligne rappellent la première contiguité ou le banc

primitif. L'imagination, amie des choses antiques, le rétablit sur son ancienne base et dans sa pompe première, comme la vue des colonnes isolées, des fragments des voûtes, a suffi aux artistes de la mémorable expédition d'Orient, pour rétablir avec le pinceau, avec le burin, et offrir à nos yeux charmés les temples et les tombeaux de la vieille Égypte dans leur primitive magnificence, tels que les avaient admirés les sujets des Pharaons.

Ainsi donc les volcans n'ont pu former ces chaînes régulières qui touchent à des mers distantes, divisent des continents, telles que les Andes, les Pyrénées, les Alpes, le Caucase, l'Imaüs, etc.

Une raison toute puissante doit nous faire penser encore que ces chaînes ne sont pas le résultat d'explosions souterraines. Elle est dans la nature des matières de ces montagnes, où les produits volcaniques dans quelques-unes, les Andes, les monts Ouralks, ne sont que des effets de causes accidentelles, sont bornés à une circonscription peu étendue comparativement à la masse entière, et ne peuvent être ainsi considérés comme le produit de la cause générale.

Si Lazzaro Moro parle, sur le témoignage d'autrui, d'une île nouvelle dans l'Archipel, entre les deux îles Braciane, produite en 1708 par les feux souterrains qui soulevèrent le fond de la mer jusques au-dessus de sa surface, ce fait, isolé dans les annales de la science, ne peut être assez puissant pour y voir l'érection des hautes chaînes. La composition de leurs sommets ne présente point d'ailleurs les substances du fond des mers ou du sol des plaines. La puissance volcanique, aux lieux où nous la voyons dans la plus grande énergie, n'a pu former que les monts coniques de l'Hécla, du Vésuve, de l'Etna. Ainsi toutes les sciences repoussent de concert cette idée de la formation des chaînes de montagnes par les feux souterrains.

Il ne nous reste donc que les courants de l'Océan universel comme causes naturelles des montagnes de notre globe. Voyons si nous trouverons, dans la disposition régulière des produits dans toutes les chaînes, la preuve évidente de l'unité de la cause.

Deux objets principaux se présentent dans l'étude minéralogique des monts: la nature des couches, et le degré de leur inclinaison. Interro-

Digitized by Google

geons les maîtres de la science sur la structure des diverses chaînes.

Palassou, le premier, ouvrit la route, et, sans lui avoir donné le nom qu'elle porte, créa la science de la géognosie, ou du gisement des couches des montagnes. Son Essai sur la minéralogie des Pyrénées est l'anatomie complète de la chaîne. C'est un trait honorable pour l'histoire des Pyrénées, qu'elles aient été la matière d'une science nouvelle. Récemment, M. de Charpentier a publié un Essai sur la constitution géognostique des Pyrénées. Sans que l'auteur ait voulu être imitateur, il n'a pu, sous un plan analogue et avec les subdivisions et les noms nouveaux des roches et des terres, que reproduire l'ouvrage de Palassou. M. de Saussure a publié le traité le plus complet sur les Alpes; Pallas donne de savants aperçus sur les monts Ouralks, sur la chaîne Altaïque et leurs rameaux; M. de Humboldt a publié un ouvrage plein de science, le plus complet sur la matière, mais qui, malheureusement, ne tient pas la promesse du titre : *Gisement des roches dans les deux hémisphères.* L'auteur parle des Alpes, des Pyrénées, des monts Krapaks, des monts de la Norwége, de quelques parties

de la France et de l'Allemagne, d'après lui ou ses confrères; et d'après lui seul, des Andes des régions équinoxiales: mais combien reste-t-il plus encore à connaître de montagnes et de plaines! Voilà les maîtres de la science. Cherchons, dans leurs ouvrages, les éléments pour une conclusion.

Si les couches changent régulièrement de nature dans les diverses chaînes, soit dans leur superposition successive, soit dans leur alternance périodique, alors, de la composition d'une chaîne bien connue, nous pourrons présumer la composition d'une autre, à quelque distance qu'elle soit de la première.

Si les couches ont dans les diverses chaînes un mode constant d'inclinaison selon leur nature, ou selon le degré de leur hauteur, ou dans leur rapport de position avec l'axe de la chaîne, alors nous verrons dans l'universalité de ces dispositions l'identité des causes.

Mais les dépositions des maîtres sont divergentes.

Aucune loi constante ne se manifeste dans l'inclinaison des couches.

Quant à leur succession, il n'est qu'un seul fait sur lequel les minéralogistes soient d'accord;

Digitized by Google

lui seul constitue toute la certitude de la science. Ce fait, si important par son isolement, son universalité, c'est l'existence du granit comme fondement des montagnes et du sol de nos plaines. C'est le granit qu'on trouve dans les profondeurs les plus centrales où l'homme ait encore pu pénétrer. Il est ainsi la base de tous les traités de géologie.

Trouvant une roche fondamentale, le géologue serait tenté de la croire l'ouvrage immédiat du Créateur; de la voir comme le sol sur lequel se sont passées les immenses révolutions des éléments dont les traces sont si évidentes; et de voir ainsi le globe séparé en deux régions par l'enveloppe granitique : la partie centrale, la région du repos et de l'immobilité; les couches extérieures, la région du trouble et des transmutations. Mais le granit n'est point une substance homogène, échappée dans sa pureté des mains qui débrouillèrent le chaos. Il est ordinairement composé de trois éléments, unis en divers lieux dans des proportions diverses. Nous nommons donc improprement le granit une roche *primitive*. Les trois substances qui le composent sont antérieures. La connaissance

du mode de formation du granit ne nous ferait point toucher à l'origine de choses : il nous resterait à connaître, avant le granit, l'existence isolée du mica, du feld-spath, du quartz, qui entrent dans sa composition. Mais ils sont eux-mêmes des composés de terres, de métaux, de principes, qui sont gazeux dans leur état ordinaire, et sont fixés là à l'état concret. Nous serions amenés, dans cette route attrayante, à demander la raison de l'existence des premiers éléments au Créateur. L'esprit, dans toutes les sciences physiques, tend ainsi à remonter d'effets en effets à la cause première. La fatale aventure d'Icare n'a corrigé aucun de ses successeurs; car l'imagination, dans ses écarts audacieux, si elle éprouve des mécomptes, a aussi ses charmes et ses succès.

Le granit est donc lui-même la première preuve de ces vastes révolutions qui auraient bouleversé le globe jusque dans son centre : sa composition ne peut être attribuée au feu, puisque nous ne pouvons voir en cette roche une matière vitrifiée, en la comparant aux produits actuels du feu. Elle est donc le résultat de l'action de l'eau. Est-ce par sédiment, par cristalli-

sation? Des géologues distingués, Saussure, Ramond, se sont décidés pour le dernier mode.

Le premier a vu les montagnes granitiques dans les Alpes, formées de grands feuillets verticaux, disposés autour d'un axe, comme les feuilles d'un artichaut. Le Mont-Blanc, la Maladetta, seraient ainsi un cristal. Cette idée nous étonne par la disproportion de ces masses avec les produits actuels de la cristallisation; mais nous ne devons point mesurer les forces de la nature livrée dans le passé à d'universelles et profondes convulsions, à l'action calme et régulière de son état présent. Elles ont disparu, ces immenses vagues qui brassaient la masse entière des Pyrénées. Comment ont-elles existé? pourquoi ne sont-elles plus? Qui nous donnera la solution de ce problème si évident, si majestueux, et jusqu'à ce moment si impénétrable?

Cependant les chaînes, vues d'un point dominateur, offrent plutôt dans leur structure l'idée d'un banc continu, que celle d'une file de pyramides. Si Ramond, dans son second ouvrage, ne révoque point formellement son premier système, on voit néanmoins qu'il le jette dans l'oubli; car il ne pouvait le concilier avec l'exis-

tence de l'axe granitique, avec les protubérances latérales qu'il signale, et avec « cet obscur alignement en bancs, qui courent dans la direction de la chaîne (1). » La loi de la cristallisation, telle que nous la connaissons, ne semble point pouvoir former des bancs. Un cristal est un tout, résultant de l'agrégation de molécules à l'entour d'un centre, sous une forme régulière et constante. Où verrons-nous un centre dans ces bancs qui se prolongent, se ramifient et sont souvent brisés ?

D'une autre part, l'idée des strates de granit est repoussée par plusieurs naturalistes. Palassou déclare ne l'avoir jamais vu ainsi. La déposition d'un homme aussi éclairé, et qui a constamment vécu dans les Pyrénées, est du plus grand poids. Mon faible témoignage ne peut donner une nouvelle force à cette opinion; mais je dois exprimer avec la même franchise mes sensations et mes jugements. Je n'ai vu, dans les Pyrénées, le granit que par masses isolées dans un milieu terreux, ou en blocs superposés sans ordre constant.

---

(1) *Voyages au Mont-Perdu.*

Digitized by Google

Dans la direction des fissures qui le traversent, on ne peut découvrir aucune loi indicatrice de la formation. Ramond a cru voir les blocs se décomposer en prismes cunéiformes, qu'il présente comme l'élément des roches de granit. Mais en admettant ce fait, dont la généralité n'est point évidente, dont l'existence n'était peut-être que dans l'imagination du savant, nous n'y verrions pas la loi de la cristallisation du granit.

Les lignes saillantes qui se croisent sous divers angles et sillonnent les blocs de granit, comme les nervures d'une feuille, n'affectent de même aucune régularité qui semble appartenir à une cristallisation. Ces lignes sont comme les hiéroglyphes de la nature, qui attendent encore, comme ceux des monuments égyptiens, un interprète.

L'homogénéité n'existe point dans les granits. Saussure donne la description de granits composés de deux, de trois, et jusqu'à sept et huit genres de pierres. L'abondance du quartz caractérise le granit du premier âge.

Cette diversité d'éléments le rend aussi très-

Digitized by Google

variable dans sa durée. Les obélisques de Rome, taillés depuis trois mille ans dans les carrières de l'Égypte, sont parfaitement intacts, tandis que des montagnes de cette roche, dans le Roussillon, atteintes d'une carie profonde, se décomposent en boue.

Le trait le plus saillant de la nature du granit, c'est que sa formation marque la transition entre le chaos et la vie. Aucune dépouille animale ou végétale n'a été trouvée encore dans ses masses. Le granit est l'anneau entre les antiques révolutions du globe qui n'agirent que sur la matière inerte, et les révolutions subséquentes qui engloutirent tant de races de végétaux et d'animaux, bien avant l'homme, dont nul débris dans ces premières couches n'atteste l'existence contemporaine.

Ainsi leur position fondamentale sur le globe, et l'absence de tout débris organique, sont les seuls traits constants de l'histoire des granits.

Les géognostes, et notamment M. de Humboldt, établissent comme couches superposées le gneiss et les siénites, qui ne diffèrent des granits que par la prédominance du mica ou du feld-spath.

Dans la série géognostique, les mica-schistes, ou schistes de transition, reposent sur les granits ou leurs dérivés.

Puis succèdent les porphyres, roches composées de fragments de schorl et de cristaux de feld-spath, unis par un ciment ou pâte homogène de nature argileuse.

Viennent au-dessus les formations dites secondaires, ou les calcaires, qui, selon les variations de leur nature, le mode de leur stratification, sont désignés sous les noms de calcaire primitif, calcaire alpin, calcaire du Jura.

Succèdent dans l'ordre ascendant les formations tertiaires, ou les gypses, les craies, les marnes.

Mais cette succession de quatre terrains, primitif, de transition, secondaire, tertiaire, n'a lieu que d'une manière générale et dans les masses. Leurs composés divers s'entremêlent, alternent, oscillent sans aucune règle constante. Dans la multitude de ces variations, aucune loi ne se laisse entrevoir par laquelle nous puissions expliquer la marche régulière de la nature au milieu de ce désordre.

Un fait nouveau, surprenant, une création

subséquente, née du désordre et de la destruction, vient frapper notre esprit, et ajouter ses ombres à ce passé déja si obscur. Sur nombre de points des Pyrénées, et notamment dans la partie occidentale dans le haut de la vallée de Soule, à Sainte-Engrace, à la montagne de la Rhune, on voit des amas de galets, ou cailloux arrondis, d'une nature communément quartzeuse ou calcaire, d'autres fois granitique, mais alors sous de grandes dimensions de plusieurs pieds ou toises cubes, comme les blocs que l'on voit saillir des flancs du Mounné, près Coteretz : ces cailloux sont agglutinés par un ciment terreux, et forment des masses très-compactes et très-solides.

Nous pouvons concevoir facilement la formation, hors de la chaîne, de ces vastes bancs de cailloux qui ont produit, comme nous avons vu au chapitre XIV, les plaines antiques. Ce sont des débris d'un grand tout, entraînés en dehors sur ses bases par des causes que nous pouvons assigner. Cette création n'intervient point dans la série des formations des montagnes. Elle en est séparée pour le temps, comme pour le lieu.

Digitized by Google

Nous voyons là une altération de l'ouvrage primitif, mais non au sein même de cet ouvrage un nouveau travail, comme dans la formation de ces montagnes de galets que nous venons de signaler dans l'intérieur des Pyrénées.

Ces bancs de cailloux ne peuvent pas être admis dans la première formation, car cette idée semblerait ôter tout ordre dans la composition de l'univers. Comment ces fragments de granit auraient-ils été produits avant les bancs de cette roche qui, plongeant dans les entrailles de la terre, forment par leur crête la robuste charpente des monts ?

Ces amas de galets offrent évidemment une époque nouvelle autre que celle de la cristallisation du granit, de la solidification des sédiments calcaires et de la superposition des feuillets de schistes. La preuve en est dans la nature de leurs fragments, et de plus dans la position de l'amas placé sur les couches de ces substances, ou en revêtement des escarpements d'un roc plein. Deux époques très-distinctes sont donc là en contact et semblent se confondre.

Mais quelle cause entassa dans le sein des Pyrénées des montagnes nouvelles, ou revêtit les

flancs primitifs d'un épais enduit formé des débris mêmes de ces monts? Cette cause doit être prompte et puissante, car par des brisements partiels les matériaux eussent été emportés par les eaux hors de l'édifice. Les eaux fluviales seraient impuissantes pour de tels effets; nous ne pouvons voir là que les courants de la mer. Comment brassèrent-ils au sein des Pyrénées, ou apportèrent-ils ces ondes de cailloux? Comment cette cause, dès qu'elle dérive du vaste Océan, ne montre-t-elle que çà et là ses effets, et ne s'étend-elle point sur toute la ligne, ou du moins dans de grands espaces des Pyrénées? Obscure géologie, où l'homme ne voit que des révolutions immenses sans origine, sans époques, et où les seules pensées qui lui apparaissent clairement sont celles de sa fragilité au milieu des bouleversements qu'il conçoit, et de son instantanéité à côté de la durée de ces masses.

Un nouveau fait vient montrer une époque nouvelle dans l'histoire des montagnes, et ajouter à toutes celles que constatent les superpositions diverses; ce fait est l'existence des mines. Si les filons n'étaient contenus que dans une des couches, nous verrions les métaux comme con-

temporains de cette couche, et produits simultanément par la force vitale de la nature, durant ses antiques conceptions. Mais les filons traversent des couches diverses. Le riche filon de Guanaxuato au Mexique, si bien étudié par M. de Humboldt, coupe les bancs de schistes et ceux de porphyre superposés. Il en est ainsi de la plupart des mines nombreuses du Nouveau-Monde. Ce fait se reproduit sous nos yeux dans nos régions. Ainsi, postérieurement à l'entassement des couches, se formèrent dans le sein des montagnes ces déchirures où les vapeurs minéralisantes élevées des profondeurs déposèrent par leur condensation les matières métalliques. Le même travail existe encore; car on voit, en nombre de lieux, des mines abandonnées être reproduites. Des objets divers, des bois, des outils, ont été retrouvés couverts du métal formé depuis leur abandon. Ces déchirures qui coupent sous divers angles les couches, sont difficilement explicables dans l'hypothèse de la création neptunienne des montagnes. Quelle cause subséquente eût pu diviser des masses aussi énormes et aussi compactes? Nous concevrions mieux l'existence des mines, en voyant les mon-

tagnes dues aux soulèvements de la croûte du globe par la puissance d'un feu central plus intense et plus vaste dans ses effets durant ces premières époques, que de nos jours dans les volcans; mais cette création vulcanienne est contrariée par des faits nombreux et importants.

Lassé de ses efforts, le minéralogiste serait tenté de croire sa science un vain leurre, si de nouvelles données ne venaient donner un nouvel intérêt à ses recherches. Il découvre les vestiges de la vie dans ces couches qui forment l'enveloppe du globe, et dès-lors ces matières inertes s'animent par la présence des êtres organisés.

La matière, dans son inertie, son uniformité, échappait déja dans son essence à notre pensée. Comment pourrions-nous donc saisir, comprendre la vie? Mais ces mystères ont pour nous un attrait plus vif à mesure qu'ils sont plus incompréhensibles, et notre esprit remonte avec rapidité depuis le coquillage qui naît et meurt à la même place, sans relations connues avec le reste de la nature, jusqu'à l'autre extrémité de l'échelle des êtres, jusqu'à la Divinité.

Qu'est-ce que la vie? Comment la succession des phénomènes ou des transmutations du globe

dans les premiers temps a-t-elle produit la vie? Quelles furent les circonstances contemporaines de l'apparition des premiers êtres? La vie fut-elle un principe nouveau, ajouté, à cette époque, aux lois universelles par le Tout-Puissant? ou bien fut-elle le résultat du degré de toutes les forces motrices de la nature?

Sans croire que la vérité entière sur toutes ces hautes questions puisse être le produit de la science, sans croire qu'elle puisse appartenir à l'existence de l'homme sur cette terre, nous pouvons du moins par la pensée anticiper sur les plaisirs de nos successeurs, en esquissant quels peuvent être les résultats des recherches des géognostes.

On pourra déterminer quels sont les premiers êtres vivants qui animèrent le globe de leur présence, en comparant les empreintes, les dépouilles recélées par les couches les plus profondes dans les divers continents, et dans les îles des deux hémisphères.

Quelles sont les espèces étrangères à la vie actuelle, ou espèces perdues? Les brillants succès des Brongniart et des Cuvier, qui ressuscitent des êtres inconnus, sont les garants des décou-

vertes futures. A ces recherches de la géognosie viendront se rattacher celles des autres sciences, pour entrevoir, au moins par des conjectures probables, si ce n'est par des données certaines, quelles furent les circonstances qui favorisèrent alors l'existence de ces animaux, c'est-à-dire le degré de température du globe, la nature de l'atmosphère, l'état de la végétation.

Par des conséquences qui écloront de ces vastes aperçus sur l'état passé et les modifications successives du globe, on pourra présumer quel sont les rapports d'âge entre les genres des animaux, oiseaux, poissons, coquillages et végétaux existants.

Quelle est, dans cette série de créations, l'époque de l'apparition de l'homme sur le globe? Dans cet immense et profond examen, les maîtres de la science, oubliant les cosmogonies enfantées jadis par des hommes pleins de morale et de poésie, mais nécessairement, par leur époque, étrangers à la vraie connaissance de la nature, oublieront de même les dernières scènes qu'ils présentent du grand drame de l'existence de l'espèce humaine, et rechercheront si dans les modifications qui se succèdent et changent l'essence

du globe, il ne pourra point parvenir à un état où sa constitution calorique, électrique, magnétique, végétale, ne soit plus convenable à la vie humaine. L'homme disparaîtrait-il de la terre? L'être qui adore Dieu ne peut qu'être animé d'une étincelle divine, et ne peut ainsi être anéanti. Plutôt toutes les données morales, s'unissant aux documents physiques, doivent nous présenter l'espèce humaine, modifiée favorablement par les siècles, gravitant vers la sagesse, le bonheur, et se rapprochant des intelligences supérieures.

Que devons-nous conclure? Les documents présentés sont encore trop incomplets, trop incohérents, pour que la grande question de la formation des montagnes puisse avoir une solution. Dans le mode actuel des phénomènes, nul ne peut nous donner une idée claire et incontestable de l'érection de ces masses par le soulèvement, ou la cristallisation, ou la superposition. L'étude des diverses chaînes non encore explorées pourra nous offrir des indications décisives; nous pourrons peut-être, dans la coïncidence de quelques faits perdus encore au milieu des variations, extraire la loi primordiale qui a régi ces

vastes opérations. Mais je crois qu'il nous restera toujours à comprendre, par l'imagination, les forces de la nature antique dans la création de ces grands monuments.

Ne nous décourageons pas. La science géologique est née d'hier; et quels sont ses progrès? Trouvons, dans ce qui nous reste à connaître du globe, l'espérance de solutions inattendues et satisfaisantes. Les hauts monts où sont les sources du Gange et du Bour-Hampouter, n'ont encore été entrevus que par Samuel Turner, dont la mission à Teschou-Loumbou, purement politique et commerciale, l'empêchait de se livrer à des recherches physiques. Savons-nous autre chose que les noms de toutes ces hautes chaînes qui hérissent l'Asie, qui séparent les eaux de la mer Glaciale, de la mer des Indes et de la mer du Japon? Quelques mesures prises par un voyageur anglais, montrent les monts du Thibet comme supérieurs en hauteur aux Andes (1).

---

(1) « Les montagnes couvertes de neige du Thibet avaient « passé pour être inaccessibles jusqu'à présent; le capitaine « Webb est pourtant parvenu à leur sommet, et a mesuré « leur hauteur, qui est de 28,000 pieds au-dessus du niveau

Quels trésors de faits sont encore cachés dans leur sein! Malgré le voyage intéressant de James Bruce, les montagnes de l'Abyssinie sont encore inconnues pour la géologie. Le centre de l'Afrique, où sont nécessairement des sommets gigantesques, des plateaux élevés, n'est-il pas encore une terre vierge? Connaissons-nous plus que les côtes du monde de la Nouvelle-Hollande? Les extrémités australes et boréales de l'Amérique ne sont encore décrites que géographiquement, de même que tant de régions plus voisines de nous. Je ne citerai qu'un exemple. On sait, par les aperçus des voyageurs, que l'Espagne est couverte de chaînes de montagnes, dont quelques-unes dans les Alpuxares de Grenade sont de la première hauteur. Où voyons-nous citées les observations sur ces montagnes? Nulle part. Elles sont pour nous comme celles de Madagascar ou de Bornéo. Ainsi attendons que les

---

« de la mer. C'est 7000 pieds de plus que le plus haut point « d'élévation des Andes, qui avaient été regardées jusqu'ici « comme les plus hautes montagnes de l'univers. » (*Journal des Débats*, 16 août 1817, article Londres.)

Saussure, les Ramond, les Humboldt, les Cuvier aient parcouru toutes les parties de l'univers, pour déduire du vaste amas de faits bien constatés qu'ils offriront, les lois de la nature antique dans la structure du globe et la formation des montagnes.

L'homme passe comme un éclair, et, durant ce court instant, tourmenté par son imagination qui semble disproportionnée avec son corps fragile et sa vie éphémère, il veut connaître l'origine et la fin de la terre qui le porte. Nous avons vu la vanité de ses tentatives sur la première question. Sera-t-il plus heureux sur la seconde?

Ici la marche de l'esprit paraît plus facile. Sur la première question, il y a, entre notre époque et l'origine des choses, des révolutions sans date, sans durée; les phénomènes n'ont aucune liaison certaine. Nous voyons une foule de faits hors de l'existence de l'homme, en discordance avec ses facultés et avec l'ordre actuel des événements physiques. Mais pour la seconde question, il nous suffit de prolonger la série des phénomènes actuels pour voir la conclusion.

Deluc, dans son ouvrage à la fois aimable et savant (*Lettres sur la terre et sur l'homme*), pré-

sente le perfectionnement du globe, dans l'abaissement des montagnes primitives. Plein d'un sentiment philantropique, il voit dans la marche de la civilisation, le développement moral, intellectuel de l'homme. Si tous les savants avaient son cœur, la science serait bénie, car elle serait, sinon la leçon, du moins le vœu du bonheur de la race humaine. Mais convaincu de ses sentiments, le lecteur peut-il l'être autant des résultats physiques présentés?

Je vois les montagnes granitiques décomposées, pourries; les talus propices à la végétation se former. Cela peut avoir lieu assez tôt pour celles que ne revêtent point les glaciers éternels; mais ce n'est que reculer la solution, car ces glaces entraînent les fragments du sol qui les portent, et, les sommets surplombant, les bases tomberont enfin. J'admets donc l'universalité des talus herbeux.

Plus promptement encore les schistes seront brisés, changés en terre; les calcaires de même, décomposés par la végétation.

Alors les nuages, non arrêtés par ces masses, seront entraînés par les vents vagabonds et erreront sur le globe, sans se convertir aussi sûre-

Digitized by Google

ment en rosée nourricière ou en neige qui doit aussi devenir une eau féconde.

Des fluctuations plus brusques auront lieu dans l'atmosphère, dont les vastes courants ne seront plus déviés, amortis par les montagnes.

Dans cet état de choses, pourrons-nous assigner le degré du changement de l'atmosphère pour sa constitution calorique, électrique, magnétique, chimique. Elle devra nécessairement être très-modifiée, et sera-t-elle aussi favorable que de nos jours à la vie humaine?

La diminution croissante de l'eau est un fait éminemment probable. L'action de la vie forme sans cesse le calcaire dans les coquillages, les ossements des poissons, des animaux, les œufs des oiseaux. Les autres éléments semblent devoir être transmutés par cette puissance en matière calcaire, et la prédominance de ces masses sur le globe semble devoir être toujours plus marquée.

La végétation décompose aussi l'eau sans cesse, et concourt ainsi, comme la vie, à faire disparaître l'élément aqueux, et à rendre le globe un corps sec et aride.

Nous voyons ainsi les mers devenir une masse

concrète de coquillages, d'ossements et de terreau végétal.

Si nous déduisons du spectacle des vastes forêts ensevelies dans les houillères, des ossements d'animaux inconnus plus grands et plus forts trouvés enfouis, que les puissances vitales ont perdu à notre époque de leur énergie, pouvons-nous, dans les probabilités qui viennent d'être présentées, voir un développement plus heureux de l'espèce humaine? L'apparition des pygmées dans le lointain avenir, ne paraît-elle pas plus vraisemblable que celle des Titans?

En poussant ce décroissement au terme extrême, nous voyons le globe errer dans l'espace désert, muet, privé des temples qui l'ennoblissaient, et de la race préposée à ces augustes fonctions du sacerdoce universel.

Une nouvelle révolution générale, par une cause hors de l'enchaînement accoutumé des phénomènes, comme le choc, l'union d'une comète, le changement des pôles de la terre, le déplacement de l'orbite de notre planète dans le système solaire, viendra-t-elle bouleverser le globe épuisé dans ses forces vitales? et du sein du nouveau chaos, la vie doit-elle, comme dans

le passé, parcourir le même cercle de progrès et de dégradations? L'origine du monde et sa fin se perdent à nos faibles regards dans deux lointains opposés et ténébreux.

Cette idée de la mort nous répugne pour le globe comme pour l'homme. Le sol qui porta les temples de Dieu, semble devoir durer sanctifié et impérissable! L'être qui recéla dans son sein la perception de la Divinité, ne peut point tomber dans le néant! Ce contact du principe de toute force, de toute durée, de toute vie, est éminemment salutaire, et doit communiquer sa vertu à la substance à laquelle il s'unit. L'accord de tous les hiérophantes, dans les diverses régions du globe, sur la grande fin de l'homme, est une inspiration céleste.

Le gouvernement de la Providence ne peut avoir que des fins grandes. Elle n'a point fait éclore la vie, l'intelligence, la vertu sur le globe, pour le rendre au néant. Nous devons déduire de notre contemplation de sa sagesse et de sa puissance, malgré les premiers et sinistres aperçus, le perfectionnement de la terre et de l'homme, c'est-à-dire une concordance plus heureuse de tous les phénomènes avec les besoins

et les facultés de la race qui connaît, aime et honore Dieu. Les moyens de la Divinité ne nous sont point connus, mais nous devons croire à leur existence et à sa bonté. Rejetant tout noir présage sur ces hautes et obscures questions de géologie, nous dirons, comme les Orientaux sur les phénomènes inattendus qu'ils ne peuvent comprendre, et avec le même sentiment de résignation et de confiance : Dieu est bon, Dieu est grand; Dieu soit loué!

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLEAU
DES PYRÉNÉES
DE L'OUEST.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE XXVI.

VALLÉE D'OSSAN.

Un observateur frivole et distrait, entrant dans un musée, ne voit au premier instant, et longtemps même, qu'un ensemble monotone de tableaux qui, par leur arrangement symétrique, la conformité de leur cadre, l'harmonie de leurs couleurs, paraissent se ressembler; et pour lui, ce premier moment de la curiosité touche à la

Digitized by Google

satiété et à l'ennui. Sur le théâtre du monde, pour la foule du parterre, les scènes de l'amour, de l'ambition, semblent composées des mêmes éléments, et amener à des fins semblables. Mais un regard vif et sûr découvre, dans la galerie des tableaux, les siècles, les nations, les croyances religieuses, poétiques et morales diverses : de même les acteurs du monde sont, pour un observateur attentif, empreints chacun d'un caractère particulier; et les scènes ou les combinaisons des mille éléments de ces êtres dramatiques, offrent dans leur variété l'infini. Ainsi pour tous les paysages de la nature; ainsi pour les aspects des montagnes : une ame froide ne réfléchit, comme une glace terne, de ces scènes animées, que quelques traits vagues et se ressemblant les uns les autres par leur monotonie. De là le dédain de ces grands tableaux du Créateur; ce triste sentiment est vrai pour les myopes qui l'éprouvent. Leur seul tort est de vouloir le faire partager aux voyants. Une ame vive, religieuse, morale, et qui a poursuivi la science, comme les voluptueux poursuivent le plaisir, découvre sans cesse des millions de beautés nouvelles dans les scènes infinies qu'a prodiguées sur la surface

de la terre l'inépuisable fécondité du Créateur, et les montagnes surtout sont les lieux privilégiés où s'est déployée sa puissance. J'ai vu toujours ainsi les amis de la nature et de l'étude pénétrer avec une joie nouvelle dans les avenues des hauts monts, dans ces vallées où les indifférents ne voient qu'un type uniforme, lorsque les premiers y découvrent mille contrastes avec les lieux précédemment connus, mille harmonies nouvelles dans leurs éléments.

J'entrai avec ces dispositions dans la vallée d'Ossan, subséquemment à mes courses dans les hautes Pyrénées. Le ciel pur, l'aspect riant des bassins inférieurs, la physionomie ouverte et bienveillante des habitants que je rencontrais dès mon départ de Pau, tout était pour moi heureux présage, et semblait m'inviter à pénétrer avec confiance, par cette route séduisante, jusqu'aux profondeurs lointaines.

A droite sont les riants coteaux de Juranson, couverts de vignes, de vergers, de bois. Les coupes du terrain découvrent sa composition intérieure. Ce sont des ruines des monts primitifs calcaires; et des fragments roulés de cette roche se montrent sous d'énormes volumes.

Le mouvement du terrain augmente dès que le voyageur a traversé la petite ville de Gau; il devient plus prononcé encore à Rébénac. La crête du vallon de Neïs est à Sévignac; et le versant opposé mène dans la vallée d'Ossan, en face de la petite ville d'Arudy.

En remontant, on trouve peu après Iseste, gros village sur la rive gauche du gave, puis Bielle, chef-lieu de la vallée, et enfin Laruns, toujours sur le sol plan de la vallée, et que nous nommerons ville, pour la différencier des hameaux placés comme les aires des aigles sur les flancs des montagnes voisines. Là est un vaste hangar de la marine, pour recevoir les mâts extraits de la forêt de Gabas.

Cette vallée d'Ossan, jusqu'à ce lieu, me rappelait les grandes et fertiles vallées de Luchon, d'Argelez. Partout des traces d'anciens lacs, comme à Arudy, à Bielle, à Laruns. La culture anime les pentes douces des montagnes, où les habitations ne craignent ni les éboulements du terrain inférieur, ni les avalanches apportant des sommets le ravage, l'épouvante et la mort. Aussi sur ces larges croupes des montagnes, dans ces bassins aplanis, tout annonce l'abondance, la

paix. La terre, l'air, les eaux, le soleil, sont là bienfaisants pour l'homme; et il croît et multiplie en sécurité dans ces lieux si paisibles, quoique dans l'enceinte des hauts monts. Les récits seuls de ses voisins aventureux apprennent à l'agriculteur casanier que, non loin, tous les dangers menacent l'homme, et que le sol refuse de le nourrir.

Ainsi j'avais fait six lieues dès les premiers coteaux de la chaîne, et je ne trouvais point encore les Pyrénées. C'est après Laruns que tout-à-coup la scène change : le gave s'échappe par une étroite et profonde issue qu'il s'est frayée dans la masse du mont, où il n'a marqué que son passage, sans laisser par de larges ravages une place aux pas de l'homme. Le mont semble lui fermer tout accès aux vallons supérieurs. C'est une masse de marbre d'une pente trop brusque pour pouvoir y faire serpenter une route. Ne pouvant ni la tourner, ni la franchir, et s'indignant de l'obstacle, les hommes, réunissant leurs mains faibles dans l'isolement, puissantes par la jonction, ont fendu cette masse rebelle. Ce lieu se nomme Hourat (trou), en langage du pays. Ce mot peint le site.

Cette route qui annonce un si énergique effort, ne pouvait point amener à des choses vulgaires. L'édifice devait répondre à la hardiesse du péristyle. Les montagnes aussi prennent dès-lors un grand caractère qui doit se conserver et s'accroître jusqu'à la crête. Tout a changé. Derrière est la rivière paisible qui coule dans la vallée pour la fertiliser et l'embellir. Ici c'est le gave rugissant dans un abîme, et qui semble s'indigner de la contrainte où le tiennent les masses des monts, composés souvent d'un seul rocher de la base au sommet, qui rapprochés, disputant au torrent la largeur, ne lui laissent d'autre moyen de s'échapper que de creuser toujours plus profondément dans leur base son lit étroit.

Les flancs des montagnes sont revêtus de hêtres, de buis. Souvent ces arbres suspendus sur l'abîme, et debout sur un rocher saillant, défient à jamais la cognée. Même sur des pentes entières, la raideur de la déclivité les met à l'abri de la main de l'homme. Un ciel étroit ne jette qu'un faible jour dans cet affreux défilé.

Une petite niche se montre à la sortie du rocher fendu, dont je viens de parler. Là est une grossière image de la Vierge, tenant dans ses

bras son fils; en dessous une boîte où les voyageurs timides, les croyants, les incrédules que la peur rend tout-à-coup dévots, peuvent déposer leur offrande. L'inscription suivante est placée sur une ardoise fixée au mur entre la niche et la caisse.

TEXTE LITTÉRAL.

« Chers voyageurs, nous voici entre les rochers « fort escarpés, et l'affreux abîme du ruisseau. « Par ainsi ayons recours à la sainte Vierge. « Qu'elle intervienne pour nous, que nous « soyons garantis de tous dangers spirituels et « corporels. Prière † *Pater* † *Ave*. L'an 1811. »

« Nous avons recours à votre assistance, sainte « mère de Dieu. Ne méprisez pas les prières que « nous faisons dans nos besoins, mais délivrez-« nous en tous temps de tous périls et dangers. « O sainte Vierge, remplie de gloire et de béné-« diction! Nous, église de Laruns, on prie pour « F. S. Charlans. »

Rien n'annonce la destination du produit de cette cassette! Je voudrais qu'il fût consacré à des œuvres d'une charité générale, ou à l'amé-

lioration constante de ce défilé, et non à quelque intérêt obscur et ignoré. J'ai souvent déploré de voir des sentiments semblables de bienveillance pour l'humanité, d'humiliation devant la Divinité, ternis par les apparences d'un intérêt mal déguisé. Comment tous les prêtres du degré le plus inférieur ne sont-ils point assez abondamment pourvus par l'état, afin qu'ils n'aient pas besoin de ces chétives redevances? Comment les supérieurs ecclésiastiques ne font-ils point élaguer des actes pieux de leurs subalternes, ces faits étrangers qui compriment les plus beaux sentiments naissants dans l'ame du spectateur? Faut-il voir partout la misère et l'avidité de l'homme, même dans les actes qui semblent le plus par leur nature élever la pensée, et la soustraire à l'aride influence de la terre?

Mon séjour aux Eaux-Chaudes, déterminé non par le besoin des sources minérales, mais par le mauvais temps, devait cesser avec lui. Le Pic-du-Midi d'Ossan, terme de cette vallée à la crête, m'attirait irrésistiblement vers lui, comme par une force puissante de gravitation. Quelques lambeaux d'azur se montrent un matin dans le ciel grisâtre comme des banderoles amies, et

je pars avec un guide expérimenté de Laruns, nommé Jacques Clavère, et Badès, du village voisin; de Gouts, qui m'avait servi dans quelques courses sur les montagnes environnantes. Je n'avais point besoin de lui; il ne connaissait point les abords du Pic-du-Midi, mais son ame ardente aimait les aventures et les dangers. Il me conjura de le laisser tenter cette excursion de concert. Joseph, à Gavarnie, avait manifesté les mêmes sentiments. Je cite ces traits pour montrer la trempe de ces hommes des hauts monts, et surtout de cette race béarnaise, fière, sensible et aventureuse. Ces traits se raccordent avec le voyage en observateurs de ces deux pâtres béarnais, couronnés des fraîches fleurs de la montagne, que Ramond rencontra au Pic-du-Midi de Bigorre.

La vallée n'offre jusqu'à Gabas, hameau à trois heures de marche des Eaux-Chaudes, que des flancs largement revêtus de forêts, et que des gorges latérales d'un aspect plus sauvage encore.

A Gabas, aux premiers échelons du Pic-du-Midi, la route se bifurque. L'occidentale pénètre dans le Val-de-Bius, qui a pour issue le col des Moines; et l'orientale remonte jusqu'à la plaine

rase et stérile, dite de Broussète. Elle est bordée par d'inépuisables forêts que la marine exploite. Là est l'hôtellerie de tous les voyageurs qui vont ou viennent d'Espagne par le port de Salient. Nous en partîmes le lendemain à l'aube, pour nous diriger à l'ouest par des savanes herbeuses vers le Pic-du-Midi. Sur le plateau de Pombi, le soleil lança de dessus les crêtes arides et pelées du col d'Arciour, ses premiers rayons. Ce fut un heureux présage. Il était déja pour moi un vieux ami qui m'avait guidé dans les Apennins, dans les Alpes, et sur les sommets éthérés des Pyrénées. Son aspect fut doux et fortifiant. C'était comme le Génie de l'espérance.

La base du Pic plonge dans un vaste bassin tout couvert d'énormes blocs que la massue du temps a détachés de la montagne. A l'aspect de ce lac de rochers, on s'étonne de voir encore debout auprès une masse énorme qui, dédaigneuse de ses immenses pertes, se dresse fièrement. Palassou (1) décrit avec la plus grande exactitude leur nature, leur aspect, les pénibles

(1) *Mémoires pour servir à l'histoire des Pyrénées.*

impressions qu'il éprouva dans le dédale de leurs couloirs et sous leurs cavités. Nous vîmes un pasteur, couvert d'une peau de mouton sur le dos, comme tous les pasteurs espagnols que j'avais rencontrés au-delà de la crête, dans la région des montagnes Maudites, errer avec son troupeau dans ces solitudes. Il faut en convenir, ces lieux menaçants, ce sauvage, cet isolement d'un proscrit, ne sauraient inspirer la grace et la douceur de l'idylle; et si les bords du lac de Zurich eussent été semblables aux avenues du Pic-du-Midi d'Ossan, nous eussions été privés des aimables compositions de Gesner.

La face orientale du Pic est en grande partie couverte d'un lichen jaune qui lui donne l'apparence singulière d'une montagne de soufre.

Un isthme sépare les deux bassins de Pombi et de Machebat, nommé Maillabans dans la carte de Cassini. C'est par cet isthme qu'on aborde la base de la fière pyramide, dont l'aspect inspire successivement l'admiration, la crainte, l'hésitation, et enfin l'audace, comme le seul sentiment harmonique avec ses formes hardies, sa domination sur l'enceinte des monts voisins, et

son antiquité mystérieuse attestée par les ruines qui jonchent ses bases.

L'ascension du Pic-du-Midi d'Ossan est, durant tout son cours, une escalade, car il faut s'aider des mains comme des pieds. On gravit sur le rocher nu. C'est la pente la plus raide et la plus longue des Pyrénées. Les spartilles sont indispensables. Mais, à leur défaut, des bas de laine peuvent les suppléer. L'imprudence serait extrême de se hasarder avec d'autres chaussures sur ces faces unies de granit, d'où l'on peut glisser comme sur un glacier, et sans aucune chance, comme en cette dernière position, de se retenir. L'homme doué de cette froideur que la foule nomme sagesse, dira en bas à l'aventureux, ce que Cynéas disait à Pyrrhus. Le jeune homme épris des sensations fortes et des grandes pensées, conviendra de la raison du sermonneur, et, cédant à un instinct irrésistible, lui adressera du sourire et de la main un adieu gai, mais que les circonstances rendent grave. Allons! dit le coursier aspirant la bataille, dans Job. Ainsi dit le voyageur aventureux. Le cercle où nous emprisonnerait la prudence serait si étroit! Allons!

Plein de ce sentiment, le voyageur atteint, après deux heures d'épreuves, le sommet du Pic. Sa nature, long-temps inconnue, lui est révélée. C'est un granit feuilleté dont la disposition verticale hâte singulièrement la décomposition, par l'introduction de l'eau des neiges dans les interstices de ses feuilles, et les efforts qu'occasionne son extension dans la congélation. Les noms que je vois inscrits sur des feuilles d'ardoises portées d'en bas, indiquent l'importance que les écrivains mettaient à leur ascension. L'espace au sommet est si étroit, que si la tête n'est point faite à ces aspects des montagnes, la vue de ce précipice circulaire qui environne le voyageur ému de sa course et de sa station hasardeuse, peut donner des vertiges. M. de Candale, qui, dans l'histoire d'Auguste de Thou, gravit ce pic dans le seizième siècle, éprouva à mi-hauteur « des étourdissements qui les faisaient tomber « en faiblesse, ce qui les obligea de se reposer et « de prendre de la nourriture ; qu'après s'être en- « veloppé la tête, il se fit une nouvelle route avec « l'aide des paysans qu'il avait amenés ; que « quand le roc résistait au travail, on se servait « d'échelles, de grappins, et de certains crochets

« qu'il avait fait faire d'une manière extraordi-
« naire, etc. (1) »

Du côté de l'ouest, la montagne plonge perpendiculairement dans le vallon de Bious, et la surface est hérissée de mille pointes des bancs brisés du granit. C'est le plus effroyable précipice qui ait frappé mes yeux. Vers le sud-ouest est la seconde cime qui se lie à la principale par un isthme inaccessible. Toutes les deux sont vues de France, et donnent à la montagne cette apparence fourchue qui la rendrait si reconnaissable quand même sa supériorité relative de hauteur ne l'isolerait pas de toutes celles de cette partie de la chaîne.

Ce pic est une des plus épouvantables ruines des Pyrénées. L'immensité de ses débris, jonchés au loin et dans tout le cours du gave d'Ossan, annonce qu'il est descendu d'une hauteur prodigieuse, et que sa masse, qui nous étonne encore, n'est que le noyau du mont primitif, dont les bases touchaient à Gabas, à la case de Brous-

(1) *Essai sur la Minéralogie des monts Pyrénées*, par Palassou.

sète, et à la crête. Néanmoins il semble plein, dans sa fière attitude, de l'idée de sa grandeur passée.

Ce pic est au milieu d'une vaste enceinte de montagnes qui, comme une cour, l'environnent, et offrent en un vaste cercle des fronts chauves et tristes. Les forêts de sapins ne montent qu'à mi-hauteur; au-dessus sont des pâturages, dans ce moment (5 septembre) desséchés par l'été.

Je vois, dans la direction serpentante de la vallée d'Ossan, dont le Pic est l'évidente origine, les bonds latéraux du terrible courant qui, s'élançant jadis de ses sommets couverts d'une neige inépuisable, creusa profondément à ses pieds cette large vallée. Il devait agir sur la masse du versant, comme nos fleuves le font en petit sur leurs bords, frappant et réfléchis sans cesse d'une rive à l'autre.

La vallée d'Ossan présente, à son débouché dans la plaine, une singularité frappante : tout à coup, vers le village de Sévignac, les éboulements des deux chaînes on formé une digue infranchissable au gave. La vallée, depuis Laruns, eût offert le plus grand lac des Pyrénées, si le gave, tournant brusquement à angle droit, ne

se fût frayé une profonde issue vers l'ouest. C'est par là qu'il longe les Pyrénées pour aller, deux lieues plus loin, s'unir, à Oléron, au gave de la vallée d'Aspe.

J'aperçois les riantes cultures du fond des vallées d'Aspe et d'Ossan, qui m'annoncent seules la puissance de mes semblables sur la terre. Les hommes sont de trop imperceptibles atomes, pour être vus de ce haut observatoire. Leurs habitations sont à peine soupçonnées. Dans le vaste cercle qui environne la pyramide du Pic, la nature règne en souveraine, et l'homme semble ne se glisser que furtivement dans ces affreux déserts.

Mes regards, s'étendant aux bornes du haut horizon où je suis placé, atteignent le Pic-du-Midi de Bigorre, si reconnaissable à sa forme de coupole; Vignemale, à son imposante et perpendiculaire masse; le Marboré et le Mont-Perdu, aux glaciers éternels qui les parent. Plus loin encore, à l'extrémité de l'horizon, à son volume, à sa direction, je crois voir la Maladetta. Ici commencent les Hautes-Pyrénées, et voilà celui où elles s'élancent à la plus grande élévation vers le ciel. Ces points principaux sont l'origine

des grandes vallées d'Aran, de Luchon, de Gavarnie, de Coteretz, si célèbres, si dignes de l'être sous tant de rapports. De doux, d'aimables, de beaux souvenirs, m'apparaissent avec ces monts; et, dans cette contemplation, un long soupir se mêle à la joie de mon regard. Je sens trop que les vives années de mon printemps se sont écoulées. De brillantes journées ont fui, rapides et pures comme les ondes de leurs gaves, et fécondes pour mon ame comme ces ondes pour les plaines qu'elles courent abreuver.

Mais ne nous laissons point absorber par les songes décevants du passé, et jouissons du présent, bienfait journalier des dieux. Une si grande hauteur produit de singulières illusions d'optique. La distance aplanit les coteaux du Béarn; leurs couleurs se confondent presque aussi comme leurs hauteurs; et je vois, au pied des Pyrénées, naître comme un océan calme, immobile, qui se perd dans des vapeurs légères. Ces jours radieux, disent mes guides, ne sont pas les plus propres pour jouir d'un vaste horizon. Les brumes dissoutes dans l'air sont sensibles à sept ou huit lieues de distance, et couvrent les plaines

d'un voile. Ils appellent ces brumes légères *la vapeur du soleil.* Sous un ciel nuageux, la vue s'étend plus loin sur la surface de la terre; bien plus encore par un temps de gelée : elle n'a alors de limite que la faiblesse de l'œil.

Au sud se dessine au loin le sol montueux de l'Espagne, mais toujours, comme de la Brèche de Roland et de tous les ports de la crête, sous des formes moins âpres que les montagnes de France.

Mes guides, long-temps endormis par lassitude, se réveillent. J'ai quelquefois envié leur incurie, et cependant j'ai toujours remis au vieil âge pour jouir de ce genre de bonheur. Il faut enfin envisager cet escarpement, bien plus effrayant de sa cime que de sa base, et affronter ce précipice.

Je suis revenu par le vallon de Machebat. C'est un beau pâturage enceint de hauts murs de marbre. Le pic surplombe sur la tête; et ce vallon semble être, pour un voyageur, comme le trône de Denis pour Damoclès.

Il me sera doux de parler des montagnards de cette vallée. Dès les premiers pas dans Ossan, on voit des physionomies ouvertes, se-

reines. Les regards se fixent avec calme sur l'étranger, sans cet étonnement qui annonce toujours quelque chose de farouche, ou cette curiosité qui dénote bien plus souvent la malignité que la bienveillance. Vous vous enfoncez dans la vallée, et vous voyez seulement les montagnes prendre un caractère dur, menaçant; mais les hommes restent bons et prévenants.

Comme sur toute la ligne des Pyrénées, les hommes, dans l'église de Laruns, sont sur une tribune au fond, et l'occupent seuls, comme en dessous sur le même sol, tandis que les femmes, enveloppées de leurs capes blanches, et mieux encore de modestie et de piété, sont agenouillées dans la nef. Les peuples voisins font partout échange de leurs mœurs autant que de leurs productions. Le lecteur reconnaîtra ici les mœurs ombrageuses et jalouses du versant méridional.

Les renseignements que j'eus le temps d'acquérir m'apprirent que cette apparence de décence n'était point trompeuse; que les femmes étaient chastes, les hommes dignes d'elles par leur respect; qu'il était dans la vallée des villages, où une poignée de louis ne pourrait être

le prix d'une fille; que la jouvencelle qui se serait laissé séduire, serait exclue de la danse par ses compagnes. Depuis trente ans on n'avait pas vu dans les villages voisins la naissance d'un enfant naturel. Les disputes entre les hommes sont fort rares, seulement occasionnées par le vin, peu souvent accompagnées de coups, et facilement apaisées par les témoins.

Il n'est pas possible de quitter la vallée d'Ossan sans visiter la gorge latérale du Valentin, au levant de Laruns, où est situé l'établissement thermal des Eaux-Bonnes. Tout se ressent en ce lieu de la nouveauté de la création. Les maisons sont propres, élégantes; les promenades à l'entour bien tracées, bien entretenues. Une d'elles serpente sur les flancs d'un monticule escarpé, au pied duquel est l'établissement thermal. Ce monticule, où naît la source, a été nommé avec justesse et reconnaissance *la butte du trésor*. Du point de repos au sommet la vue est délicieuse. Le regard, dans la direction du torrent, qui semble vouloir lutter avec lui de vitesse, jouit du spectacle de la plaine agricole de la vallée d'Ossan, et se repose sur les hautes masses qui la séparent de la vallée d'Aspe. Vers

Digitized by Google

l'est on découvre les deux gorges sauvages qui mènent dans Azun et au pic calcaire de Ger, qui termine d'une manière grandiose un vallon d'abord riant, et dans lesquelles semble répandu un mystère qui excite le hardi voyageur.

Le Valentin, qui s'enfonce brusquement dans les entrailles des monts, offre des cascades multipliées et remarquables. Une d'entre elles, près des bains, comme réfléchie par le rocher, s'élance en gerbe brillante dans l'air, que teignent, selon les heures du jour et la position de l'observateur, les mille couleurs de l'écharpe d'Iris. Ce petit vallon et les idées qu'il inspire fourniraient la matière d'un volume. Tous les tableaux des Pyrénées présentent la même abondance d'idées. Dans sa prolixité, le narrateur se trouve toujours ingrat et bref, et gémit de la nécessité de contraindre son imagination dans un cadre prescrit.

La nature humaine se montre seule dans ces lieux, sous les tristes aspects de la décadence et de la douleur. Les établissements thermaux, dans des sites riants comme les Eaux-Bonnes, Saint-Sauveur, Coteretz, font plus péniblement sentir cette discordance entre les malades et le

paysage, qui ne semble demander que des heureux aux couleurs rosées, au gai sourire. Baréges, entouré de ruines arides; le village des Eaux-Chaudes, comprimé dans l'espace étroit de deux chaînes perpendiculaires et menaçantes, paraissent, au contraire, avoir leur destination convenable, en étant des hôpitaux. Mais félicitons-nous que la plupart des sources minérales des Pyrénées soient dans de beaux lieux, dont l'impression est aussi un remède.

Peut-être la gaieté du site se communiquait-elle à ce jeune homme pâle et amaigri, qui causait dans la rue avec deux dames placées à la croisée d'un premier étage. Tous les trois paraissaient atteints de pulmonie, pour laquelle les Eaux-Bonnes sont spécialement recommandées. L'une de ces dames toussait presque convulsivement à chaque phrase, mais ne paraissait qu'impatiente de recommencer sa conversation. L'autre, que j'entendis nommer mademoiselle Rose, moins profondément malade, n'offrait cependant sur son joli visage, par un contraste douloureux avec son nom, que la triste pâleur du lys : son rire, et le discours léger et frivole échappé de ses lèvres flétries, étonnaient péni-

blement l'observateur. Le jeune homme effilé, à la voix caverneuse, était évidemment le plus malade et le plus facétieux. A une question sur sa santé, faite du ton de la plaisanterie, il répondit qu'il allait au mieux, et que par la force de sa constitution il avait fait monter, le matin, le thermomètre de trois degrés dans le bain. Du même ton il parla du vaux-hall prochain, des plaisirs qu'il se promettait; et mon premier mouvement avait été d'aller le soutenir, tant il paraissait chancelant.

Il est ainsi, dans les positions désespérées, une insouciance, effet de l'épuisement de l'ame, qui, après s'être saturée d'angoisses, se lasse de les sentir, oublie le mal, le menaçant avenir, et revient, pour se distraire, aux idées de la gaieté. Dans les ames faibles, cette insouciance est une illusion qu'elles aiment à entretenir. Dans les ames fortes, elle naît du courage qui donne comme une ivresse dans le danger, une sorte de fièvre morale, qui, comme toutes les fièvres, est la réaction de la vie contre les causes qui la menacent : alors l'extrême énergie produit cette hilarité, ces saillies qui, par le contraste avec la position, ont l'apparence de la folie, et plongent

le spectateur dans une profonde stupeur. Ainsi on a vu cette gaieté du désespoir sur les côtes du naufrage, dans l'ombre des cachots, près du tranchant de l'échafaud, et s'exhaler enfin du lit de l'agonie. Je frémissais en voyant que nos trois interlocuteurs si gais étaient, hélas! si près de la funèbre couche.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVII.

RODOLPHE,

OU LES CONSOLATIONS DE LA NATURE.

Le bourg des Eaux-Bonnes, extrêmement favorisé sous l'administration de M. de Castellane, préfet à Pau, prit dès-lors et a conservé un accroissement rapide. La gorge du Valentin, qui mène par un col facile dans la vallée d'Azun, et de là aux établissements thermaux des Pyrénées centrales, est ainsi une des routes que suivent les habitants de la partie occidentale, pour pénétrer au cœur de la chaîne. Ce mouvement, le charme du séjour des Eaux-Bonnes, et surtout un événement que je vais décrire, me retinrent en ces lieux plus longtemps que je ne l'avais d'abord projeté.

Digitized by Google

Parmi les étrangers qui se fixaient autour de la source salutaire, ou qui passaient après une halte commandée par la beauté du site, un surtout excita d'abord ma curiosité, qui devint bientôt un vif intérêt. Loin de se tourmenter, comme la foule, à connaître les autres et à s'en faire connaître, il vivait en sauvage au milieu de la société. Enveloppé de silence et de mystère, il repoussait par un accueil glacial, quoique avec une forme polie, le curieux étourdi qui voulait l'approcher. On l'aurait cru encore dans la jeunesse, il en avait le port et la force; mais les passions avaient laissé sur son front une profonde empreinte, qui annonçait que les années de la gaieté et de l'insouciance étaient loin de lui. Fuyant les cercles et les courses nombreuses où les femmes apportent la grace, les ris, et surtout la sécurité pour les hommes timides, il s'écartait seul, loin des sentiers frayés, avec les guides les plus aventureux.

J'appris qu'il avait chargé un messager de lui apporter de Pau l'ouvrage de Darcet sur les Pyrénées, devenu fort rare : sa commission fut sans fruit; je le lui fis offrir, et j'en reçus un refus poli. Son guide laissa tomber dans une

crevasse impénétrable d'un glacier sa boîte de couleurs : une nouvelle offre de ma part n'eut pas plus de succès. Mais je vis dès-lors ses dehors glacés se tempérer pour moi, et il devint plus accessible à mesure que je mettais plus de discrétion et de timidité dans mes prévenances.

Dans une promenade solitaire sur les bords du Valentin, il vit l'enfant d'un montagnard tomber dans le torrent au-dessus d'une cascade : il s'y précipite soudain, le saisit, le jette sur la rive d'une main sûre et vigoureuse. Mais il lutte en vain, le torrent l'entraîne, le jette dans un gouffre; il reparaît avec les flots bouillonnants loin de la chute, saisit, avec la dextérité d'un homme habitué aux dangers, une forte branche d'un hêtre, et reparaît sur le bord, mais blessé grièvement à la tête par une saillie aiguë du roc sur lequel il frappa dans sa chute. On le ramena aux Eaux-Bonnes. Nous logions sous le même toit; j'eus ainsi la facilité de lui prodiguer des attentions qui enfin amollirent son ame farouche.

Un jour, assis sur son lit, pâle encore de la perte de son sang par sa blessure, et la voix affaiblie par la souffrance de quelques jours de

fièvre, il me dit, en réponse à mes félicitations sur son rétablissement : « Jeune homme, je vous remercie de l'intérêt que vous m'avez témoigné. Vous avez eu pour un inconnu, pour un infortuné, tous les sentiments généreux et toute la curiosité de votre âge : mais qui ne pardonnerait à la curiosité que l'on voit ainsi excitée par la bonté! » Je le sollicitai vivement de m'offrir une esquisse de sa vie, dans l'espérance, lui dis-je, de trouver des remèdes aux maux qui semblaient peser sur lui. « Cette croyance au bonheur est une des illusions de votre âge, me répondit-il; l'espérance est morte dans mon cœur. Que puis-je vous apprendre? des malheurs. Mais si ma triste histoire peut vous donner une expérience précoce, elle aura eu du moins un bon effet; et je dois ainsi, pour reconnaître votre aimable bienveillance, vous en offrir quelques traits.

« Je fus jeune, ardent et sensible. Ces choses sont maintenant à quarante ans, si loin de moi, que je ne me les rappelle que comme un songe; il n'est de bien distinct dans mon souvenir que le penchant qui m'entraînait au bien, et l'exemple qui me sollicitait au mal. Le jeune homme, à son

apparition dans le monde, est plein de pureté, de candeur, de rectitude. Son ame est aussi susceptible de l'enthousiasme de la vertu que de celui de la poésie. C'est une fleur brillante à qui le ciel et les hommes sourient de concert, mais qui, par le contact des vapeurs délétères, se fane et ne produit que des fruits corrompus.

« J'interrogeai l'opinion, et je la vis approuver les mêmes faits que la loi appelait crimes, et que la religion foudroyait par ses anathèmes : le duel, le rapt, l'adultère honorés; les mensonges sur mille choses, une monnaie courante et convenue; les mêmes actions jugées différemment dans les deux sexes, lorsque les conséquences sont les mêmes pour la violation de la morale et pour le malheur public; pour tout, enfin, les vices et les crimes jugés comme le vol à Sparte.

« Dans ce combat de notions prescrites sur la morale, et de faits qui les bravent et les bafouent, le jeune homme est sans moteur, sans récompense pour ses pures inspirations. Il se lasse, se décourage, s'abandonne au mouvement général. Il est perdu pour la vertu, vain fantome à qui il adresse le même reproche qu'un Romain célèbre.

Digitized by Google

« Je ne pouvais encore voir que les faits; ma faculté de réflexion n'était point, dans cette phase, assez forte pour embrasser un vaste ensemble d'idées et trouver les causes profondes de ces étranges contradictions. Plus tard, je les saisis; mais je ne dois vous peindre que la série des événements de ma vie.

« Je m'abandonnai donc au penchant de la nature, au milieu de la société. Le bonheur s'offrit à moi sous les traits de la femme. Je le poursuivis et l'embrassai sous ces formes variées et charmantes. Je me livrai avec fougue et ivresse aux caresses des houris de la terre, et le paradis du prophète de Médine fut réalisé pour moi sur ce globe.

« Cependant toutes les délices de la volupté laissaient encore un vide dans mon cœur. Après ce temps de caresses brûlantes, sans examen et sans choix, l'amour vint. Ainsi qu'un ciel resplendissant efface l'aurore, ainsi l'amour fit évanouir toutes ces scènes du plaisir.

« Mon amie était née dans la belle Italie. Une suite d'événements avait fixé son séjour à Lyon. Le goût commun des arts, le plaisir de parler une langue harmonieuse, furent les premiers

moteurs qui m'entraînèrent d'abord vers elle; mais dès les premiers moments je sentis l'impossibilité de résister au charme : les feux du climat de Rome s'exhalaient de ses grands yeux noirs, en regards pleins des plus délicieuses inspirations; de sa bouche de pourpre, en accents aussi doux que ceux des sirènes; dans sa démarche, dans tous ses gestes, par une grace, une vivacité qui semblent les dons les plus heureux du Midi. Il est dans le destin de Rome de régner toujours. Elle domina d'abord par les armes, et puis par la religion, les arts et la beauté. Je m'abandonnai à tous les enchantements de celle que je me plaisais à nommer Délia, comme me rappelant la belle que le plus tendre, le plus aimable des poètes de la Rome antique a peinte de si brillantes couleurs. Pour lui plaire, je cultivai des talents abandonnés. Ennoblissant mon ame par l'amour, comme l'amiante s'épure dans le feu, je voulus me rendre digne d'elle, et je crus enfin mériter les baisers de cet être céleste. Un long temps s'écoula ainsi, comme passe une rêverie délicieuse.

« Ce sentiment sublime de l'amour semble disproportionné avec la faiblesse de l'homme, sa

condition passagère, les misères de son habitation. Il doit être effrayant pour les législateurs, les prêtres. Ils ont raison de le proscrire, et de nous le peindre avec épouvante. Mais la fatalité vient à leur aide, et sait faire expier tant de félicité.

« Comme si cette vie de l'amour eût été trop brûlante pour Délia, ses forces s'épuisèrent. Le feu concentré dans sa poitrine la consuma. Je vis avec un horrible effroi son visage charmant se décolorer, sa voix s'affaiblir, la langueur régner dans sa démarche. L'idée de la mort vint alors me frapper comme l'affreux éclair qui précède l'orage; et, vivante encore, je versai sur elle les larmes du désespoir. Tous les secours de l'art furent en vain prodigués. Que pouvait l'art où échouaient tous les vœux ardents de l'amour? Elle s'éteignit. Je recueillis sa dernière pensée, son dernier regard. Elle m'ordonna de vivre. Elle en exigea le serment sur sa main défaillante qui pressait encore la mienne; et je crus finir avant elle par l'évanouissement où me plongea cet horrible adieu. »

Ici les sanglots coupèrent la voix de l'infortuné. Une sueur froide coula de son front, terni

d'une plus sombre pâleur, et sa tête tombant dans ses mains, il resta long-temps affaissé sous ses douloureux souvenirs. Je ne pus que pleurer avec lui, c'est la seule consolation aux grandes douleurs; et pressant sa tête sur mon sein, il sentit la peine sympathique qui m'agitait. « Bon jeune homme! » me dit-il; ét sa main serra la mienne, ses larmes coulèrent plus faciles et moins corrosives.

Après un long silence, « Que voulez-vous savoir d'une triste vie? continua-t-il. — Je veux, lui dis-je, vous plaindre, vous consoler, vous offrir le tableau des biens qui restent encore sur cette terre à un homme doué comme vous de nobles facultés. »

Le sourire le plus amer vint effleurer ses lèvres. « Eh bien, mon ami, voyez s'il est des remèdes à mes maux.

« Plusieurs années s'écoulèrent dans une tristesse morne. La solitude m'offrait seule quelques douceurs. J'appelais celle qui n'était plus pour le monde, mais qui vivait encore tout entière dans mon ame. Je croyais entrevoir son ombre légère dans les vapeurs du matin, sentir son haleine suave rafraîchir mon front flétri. Je

n'étais jamais qu'avec sa pensée en tous lieux. toute distraction m'était importune, odieuse; mes goûts étaient évanouis; mon avenir avait fui avec elle; tout était englouti sous la froide pierre de sa tombe.

« Mes vieux et bons parents s'épuisaient en caresses, en supplications. Leur douleur me toucha enfin. Je me sentis encore des sentiments de fils; des revers de fortune, qui assaillirent mon père, réclamèrent mon attention et mes soins. Il céda à la demande d'un des premiers négociants de Lyon, son ancien ami, et versa dans ses mains, pour le secourir, un capital considérable. Les affaires de cet homme étaient dans un désordre sans remède. Il ne voulait, dans cette dernière opération, que dépouiller son ami. Le traître disparut après. Il me fallut beaucoup d'activité pour sauver quelques débris dans une pénible liquidation; mais enfin je goûtai le bonheur de rendre à mon vieux père le repos, premier bien de son âge.

« Par les insinuations de mes parents, par l'impulsion de la nature, les idées de l'hymen, de la paternité, m'apparurent comme une nouvelle et douce existence; mes regards et ma pensée

se fixèrent sur une jeune personne qui me sembla, dans tout son être, en harmonie avec mon ame, avec tous ces rêves dont mon imagination embellissait l'avenir.

« Elvire avait un esprit vif et juste, une sensibilité ardente pour les arts, une fierté de caractère qui n'appartient jamais qu'aux êtres distingués qui, sentant leur élévation, repoussent avec indignation dans les choses et les personnes tout ce qui est petit et faux, tout ce qui n'est pas digne d'eux. La nature avait mis cette belle ame dans un beau corps. Elvire sentait tout son prix; mais dédaignant cette coquetterie frivole, qui semble faire de la foule des femmes de vaines poupées, elle voulait plaire surtout par la grace, les talents et l'esprit. Elle avait encore pour ce but un moyen caché, mais qu'un œil habile savait entrevoir, et qui devenait son charme le plus sûr. Cet attrait mystérieux et puissant était la vertu. Je vis, dans les récits qui me furent faits par des bouches fidèles, cette jouvencelle brillante être, dans les obscures demeures de la pauvreté et du malheur, un ange qui apportait du ciel les secours aux besoins, et le baume aux plaies du cœur. Je me présentai avec toutes les

impressions que produisait en moi cet ensemble charmant; et par la disposition sympathique de nos ames, je fus agréé.

« Je me disais : ainsi que la jeune fleur aspire la rosée et les doux rayons du soleil, et devient, par leur tendre influence, plus belle et plus odorante; ainsi que de beaux fruits succèdent sur la tige à la brillante parure du printemps, et la rendent encore plus chère, plus précieuse à son heureux possesseur; de même la jeune fille aspire l'amour et la maternité, s'embellit de ce doux fruit qui montre en elle la bienveillance de la Providence, et récompense par ses charmes, sa grace et ses vertus, son époux sensible.

« Je ne me serais point trompé dans ces riantes idées, si j'avais habité avec Elvire un désert. La nature est immuable dans sa bonté, et les calculs basés sur ses aimables lois ne manquent jamais leur but. Mais dans un monde frivole et méchant, tous ces projets deviennent des illusions, et il ne reste dans le cœur que l'indignation et le désespoir.

« La belle et sensible Elvire s'était embellie encore de tout l'éclat que donne l'hymen à une jouvencelle. Son cœur comme son sein étaient

vivifiés par l'amour. La douce reconnaissance d'une mère, et sa touchante fierté, se montraient pour la seconde fois dans ses regards. Je ne pouvais regretter, dans cette félicité qui me paraissait inaltérable, l'éclat de l'opulence passée. Par les jouissances des lettres, des arts, la confiance, l'amour d'Elvire, les caresses qui se manifestaient dans les mouvements, les premières paroles de mes enfants, mes paisibles foyers étaient pour moi un Éden.

« Je ne demandais ainsi au ciel que l'accomplissement de toutes les douces espérances que promettaient encore ces biens exquis, lorsqu'un ami, poursuivi avec une extrême rigueur par une famille furieuse et puissante, par suite de la flétrissure qu'il avait imprimée à son chef, en révélant dans un écrit des dilapidations et des actes de tyrannie funestes à l'état, vint de Paris solliciter de moi un asyle et mon secours, pour conjurer l'orage. Je l'accueillis comme le méritaient sa confiance, son amitié et son patriotisme.

« Je partis pour la capitale; de longues démarches furent nécessaires pour faire parvenir la vérité aux pieds du prince, et obtenir de la justice la révocation de la proscription qui pesait

sur mon ami. Je parvins enfin à le faire réintégrer dans l'emploi supérieur qu'il avait occupé.

« Durant ce temps, j'appris qu'Elvire se montrait plus fréquemment dans les salons brillants de notre cité. J'attribuais ce changement à sa complaisance pour notre hôte. Je ne pouvais craindre pour elle ces frivoles distractions. Je pensais que les fêtes n'occuperaient qu'un instant cette ame ardente, et que sentant, au milieu de tout cet éclat, leur stérilité pour le cœur, elle reviendrait tout entière avec plus de charme aux douces et inépuisables jouissances des foyers domestiques. La hideuse envie seconda une infernale machination. Sous le masque de la bienveillance, elle troubla la raison d'Elvire par des récits calomnieux sur le séjour de son époux à Paris; elle favorisa par des sophismes, revêtus d'une forme légère et gracieuse, code d'une société profondément corrompue, le développement d'un penchant désordonné.

« Je revins, je connus mon rival, non à sa physionomie, mais à celle d'Elvire. Mon épée but le sang de cet hôte perfide. Je voulais en tarir la source, et j'attendais qu'il fût relevé du lit de douleur et d'expiation. Son vieux père vint pleu-

rer à mes genoux; il semblait devoir mourir de sa mort. Je les laissai à la vie. Mais Elvire n'était plus digne d'être mère: j'attachai ma clémence à l'abandon qu'elle devait faire de mes enfants.

« Mon père avait fini sa carrière. Il n'avait pas heureusement à gémir du malheur de son fils. Je ne pouvais plus exister dans ce séjour abhorré. Je réglai le sort de mes enfants, j'embrassai ma mère, et dis à ces êtres chers, à mes pénates, un adieu sans doute éternel. O douleur! Comment des larmes peuvent-elles être encore dans mes yeux desséchés?

« Je tentai d'abord de trouver dans les arts des soulagements à mes maux. Ce fut en vain. Mon esprit, plein d'une idée fatale, ne pouvait suivre aucune lecture. Mes réflexions sur tous les sujets me ramenaient sans cesse à la catastrophe qui avait pour jamais empoisonné mon existence. Si je voulais écrire, la plume restait immobile dans mes mains. Le malheur extrême frappe l'esprit de stérilité. En présence des chefs-d'œuvre de la peinture, mes yeux distraits ne voyaient rien ou ne pouvaient s'attacher qu'aux scènes de douleur. La musique m'était odieuse,

parce qu'excitant vivement l'imagination, elle me ramenait avec promptitude devant des souvenirs poignants. Je sentis que le calme, les douceurs des arts, les fruits de l'étude, étaient à jamais perdus pour moi. Voyant que dans mon malheur toute consolation m'était refusée, je m'abandonnai à un découragement qui achevait de détruire dans mon ame ce qui restait de ses premiers et nobles instincts.

« Indifférent désormais à l'opinion des hommes, à la mienne propre, à celle même de celui qui voit tout, je voulus, à défaut de la vertu et du bonheur, jouir au moins des vices. Mon ame, fermée aux douces émotions, ne pouvait plus sentir, comme les corps usés, que les poisons. Tout avenir serein était perdu pour moi, et celui de la terre et celui des cieux. J'avais passé cette porte terrible qu'a peinte le Dante, et laissé derrière moi l'espérance.

« Je trouvai, dans la voie où je m'étais jeté, le rebut de la nation. Mais mon malheur me mettait au niveau de leur bassesse. Ils semblaient vouloir par leurs débordements se consoler du mépris général, comme moi de mon désespoir; et nous étions unis par cette similitude de posi-

tion. Je savourais l'agitation infernale du jeu. J'éprouvais une diversion légère à maudire le sort pour ses contrariétés passagères. Mes vils compagnons s'expliquaient des plaintes qu'ils pouvaient, l'instant d'après, partager; mais je me taisais sur des malheurs irréparables qu'ils ne pouvaient comprendre, et dont mon regard fixe et indigné accusait le ciel. Des orgies étaient les épisodes aux scènes violentes du jeu. Après un temps de chances variées et sans résultat prononcé, je me lassai de cette vie où tout était peine jusqu'au succès même, qui n'excitait dans mon ame qu'une soif plus âcre de l'or. Je me demandai si cette fièvre continue et ardente que je m'imposais volontairement, n'était pas le plus sot calcul; si ces bacchanales qui ruinaient ma santé n'étaient pas préparées par la démence qui se frappe en riant d'un rire stupide. Dès-lors j'abandonnai ces antres où sont volontairement des malheureux à qui un tyran ingénieux et cruel ne pourrait infliger un plus triste supplice.

« Hélas! je sentis dans mon horreur que j'étais né pour la vertu. Mais plus de douce carrière pour moi. Les tendres instincts, comprimés par

des événements affreux au fond de mon cœur, ne devaient plus se réveiller. J'avais en vain cherché, dans tout ce que la foule appelle plaisirs, des palliatifs à mes maux. Le vide de mon existence devenait un supplice épouvantable. Lassé des scènes grossières des vices, je voulus essayer des fortes scènes de la guerre. Je m'enrôlai avec des pirates.

«Mon profond dégoût de la vie, fut à leurs yeux un courage stoïque. Mon indifférence pour les biens qu'ils convoitaient, leur parut générosité. Quelques notions mathématiques, reste de mes anciennes études, leur servirent dans des occasions décisives, où l'existence de tous était menacée par les éléments furieux. Enfin, un conseil salutaire dans un combat désespéré, où le capitaine fut tué, leur valut la victoire. Tout cela me fit distinguer par eux, et leurs voix rauques me proclamèrent leur chef. Un seul sentiment, celui de la patrie, était resté dans mon ame. Je m'abandonnais à son impulsion, et je regardais mon bras comme innocent du sang dont je rougis l'Océan, puisque c'était un sang ennemi. Le nom sous lequel j'étais caché répandait la terreur sur les rivages d'Albion, et

jusque dans les mers de l'équateur. Cette commotion enivrante de mille coups de canon; ce spectacle d'un vaisseau, qui, comme animé d'une ame intelligente et énergique, s'approche pour lutter dans l'abordage avec un rival; ces ponts unis, arène tremblante où toutes les armes sont déployées, où l'homme, animé comme d'un courage incompréhensible, brave mille morts; l'abîme que l'on entrevoit toujours prêt à engloutir le vainqueur; l'aspect des ennemis expirants; les supplications des vaincus; les cris joyeux de mes intrépides compagnons, qui m'entouraient, me pressaient dans leurs bras sanglants, et remerciaient leur chef de la victoire; ces tableaux firent souvent diversion au chagrin rongeur recélé dans mon ame, et je retrouvais ainsi, au milieu des tempêtes et des combats, un calme que j'avais en vain cherché dans les voluptueuses capitales. Mais ces moments d'ivresse ne pouvaient être durables. Combien de fois, dans les ténébreuses nuits, lorsque le choc du vaisseau contre les larges ondes, et la voix de l'officier de quart qui commandait la manœuvre, étaient les seuls bruits qui se fissent entendre, quand les ponts étaient remplis de

tranquilles mortels qui jouissaient d'un sommeil profond, je veillais tourmenté de mille poignants souvenirs! Elvire, mes enfants, m'apparaissaient. Je repoussais d'une main incertaine la femme coupable, mais trop belle encore. Mes innocents enfants.... mes bras, mon cœur, s'ouvraient pour les recevoir.... Mais la honte, l'indignation, m'ont repoussé de cet asyle souillé. Mes sanglants flibustiers sont du moins sans masque : mais n'étais-je né que pour manier le sabre impitoyable d'un corsaire? Des mouvements contraires se disputaient ainsi mon cœur, semblable en ses orages à l'élément devenu ma patrie.

« La paix vint, et ne me laissa plus sur mer d'autre carrière que celle d'un forban. Mes compagnons, enrichis et fiers, n'attendaient qu'un mot de moi pour s'armer contre toute la terre. Par l'empire que j'avais acquis sur leur ame, je les rendis à leur patrie et à l'humanité. Je disparus du milieu d'eux. Je me dérobai à ces bras terribles qui m'auraient tendrement étreint, à ces regards farouches qui m'auraient souri. Ils m'offraient, eux, amour et fidélité; mais était-ce là que je voulais ces éléments du bonheur?

« Incertain de mes projets, errant sur la terre, je suis venu dans les Pyrénées. Trahi par les êtres les plus chers, repoussé par le dégoût des cercles frivoles et méchants, blasé sur toutes les choses voluptueuses, j'ai voulu rompre avec l'espèce humaine, qui ne me donnait d'autres impressions que l'horreur et le mépris. Je me suis enfoncé dans les retraites des montagnes pour être caché. Les solitudes de la mer m'avaient dérobé aux regards des hommes : rentré un instant dans ma patrie, j'en ai senti plus vivement le besoin du désert. Je suis venu dans les Pyrénées pour chercher, non la paix et la sérénité, elles ne pourraient naître en moi que par l'aliénation; tant que je conserverai le souvenir de moi-même, je serai tourmenté. Je n'aspire qu'à trouver une cabane solitaire, où, loin des hommes que je hais autant que je les méprise, je puisse bientôt rendre à Dieu, sans aucune importune assistance, une ame à laquelle il a infligé de si longues et si douloureuses épreuves. Adieu. Mon départ est prochain; je ne dois plus vous revoir. Je retrouve encore pour vous un sentiment doux, en désirant que cette lugubre narration vous offre quelques leçons. Vous res-

pecterez le mystère que je désire pour mon sort; vous aurez pour l'infortune la pudeur que doit vous inspirer la générosité. »

Une volonté si fortement exprimée mit, dès cet instant, entre nous un voile impénétrable. Il s'éloigna deux jours après, et l'on ignora vers quel lieu il dirigeait ses pas. Je déplorai tant de malheurs, et la perte de tant de belles espérances.

Je continuai mon voyage dans les Pyrénées, et je me rendis, trois mois après, vers la fin de l'été, à Bagnères-Bigorre, où l'on retrouve encore de beaux jours, et la réunion de presque tous les malades et voyageurs que l'on a vus dans les différents établissements thermaux. Parmi les étrangers qui me furent indiqués comme les plus distingués par leurs qualités, j'entendis nommer Rodolphe de P***. La conformité de nom ne put me faire croire à l'identité de la personne avec le misanthrope farouche que j'avais vu aux Eaux-Bonnes.

Quelle fut ma surprise de le trouver à Frascati, dans un des salons de lecture, au milieu d'un groupe d'hommes qui paraissaient l'écouter avec un vif intérêt !

Il me reconnut au premier regard, vint à moi, me serra cordialement la main, et me dit : « Mon ami, je vous expliquerai tout; je vous retrouve avec un vif plaisir; faites-moi la grace d'accepter demain matin un déjeuner chez moi. »

J'étais impatient de pénétrer ce mystère, qui se liait à des révélations qui m'avaient ému. Après le déjeuner, où il ne voulut montrer que l'homme aimable, il m'engagea à une promenade vers l'Hyéris. Parvenus sur un des points de cette montagne, d'où le regard embrassait la riante vallée de Campan, et mesurait la hauteur des pics d'Arbizon, du Midi et du Mont-Aigu, placés comme des bornes lointaines et gigantesques, pour encadrer cette nouvelle Tempé, nous nous assîmes.

Il me dit, en faisant un geste qui, dans son développement, montrait la chaîne des Pyrénées: « Voilà le vaste laboratoire de la nature, où j'ai trouvé les remèdes, ou du moins de secourables palliatifs à mes maux. Ces montagnes sont aussi bienfaisantes que belles. Je désire, en vous les peignant sous ce premier rapport, vous les faire plus vivement aimer.

« Si nous considérons le sujet dans son ensemble, indépendamment des circonstances qui me sont personnelles, nous trouverons, comme causes principales du malheur des hommes, la misère, la maladie, l'injustice, les peines du cœur. Je n'assigne ces causes que comme venant du dehors, comme les coups de la fatalité, et non comme le résultat de la conduite déréglée de l'individu. Dans ce dernier cas, le malheur est un châtiment. Il est sans intérêt, et peut quelquefois cesser avec la volonté. Je n'examine que l'homme frappé par une puissance soudaine, aveugle, barbare, et luttant contre sa destinée. Hélas! c'est pour le malheur surtout que les écrivains, les artistes doivent travailler; c'est pour lui aussi que le Créateur a principalement disposé les sites riants, magnifiques, sublimes des montagnes. Les heureux peuvent être indifférents aux paysages. La jeunesse, l'amour, portent en eux le principe d'une douce existence; et sur des grèves arides, dans des plaines monotones, au sein de coteaux rocailleux, ceux qui sont ainsi partagés, jouiront encore délicieusement de la vie. Laissons-les sa-

vourer ces biens. Hélas! ils sont passagers, et en offrant des remèdes aux infortunés, c'est pour eux aussi que je les prépare.

« Vous qui, fatigués dans les capitales d'un luxe sans pudeur, sentez amèrement votre triste fortune, venez voir dans les montagnes des hommes luttant sans relâche contre une nature marâtre, et lui arrachant leur subsistance. Ils vivent dans des périls toujours renaissants. Les rochers suspendus, les avalanches sont sur leur tête. Le précipice est toujours ouvert à côté d'eux. Il faut souvent renouveler le périlleux sentier, détruit par un orage, pour atteindre la forêt, le champ ensemencé sur le penchant de l'abyme, pour lier des habitations qui, sans lui, seraient séparées comme par l'axe de la terre. La plupart sont isolés pendant six mois dans les hauts pâturages. Pour prix de tant d'efforts, du laitage, du gruau, un pain noir trempé de leur sueur, une bure grossière, une chaumière mal fermée à la bise, voilà les travaux et les récompenses des montagnards. Cependant cette race est satisfaite, et, loin de se plaindre, refuse de quitter son âpre berceau. Ils montrent combien il faut peu pour entretenir la vie. On trouve, sous ces

cabanes, la sérénité, la pauvreté fière, et la résignation à la Providence.

« Leur exemple doit consoler ceux qui, dans les villes, se plaignant de leur dénûment, ont cependant, la plupart, en comparant leur position à celle des montagnards, un facile et abondant nécessaire. Il est trop vrai que la fortune amène le plus souvent dans les générations successives d'une famille l'étiolement et les infirmités. Que d'opulents ne voit-on pas, loin de la vieillesse encore, entourés de tous les secours, disputer à la mort les restes d'une vie misérable! Les Pyrénées apprennent donc à l'observateur à chérir la médiocrité, et à pardonner au trompeur éclat des capitales.

« La maladie trouve, aux bords des sources thermales, si abondantes dans les Pyrénées, les remèdes les plus sûrs, préparés des mains de la nature. On boit avec cette eau la force, la souplesse, la vie. Les bains rappellent quelquefois cette préparation célèbre dans l'antiquité, composée de l'infusion dans une chaudière des simples les plus actifs, et par laquelle une magicienne rajeunit le vieux Éson. Les plantes médicinales sont, comme l'eau thermale et l'air

pur, douées dans ces montagnes d'une vertu plus active et plus salutaire.

«Mais il faut des remèdes plus constants, plus actifs, pour le cœur sur qui pèse l'injustice. La Providence me les a fait trouver là où je ne cherchais que la satisfaction du désespoir, la mort. Je vous décrirai, mon ami, cette suite d'actions, où, sans plan, sans espérance, j'ai été conduit par une main invisible à l'étude, à la piété et à la sérénité. Je fuyais les hommes. Leur présence m'oppressait dans les villes. Les campagnes les plus solitaires fourmillaient encore pour moi d'habitations : ces montagnes furent pour moi un monde nouveau qui étonna d'abord mon regard. Je m'y trouvais à l'aise, en n'étant en contact qu'avec la nature. La beauté, la variété brusque des scènes, donnèrent à mon ame des secousses fortes qui dissipèrent cette atonie, résultat d'une longue souffrance. Les longs et violents efforts qui sont nécessaires pour parcourir cette âpre et gigantesque région, donnèrent à mon corps une force, une vie nouvelle; et par une harmonie secrète, cette vigueur des organes passa dans mes pensées. L'homme est né pour l'action plus que pour la

contemplation. Les anciens le savaient : leur gymnastique était le premier des remèdes pour l'ame. Aussi ne trouvons-nous point dans leurs ouvrages l'empreinte de cette lugubre mélancolie qui assombrit notre littérature : leur ame, comme les végétaux constamment exposés à un soleil radieux, est plus souriante et plus fleurie. Outre ces fatigues, faites pour un corps mâle, les dangers étaient encore un appât; et je me plaisais à conquérir sur les hautes cimes un vaste horizon, et à dominer les gouffres profonds des vallées.

« Dès les premiers moments, ces montagnards, si différents du reste des hommes, n'avaient point choqué mon regard. Le spectacle de leur vie aventureuse m'étonna, m'émut, et excita puissamment mon imagination. Ces hardis indigènes qui parcouraient d'un pas audacieux ces rochers au-delà des nues, ces glaciers inclinés et déchirés de cavités profondes, me parurent dignes de ces grandes scènes. Je voulus partager leurs dangers, leurs succès et leurs plaisirs. Ils aiment tous leur semblable dans l'homme courageux. Ils le reçoivent comme un des leurs; et dès les premiers moments, ils le nomment

mon ami. C'est la cordialité d'un homme franc et plein du sentiment de sa force, qui, par ce titre, vous reconnaît et vous élève à lui. Revêtu de leur costume, usant de leur langage, partageant toutes leurs habitudes, j'ai parcouru avec eux les vastes déserts du Marboré, les solitudes granitiques de Néouvielle, du Pic-Long, les âpres montagnes de Clarbide et d'Oo. Charmés de cette fraternité que je mettais dans mes actions, ils m'initiaient avec empressement dans toute leur science des montagnes. Passages hasardeux, ports solitaires, glaciers terribles, routes obscures des vastes forêts, ils se plaisaient à me guider partout, à tout m'apprendre. Avec eux, j'ai surpris dans leurs pâturages aériens les agiles isards, attaqué l'ours dans sa tanière. Cette dernière chasse, plus fructueuse pour eux, avait de nouveaux attraits pour moi, par la gloire du danger vaincu, et le plaisir d'être utile à mes hardis compagnons.

« Le contentement où ils sont de leur sort faisait insensiblement sur mon ame une impression consolante et salutaire. Jusqu'aux pâtres, confinés pendant six mois dans un désert, je les ai toujours vus jouir, sans désirs ni regrets impor-

tuns, des doux rayons du soleil, et savourer l'onde fraîche, le repos; heureux, comme leur troupeau, de toutes les émanations de cette nature bienveillante et du sourire du ciel. Chaque jour est pour eux une vie entière. Leur calme se communiquait sympathiquement à mon ame.

« J'éprouvais encore des impressions plus douces et plus fécondes de la contemplation de la nature dans ce nouvel univers. Je vis partout une force active, universelle, se reproduire sous mille formes, toujours dans une fin régulière, bienfaisante; et je découvris dans cette fin plus d'habileté, à mesure que ma pensée embrassait plus de rapports. Le murmure de ces eaux tombantes assoupissait mes douloureux souvenirs. Elles vont, obéissant à une loi immuable, fertiliser nos plaines. Je sentais que l'homme reçut comme elles la loi d'être utile, et que je devais suivre leur cours pour remplir une fin analogue. Ces sombres nuages qui laissaient leurs foudres sur les âpres sommets, et se transformaient ensuite en gaves qui courent vers les habitations lointaines, précédés de l'espérance, étaient l'image de mon ame qui se dépouillait de ces noires pensées, et cédait à un tendre instinct.

« Je me livrai à l'attrayant penchant de la bienfaisance; je répandis des dons sous le chaume; et je vis combien de faibles secours fructifiaient dans ces cabanes dénuées, et dans ces cœurs francs et reconnaissants. Je me plus surtout à traiter mes guides non en mercenaires, mais en amis avec qui je partageais une bourse plus abondante. Ces braves gens recevaient mes présents avec franchise, fierté et cordialité. Leur regard ne s'humiliait pas; leur dos ne se courbait pas avec servilité; leur bouche n'articulait pas de basses flatteries, comme chez les Ilotes rampants des villes : mais ils me serraient chaudement la main, trinquaient avec effusion avec moi; et dans les passages difficiles, je les voyais promptement décidés à me devancer, et leur pensée et leur regard veillaient avec sollicitude sur moi. Nous nous disions, seulement par nos actions, la réciprocité que nous éprouvions d'estime et d'amitié.

« Ranimé, je sentis renaître mes premiers goûts. Je me livrai à l'étude. Si la méditation est un charme dans l'espace étroit qu'enceignent les murailles d'un cabinet, et au milieu du tumulte des cités, qu'est-elle donc dans les hautes soli-

tudes, où ne parviennent point les bruits de la terre, où la pensée s'étend avec le regard, et se plonge avec lui dans le vague de l'infini? Là, les puissances cachées et bienfaisantes que les hommes ont nommées Muses, Génies, donnent à leurs sectateurs les plus vives inspirations. Elles aimèrent toujours les plateaux éthérés, les bois séculaires. Aussi les Grecs, qui par l'imagination et le sentiment ont si bien expliqué la nature, plaçaient partout les temples des filles de Mémoire sur les hautes sommités. Combe solitaire et mystérieuse de Lapazut, savane aérienne de Sioula, vaste pelouse de Cansore, bords charmants du lac d'Astaens, l'étude est dans votre enceinte une volupté pure, profonde, croissante; et ce dernier trait la différencie de toutes les impressions terrestres.

« Ces inspirations poétiques qui épurent, fécondent l'ame, ne doivent être que pour l'élever aux plus hautes pensées. Oublions toute cette hiérarchie intermédiaire d'agents célestes, dont la présence ne se voit pas et se fait sentir; et prosternons-nous devant celui qui termine cette auguste chaîne et qui domine l'univers, l'infini de l'espace et l'éternité. Toutes les actions des

indigènes, comme le cours de mes pensées, me portaient vers la Divinité. C'est dans les humbles églises des montagnes que se trouvent le respect, la prière fervente; Dieu, oublié dans les plaisirs des cités, est sans cesse rappelé au montagnard par ses besoins et ses dangers. Çà et là sont de sauvages oratoires où, sur sa route périlleuse, il le remercie des secours donnés, et implore ceux actuellement nécessaires. Les relations des montagnards avec les morts sont pleines de grace et de sentiment. Le cimetière, toujours près de l'église, est couvert de fleurs qu'entretiennent des mains pieuses; et sur ces tombes embellies s'agenouillent et prient les parents, en sortant du temple. Leurs regrets sont toujours ainsi adoucis par l'amour et l'espérance. Loin de nous, mon ami, ceux qui donnent à Dieu leur cœur haineux et leur esprit sombre. Établissons entre cette nature belle, riante, prospère, telle qu'elle se déploie à vos pieds, et son auteur, une juste harmonie, et nous verrons en naître mille consolations et mille espérances. Ainsi je trouvai dans la piété une force nouvelle, l'amour de la vie; et je cessai de reculer devant l'avenir.

Digitized by Google

« Je pus alors, des sommets dominateurs, où je me sentais plus encore en contact avec Dieu, diriger et fixer mon regard au-delà de l'océan des plaines; vers ce point de l'horizon où vivaient des êtres avec qui je n'aurais dû faire qu'une existence; et j'étais seul..... Mes larmes coulaient avec abondance et soulageaient ma douleur. Elle avait cessé d'être corrosive, désespérée. De grands vides se montraient pour moi dans la carrière, mais des biens m'étaient encore offerts; et j'avais recouvré l'autre avenir. Plein des forces nouvelles que je venais d'acquérir dans l'exercice salutaire des montagnes, jouissant du calme que tant de doux et beaux spectacles avaient versé dans mon cœur, me confiant surtout dans l'intime alliance que je venais de contracter avec le bon et sublime auteur de mon être, je descendis de ces hauteurs bienfaisantes, et recherchai les hommes par devoir et par sentiment.

« Je les ai revus, non comme à mon adolescence, des amis et des frères, mais comme des passagers qui doivent réciproquement se secourir. Si le sourire n'est plus sur mes lèvres, du moins mon regard a cessé d'être hostile, et la sérénité est sur mon front. Bien des choses qui

me charmaient autrefois dans le monde, ont cessé d'exister pour moi. J'ai beaucoup perdu; mais j'ai trouvé dans les montagnes des biens que j'ignorais, ou que je n'avais fait qu'entrevoir jadis. Je n'éloigne point mes souvenirs. Ils ne sont plus pour moi des fantômes effrayants; je les vois comme des ombres légères, décevantes; et mon regard les suit avec douceur, rêverie, et quelquefois illusion. Si l'impression est trop profonde, trop douloureuse, je reviens aux remèdes accoutumés. Puis-je faire entendre des plaintes devant cet Éden gracieux de la vallée de Campan, sous ces flots de lumière qui nous environnent, nous pénètrent, embellissent tout, et semblent, dans l'immensité, rayonner du trône même de l'Éternel? Allons, mon ami, descendons; puissiez-vous ne connaître jamais que par mon récit les situations pénibles et les remèdes nécessaires.»

Il cessa de parler sur lui-même. Sa conversation devint facile et variée. La disposition calme où je vis son ame me fit un grand bien. L'espérance de lui être utile germa et se développa rapidement dans mon sein. J'écrivis à Lyon, patrie de Rodolphe. J'appris que le silence constant qu'il avait gardé depuis son départ, avait

fait croire à sa famille qu'il n'était plus. La belle et coupable Elvire, violemment tourmentée, avait fui le monde, et s'était réfugiée dans une maison de charité, où, vouée à la piété et à la bienfaisance, elle expiait ses torts, et adressait tous les jours aux mânes de son époux ses plaintes, son repentir manifesté par des larmes intarissables. L'ami perfide, peut-être seulement trop imprudent, s'était expatrié pour toujours. Je conçus que le généreux et sensible Rodolphe n'était point déshérité sur cette terre des plus doux biens.

Je l'engage un jour, par un message pressant, à venir chez moi. Il entre. Une femme vénérable se lève de son siége, lui tend les bras. Il se précipite sur son sein. « O ma mère! ma mère! » et leurs larmes, leurs baisers se confondent; et une longue et silencieuse étreinte prouve l'agitation de leur ame. Il contemple après avec vénération ce front antique, cette physionomie auguste, empreinte alors de l'expression la plus vive de tendresse; bientôt un souvenir rapide vient rendre sérieuse la figure de Rodolphe, et arrêter les douces émotions de son sein. Sa mère, qui lisait dans sa pensée, lui dit: « Mon fils, je ne

suis point seule ici. » Alors ses sourcils se contractèrent, son regard s'alluma, et la pâleur ternit ses traits. La porte d'une chambre voisine s'ouvre; une femme voilée s'avance chancelante, tenant un jeune garçon par la main, et portant de l'autre bras une petite fille qu'elle pressait sur son sein. La violente agitation qu'éprouvait Rodolphe le rendait immobile. L'aimable enfant court à lui; sa douce voix retentit au cœur de son père. Rodolphe embrasse son fils avec transport; et sur-le-champ il va les bras ouverts vers cette femme voilée qui restait arrêtée au milieu de l'appartement, dans l'attitude de la statue de la douleur. « Elvire! » dit-il, et ce mot seul la ranime.

Je goûtais avec délices ces scènes qui terminaient tant de malheurs, et ouvraient à ces époux une nouvelle et riante carrière. Après, Rodolphe me serrant la main, me dit: « Mon ami, des paroles ne peuvent exprimer ce que je vous dois. Vous savez que vous avez en moi l'ami le plus tendre, le plus dévoué. Nous nous reverrons souvent, et nous nous réunirons quelquefois dans les Pyrénées, qui doivent m'être chères à tant de titres. »

CHAPITRE XXVIII.

VALLÉE D'ASPE.

Un Tartare des immenses steppes des bords de la Caspienne, un sauvage des savanes du Missouri, habitués à ne voir la terre que projetée dans un plan horizontal, transportés sans transition dans les Pyrénées, se croiraient dans une autre planète, au milieu de ces plans verticaux, chargés de gazons, de forêts, de rochers, de glaciers qui tiennent comme par enchantement dans cette forte inclinaison, et s'offrent tout-à-coup dans leur ensemble imposant aux regards du spectateur. Les habitants de nos plaines sont presque dans une disposition semblable; car nos humbles coteaux ne sont que de légers mouvements du terrain, qui peuvent seulement contrarier la charrue ou les pas du promeneur indolent,

Digitized by Google

sans avoir aucun des caractères des montagnes. Mais l'habitude de ces grandes régions réduit leurs effets à des impressions générales qui ont des caractères d'identité, quoique les lieux aient, dans leur comparaison réciproque, mille différences. Un plus grand vice encore est la pauvreté du langage humain, qui, formé pour être entendu par la foule, nécessairement d'une imagination très-circonscrite, ne peut ainsi rendre que les impressions générales, et se refuse à l'expression de mille sensations diverses; de là, après plusieurs descriptions, une sorte de ressemblance qui n'est point dans la pensée de l'auteur, mais dans l'impuissance de la langue rebelle à sa volonté. C'est ce que Coxe exprime clairement dans ses Lettres sur la Suisse. « Sous ma plume « tout se ressemble; tandis que, dans le fait, il « n'est pas un torrent, ni une cataracte, pas une « montagne, un roc, un précipice, qui ne soit « distingué de tout autre objet de la même es- « pèce par une foule de modifications.... Mais « toutes ces variétés distinctives sont nulles pour « le récit, éludent toute espèce de description, et « défient également l'adresse de la plume et la « fidélité du pinceau. »

Cet état des choses, et l'altération de hauteur et de beauté qu'éprouvent les Pyrénées depuis la vallée d'Aspe jusqu'à l'Océan, me contraignent à n'offrir que quelques traits de ce reste de la chaîne.

La vallée d'Aspe est, comme celle d'Ossan, dans la direction du méridien. Depuis Oléron jusqu'à Escot, on se trouve dans une région moyenne, entre la plaine et les montagnes. A Escot, petit village, les montagnes se resserrent, et sortent du caractère doux et pacifique de simples collines.

Après Escot sont des eaux minérales, fréquentées seulement par des pauvres gens de la vallée et des plaines voisines. L'eau est prise dans un bassin profond, par une pompe que fait aller la roue d'un moulin à eau, mue par le gave. L'eau minérale n'est point assez chaude. On lui donne la température convenable dans une chaudière. Le propriétaire de l'établissement a fait afficher sur les murs un réglement en mauvais style et en mauvaises pensées qui effarouchent l'imagination, et font fuir les gens délicats de lieux où il faut de telles précautions.

Les prêtres de Sarrance, gros bourg voisin, plus indulgents, ne font point de réglements

prohibitifs. Là est une église spécialement consacrée à la patronne des Pyrénées, à la Vierge, et qui rivalise, au 15 août et au 8 septembre, avec la chapelle de Héas, celle de Bétharrain et tant d'autres lieux dans ces montagnes, fameux par les pélerinages des indigènes. Pour tous sont les mêmes motifs : la dévotion, l'amour, le vin, les scènes aventureuses. D'abord, en avant d'Escot, paraît une petite chapelle de la Vierge avec ces mots en suscription : *l'heureuse bénédiction des maisons.* Celle des personnes a lieu dans l'église principale. Au-dedans sont des statues, des peintures à fresque, et surtout, comme dans toutes les églises espagnoles, une profusion de dorures que j'appellerai le style populaire ou montagnard. Il faut voir, dans le Voyage pittoresque et sentimental sur les Pyrénées, de M. de Saint-Amans, l'originale, la piquante description du rendez-vous des pélerins à la chapelle de Héas, pour apprécier la dévotion du peuple dans ces oratoires reculés. Je n'en puis rien extraire, car il faudrait tout citer. Changez le nom, vous aurez pour le fond la peinture des mêmes scènes, dans les autres oratoires célèbres de Sarrance et de Bétharrain.

Digitized by Google

Toutes les enceintes planes contenues dans les montagnes, sont les bassins d'anciens lacs. Elles sont toujours précédées et suivies de défilés. L'épaisseur de la digue en aval, ou la longueur du défilé inférieur, est ordinairement en rapport direct avec la grandeur du bassin. Les eaux anciennes ont dû mettre un long temps à forcer cette barrière, et conséquemment ont pu long-temps combler des débris des monts supérieurs et agrandir le sol du lac primitif. Ainsi je préjugeais l'évasement du bassin de Bédous à la longueur de la gorge, qui commence à Pont-Suzon, et à un ciel plus ouvert au midi, qui devait répondre à une large enceinte. Je ne me trompais point. Bédous et cinq autres gros villages parent cette belle conque, et vivent facilement des moissons des terres arables du fond, et des gras pâturages de plusieurs vallons qui déversent leurs eaux et tous leurs produits dans ce bassin.

Une longue avenue de beaux peupliers au midi de Bédous, et ceux que j'ai vus de loin vers les villages d'Aquous et à l'ouest, ce ciel ouvert d'où s'épandait une vive lumière, me rappelèrent, au milieu des Pyrénées, la riante

Lombardie, et des souvenirs printaniers et chéris.

Après Bédous, les montagnes se resserrent et deviennent sauvages et menaçantes.

A l'entrée de ce détroit est une grosse source, un gave entier qui sourd, au niveau du chemin, de dessous une haute masse de rochers calcaires. L'Éternel a pourvu à l'entretien des eaux des plaines par les glaciers des hauts sommets granitiques, par les forêts, parure aussi utile que belle des flancs, et par les cavités des masses calcaires. Là se conservent le eaux des orages, pour s'écouler, non en torrents subits et dévastateurs, mais par gradations en gaves constants et nourriciers. Ainsi lorsqu'un soleil brûlant desséchait la plaine et les Pyrénées, j'ai vu dans la grotte du mont Gourzy, près du bourg des Eaux-Chaudes, rouler les ondes d'une épaisse pluie tombée plusieurs jours auparavant. Cette propriété du retrait de la matière calcaire est une des combinaisons les plus heureuses de la Providence, pour entretenir dans les plaines les eaux et la vie. Nous devons voir avec douleur que ces causes de vie s'altèrent par le temps et les hommes. Le premier mine les masses gra-

nitiques, et avec elles disparaissent les glaciers. Les hommes abattent les forêts; et les eaux qui, filtrant par leurs racines dans le sein de la terre et par mille canaux, allaient sourdre au loin dans les plaines, s'écoulent brusquement sur la pente décharnée des monts. Les masses calcaires, détruites par les lavanges de terre, par la poudre du mineur, cessent aussi de contenir ces eaux si précieuses.

Après un long défilé j'arrive à Urdos. C'est le dernier village de France. La frontière est encore distante de plus d'une lieue; mais la nécessité de se garder en temps de guerre a fait concentrer toutes les habitations, hors les granges rurales, sur un seul point. Les frontières des états ont toutes un aspect sinistre; elles ne prouvent point en faveur de la bonté de l'homme. La considération du genre humain comme ne formant qu'une seule famille, est une belle pensée du naturaliste, du philosophe, mais n'est qu'un rêve pour le commerçant, le guerrier, le publiciste. Des conquérants ont tenté de nous assembler tous en frères sous la même bannière, mais en vain. La raison sera-t-elle un jour plus heureuse et plus puissante que la force?

Digitized by Google

Je voulais voir le Soumport, ou le col qui unit la vallée d'Aspe et celle espagnole de Canfranc. Cette ligne était intéressante sous le rapport géographique, géologique, comme divisant les deux versants et les deux empires, et même encore sous le rapport pittoresque, puisque de sa cime je pouvais avoir une vue de l'Espagne. Notre armée occupait alors les passages des Pyrénées, pour nous défendre de la fièvre jaune. J'avais vu les officiers rire, dans la vallée d'Ossan, de leurs fonctions sanitaires. J'espérais la même gaieté et la même complaisance dans la vallée d'Aspe. Je m'acheminai ainsi vers Palhias, le gîte du dernier poste. J'arrive et déjeune à la même table avec l'officier commandant. D'abord, comme un diplomate, il s'enveloppe de silence; mais l'effort était trop grand pour être durable. La jeunesse, l'esprit dont son regard trahissait la vivacité, mes compliments ironiques sur son emploi médical, sans doute la franchise de mon ton, et la vérité de mes observations sur les montagnes, qui dissipaient à ses yeux le personnage traître et politique qu'il avait pu voir au premier instant en moi, tout

l'enhardit à délier sa langue, à ne point comprimer son sourire sardonique sur le rôle à lui imposé. Je lui exposai mon vœu de franchir la barrière qu'on avait placée sur la route à quelques pas de l'auberge : je venais de voir quelques Espagnols déposer là des balles de marchandises, que des Français, avertis d'avance, furent chercher lorsque les premiers furent retirés. L'officier me dit : « Ma consigne est de garder « cette barrière, ce sentier; j'apprécie, comme « je le dois, les motifs ostensibles de cette mesure. « Cependant je dois obéir. Mais, ajouta-t-il d'un « air fin et riant, je ne suis point chargé de « m'enquérir de ce qui se passe dans ce bois « que vous voyez à cinquante pas. — J'entends, » lui dis-je du même ton, et nous changeâmes de conversation.

Mais je ne pus profiter de cette condescendance. Une fatigue extrême et des pieds endoloris ne me permettaient en ce moment que d'aller à cheval. La forêt n'était point praticable ainsi. La crainte de compromettre mon jeune sous-lieutenant, si franc et si avenant, m'arrêta encore, et nous nous séparâmes cordialement.

Digitized by Google

J'admirai la conception politique qui, contraire à l'opinion, s'imagine captiver la pensée et disposer des hommes comme des machines.

L'officier commandant d'Urdos, chef de tous les postes, visa après mon passe-port, avec la permission de parcourir *la ligne intérieure*. J'étais ainsi libre de tous mes pas, hors de poser le pied sur le territoire espagnol. La latitude était suffisante. Cette Espagne, dont on défendait les approches comme on défend à Constantinople celles du sérail des houris du sultan, je l'aurais abordée cent fois, si je l'eusse désiré, tant il est difficile de garder les montagnes, où tout est passage pour ceux qui font des rochers et des glaciers leurs routes; difficile surtout lorsque les gardiens sont en secret d'accord avec les contrevenants.

A l'occident de la vallée d'Aspe est le mont Coueque, dont la substance précieuse et nouvelle provoquait mon examen. C'est un mont d'albâtre, qui vaudrait une mine d'or près d'une capitale, et qui placé ici, loin de toute communication, n'est que comme un tas d'argile. J'ai vu les blocs d'albâtre, trouvés dans les champs de Volterra en Toscane, devenir de beaux vases,

des corps gracieux de pendules, des chambranles élégants; et ceux-ci ne servent qu'à former le ciment des cloisons, et à blanchir les maisons d'Urdos. Si la grande route, qui avait été ébauchée dans la vallée d'Aspe, sous le régime précédent, eût été achevée, cette matière précieuse, facilement transportée et façonnée par les sculpteurs, eût animé les foyers des grandes villes d'images spirituelles et gracieuses.

Les blocs sont à découvert au sommet de la montagne, et disposés par couches. J'en ai vu du blanc le plus pur, d'autres traversés de veines bleuâtres. Cette pierre, pénétrée par l'humidité de la terre, était d'abord molle et se coupait au couteau; mais les fragments que j'ai rapportés ont promptement durci, et égalent, sous tous les rapports, l'albâtre d'Italie.

La crête forme un vaste cap, qui pénètre en Espagne, et dont le mont Coueque est le centre. Ce mont est la station la plus propice pour jouir de ce vaste amphithéâtre, où l'on voit, d'orient en occident, le Soumport, le port de Berner, du dessin le plus fier, large échancrure dans un mur de roche calcaire, qui m'a rappelé la Brèche de Roland; et puis fuit vers

l'ouest une longue chaîne, qui doit à sa couleur très-prononcée le nom de Montagnes-Rouges. Tous ces sommets sont calcaires, à couches horizontales, et revêtus de ces contours larges et onduleux qui caractérisent les amas compactes de cette roche.

Vers les bases du port de Berner, est le joli lac d'Astaens. Ces eaux si pures, agitées le plus souvent de doux mouvements; le frais gazon qui borde leurs rives; la profonde incurie du pâtre et du troupeau de vaches et de moutons qui animent ces parages, et jouissent des rayons bienfaisants du ciel, des dons de la terre, et, bien repus, s'abandonnent au sommeil le plus paisible; toutes ces choses gracieuses, aimables, heureuses, forment les contrastes les plus harmonieux avec l'immobilité, l'âpreté, la hardiesse des formes de la vaste enceinte qui recèle ce joli paysage idyllique.

Durant ma contemplation, mon guide Francho, ancien maire d'Urdos, ne sort point les yeux de dessus la carte de Cassini, que je lui ai livrée, et fait tout haut ses réflexions. « Que n'ai-je reçu plus d'éducation! me dit-il. — Eh! pourquoi? — Pour vous instruire mieux, mon

cher ami, de nos montagnes, pour gagner ma vie d'une manière agréable, pour mieux élever mes enfants. » De la curiosité, le sentiment du beau, du grand dans la nature et dans les destinées humaines, voilà ce que manifeste la conversation de Francho. Ces caractères ne peuvent appartenir à un sang grossier; et dans cet homme, comme dans l'ensemble de ses compatriotes, j'ai vu la race béarnaise belle, spirituelle et fière. Défendus par leurs montagnes et leur courage du mélange des dernières hordes de la Scythie, ils représentent la race primitive des Celtes, des antiques conquérants de l'Italie, de l'Asie-Mineure, qui furent si près d'ouvrir un nouvel avenir aux nations, lorsqu'ils campaient au pied du Capitole.

Mais, comme à Fo de la Tour-de-Carol, à Rondo, à Joseph de Gavarnie, je ne puis faire comprendre à l'ancien magistrat d'Urdos la nécessité des douanes. Ils sont tous incorrigibles, et s'enorgueillissent de leurs aventures mi-commerciales et guerrières. Ils voient dans un douanier l'ennemi commun de tous les peuples. La théorie des lois prohibitives excite leur rire ou leur indignation; et, sans scrupule, ils s'affran-

chissent du fisc par la ruse ou l'audace. Ils me racontent leurs exploits contre les douaniers, avec le même plaisir et la même sérénité que ceux contre les isards et les ours. Les principes des gouvernements ne seront d'accord avec ces instincts naturels, que lorsque les peuples se regarderont comme frères et non comme rivaux et ennemis: ces contrebandiers expriment tous, d'une manière plus ou moins claire, ce sentiment de fraternité générale. Le sourire indulgent de leurs auditeurs est encore pour eux une preuve de la justesse de leur opinion.

Francho, plus expert comme pâtre que comme publiciste, me raconte tous leurs usages et les conventions verbales qui règlent les droits pour les pâturages limitrophes de la France et de l'Espagne. Sur une ligne de près de cent lieues, habitée par des peuples de races et de mœurs différentes, où les productions du sol varient plus encore que les habitants, on sent que les réglements sur les pâturages pour les communes de France entre elles, comme ceux entre les montagnards voisins de France et d'Espagne, ne pouvaient être partout semblables. Il a fallu partout

Digitized by Google

les plier aux localités. Chaque vallée a ainsi sur cet objet sa législation particulière.

Laruns, comme le dernier village, a en possession tous les vacants du territoire français jusqu'à la frontière. Aussi est-ce, à cause de cette position, la plus riche commune de la vallée. On portait son revenu en fermages, à la somme de 18 à 20,000 fr.

Le village de Borce, dans Aspe, par la même raison, a la plus grande partie des pâturages du rang occidental de la vallée. Mais, vers la frontière, aux alentours du lac d'Astaens, au plateau du Kosia, aux bords du gave naissant d'Espalounguères, les pâturages sont indivis avec les Espagnols C'est ici, comme sur plusieurs autres points de la ligne, une violation manifeste du principe des limites, fondé sur le versant des eaux. Aussi les montagnards français voient-ils souvent comme des maraudeurs les bergers espagnols; et des coups de bâton, quelquefois des coups de fusil, s'engagent entre les intrus et les vrais indigènes. M. Ramond explique avec justesse cet empiètement général des nomades espagnols, par les circonstances plus heureuses

d'un climat doux, qui leur permettent de mieux soigner dans l'hiver leurs troupeaux, en les amenant sur les pentes méridionales ou dans les déserts de l'Estramadoure. A cette raison qui motive le nombre, j'ajouterai la supériorité des laines espagnoles, qui, offrant un plus grand bénéfice, encouragent ainsi plus puissamment à cette vie pastorale.

Sur le rang oriental de la vallée d'Aspe, autre réglement. Les trois communes d'Etsaut, de Cette, d'Urdos, ont le revers de Soumport et les bords du lac des Moines en indivis avec les Espagnols de la vallée de Canfranc, à qui naturellement ces pâturages appartenaient en entier. Le vaste abreuvoir du lac des Moines donne du prix pour les Français à cette concession. Mais des restrictions leur sont imposées. Le gros bétail (et l'on entend par là les vaches, les juments et leur suite) peut parquer sur le revers espagnol; mais le menu bétail (les moutons et les chèvres) ne peut y paraître que du lever au coucher du soleil. Le même réglement est imposé aux troupeaux espagnols que les Français tolèrent sur les hauteurs du versant septentrional de ce même rang des montagnes.

Ces réglements sont pour favoriser les troupeaux de vaches, qui ne trouveraient rien dans un pâturage que les moutons, au museau fin, auraient brouté à leur aise.

Par un coup d'œil général sur les deux versants, nous voyons que par le climat plus doux et les circonstances des savanes de la Nouvelle-Castille, de l'Estramadoure, les bêtes à laine prédominent sur le versant méridional, tandis que par l'effet de l'industrie, l'espèce bovine est plus nombreuse sur le versant septentrional. Ces circonstances du sol de ces provinces d'Espagne, favorables à la vie nomade, prouvent l'infériorité de la civilisation de ce pays.

Les vices de l'administration des bêtes à laine dans les Pyrénées, sont évidents aux yeux de tout observateur attentif. Ils expliquent la dégénération de l'espèce et le petit nombre de têtes. Les causes du mal sont:

1° Le penchant de tous les montagnards à convertir en terre arable les pâturages des flancs des montagnes. De là la disette du troupeau dans l'hiver, et la hâte de le sortir au premier jour du printemps, nouvelle cause de mal.

2° Le peu d'étendue de leurs étables, le man-

Digitized by Google

que de circulation de l'air. Le troupeau est là amoncelé presque en une masse, et ne respire que des vapeurs méphitiques. La plus simple analogie ne devrait-elle pas apprendre aux charpentiers, aux maçons, aux pasteurs, que les poumons des bestiaux ont le même besoin d'un air pur que ceux des hommes pour répandre la chaleur et la vie dans le corps?

3° Les procédés grossiers de la fabrique des fromages, qui, trop chargés de sel et de présure, ne peuvent satisfaire que le palais des montagnards, se vendent ainsi mal, et n'encouragent pas par un produit abondant à des améliorations dans la construction des étables, dans les provisions de l'hiver, etc. Dans les choses humaines, en-deçà de la ligne du terme moyen, le mal engendre le mal, comme, au-delà, le bien engendre le bien.

Aussi, d'après les recensements des préfectures, les Pyrénées françaises ne contiennent pas plus de 910,000 bêtes à laine: ce qui fait, dans le rapport de ce nombre avec celui des hectares de ce pays, deux têtes par trois hectares de terre de toute nature; ou, si l'on ne considère que le

sol travaillé, deux têtes par hectare de culture et de prairie; tandis que dans les pays de plaine bien exploités, on en compte trois par hectare.

Par toutes ces causes, l'infériorité de nos laines. La faveur du climat fait la supériorité des laines espagnoles; mais l'art pourrait, en France, suppléer au manque des causes propices du versant méridional. L'Angleterre est sous un ciel froid et brumeux; et ses laines sont supérieures aux nôtres. Mais j'ai vu à Westminster les balles de laine couvertes de drap rouge, sur lesquelles sont assis les pairs du royaume. C'est expliquer assez la haute protection que le gouvernement, que les grands propriétaires donnent à l'éducation des troupeaux.

La nourriture des pasteurs d'Ossan et d'Aspe se compose de bouillie, de milloc ou maïs, d'un pain grossier, et l'on y ajoute quelquefois un morceau de lard. Ils ont encore quelques chèvres qui leur fournissent du lait.

Leur équipage est formé du chaudron où cuit la bouillie, d'un moule de fer-blanc pour le fromage, d'une cape et d'une couverture. Toutes les semaines, un agent du maître vient renouve-

ler leur provision. C'est souvent le seul être de leur espèce qu'ils voient durant leur séjour sur les hauts plateaux.

Les gens du monde qui ne placent la vie et le bonheur que dans l'agitation, dans une continuelle ascension dans la hiérarchie sociale, regarderont cette situation comme un triste exil; mais l'expérience dément leurs jugements. La sérénité est dans les yeux de ces pâtres, le sourire sur leurs lèvres, la paix dans leur cœur. Les biens simples de la nature leur suffisent. Je ne les ai point vus se plaindre de leur sort. Bien différents des heureux des capitales, qui, fatigués des sensations auxquelles dix vies ne pourraient suffire, gémissent sous le fardeau des voluptés, et maudissent leur brillante destinée.

Le pic d'Anie est la dernière sommité élevée qu'offrent les Pyrénées à l'ouest. Sa hauteur, suivant M. Flamichon, est de 1269 toises. Il est placé à l'extrême frontière; parmi les basses montagnes qui l'environnent, il offre un observatoire d'où le spectateur embrasse un vaste horizon; et par un temps propice, le regard peut atteindre les grèves du golfe de Gascogne, et se perdre sur la surface de l'immense Océan.

Digitized by Google

Toutes les circonstances rendent cette course intéressante.

On atteint facilement la base du pic d'Anie par le vallon de Lescun, embranchement latéral à l'ouest de la vallée d'Aspe.

Le pic d'Anie est tout d'un calcaire grossier qui râpe d'une manière étonnante la plus forte chaussure. La masse entière du pic, au-dessus du plateau de gazon qui sert de base à toutes les cimes, est une effroyable ruine. Le guide me montre à deux pas un trou qu'il dit creusé par la foudre. Le tonnerre, les eaux, la gelée, la pesanteur, font aux montagnes la guerre la plus active. Si l'on pouvait mesurer l'évasement actuel des vallées, les observateurs futurs, à quelques siècles de distance, verraient combien cet évasement s'est accru par l'érosion continuelle des flancs.

Ce point est remarquable par le contraste des vues qu'il présente. Ici finissent les Pyrénées, qui, vers l'est, offrent d'étages en étages leurs masses fièrement dressées, parmi lesquelles je distingue des sommets principaux et amis; à l'ouest s'arrondissent les coteaux basques, qui vont se perdre sous les flots de l'Océan ou se

fondre dans l'immense savane des Landes; au midi se déroulent toutes les montagnes de la Navarre, basses d'abord comme les collines basques, mais qui offrent dans le lointain des chaînes plus élevées.

Les montagnes ne peuvent plaire aux regards que par la fierté ou la grace. Ces deux caractères manquent à celles qui m'environnent: elles sont dépouillées de glaciers, qui annoncent toujours un rang souverain et des beautés polaires. A la distance d'où j'observe ces montagnes moyennes, les gazons sont flétris et jaunâtres; la fraîcheur des hauts vallons semble s'évanouir dans l'air; on ne voit que la sombre couleur des sapins, le déchirement des sommets, leurs éboulements blanchâtres, et la couleur terne des bas-fonds. Pour goûter ces basses montagnes, il faut être à mi-hauteur; voir leurs gaves à l'eau cristalline, entendre leur bruissement; voir leurs gazons peuplés de troupeaux, leurs habitations nombreuses. Ces asyles de l'homme disparaissent d'en haut comme des points obscurs, et le désert qui vous environne semble s'étendre sur toute la nature. Dans la position que j'indique, les sommets ajoutent à l'effet des graces idyl-

liques du tableau, par un air de fierté qui fait contraste. De près, ils sont hideux de décrépitude; et l'autre partie du tableau, les scènes pastorales, n'existent plus pour le spectateur trop distant.

Les montagnes s'aplanissent, et les barrières que la nature avait posées entre les peuples disparaîtront. Je voudrais que les haines nationales pussent s'effacer de même entre les peuples voisins, et que les progrès de la raison fussent d'accord avec ceux de la nature, qui tend à amener les Pyrénées à un état fixe de repos où la végétation prendra un développement qui ne sera plus troublé par les éboulements. Je voudrais que tous ces ports fussent aplanis à la fois par la nature, l'amitié et le commerce. Ce rêve est doux, mais il me paraît encore bien lointain dans son accomplissement, lorsque je vois tous les postes français semés sur la ligne, lorsque je crois entendre, dans la Navarre en combustion, les harangues du Trappiste et les canons de Quésada.

Je vis, dès mon entrée dans la vallée d'Aspe, un peuple différent de celui d'Ossan; des ricanements annonçaient une gaieté hostile. Partout les

habitants d'un pays démoralisé se croient ce droit envers les étrangers; il semble qu'ils sont inspirés par la stupidité, qui s'étonne de choses nouvelles, et par la haine, qui repousse tout ce qui n'est point local. Ce n'étaient plus les physionomies franches et ouvertes, le teint blanc et rosé de la vallée d'Ossan. Les traits plus petits et plus serrés annonçaient un esprit plus fin, plus malicieux. Le teint, devenu olivâtre, dénotait le tempérament bilieux. La cape des femmes devenue noire, de blanche qu'elle était dans Ossan, contribuait encore à donner à la physionomie quelque chose de sombre et d'ennemi.

Comment des peuples si voisins, confondus sous le nom commun de Béarnais, régis par les mêmes lois, habitant des montagnes semblables par les productions et la température, peuvent-ils avoir une physionomie, un moral si différents? Il faut chercher la raison de cette différence. Le commerce avec l'Espagne est beaucoup plus facile par les ports bas et commodes de la vallée d'Aspe que par Ossan. Oléron, situé au débouché d'Aspe, anime cette vallée par les entreprises continuelles de ses négociants. Ainsi le mélange avec les Espagnols a donné aux Français d'Aspe

le caractère et la physionomie de ce peuple, qui, long-temps régi par l'inquisition, a dû prendre dans son allure le flegme de la dissimulation, et, dans sa physionomie, l'empreinte de ses pensées habituelles de méfiance et de terreur.

L'union par le sang est encore une cause puissante ajoutée à celle de la fréquentation commerciale et industrielle. J'appris que nombre d'enfants d'Urdos étaient mariés en Espagne. Ils reviennent peupler d'Espagnols les villages français.

Enfin les échanges se font principalement, dans cette vallée, par la contrebande. Il faut donc que les habitants luttent sans cesse contre les lois des deux pays, et fassent une guerre constante de partisans contre les homme armés pour l'observation de ces lois. Il est facile de concevoir quelle empreinte sinistre doit prendre la physionomie, par les habitudes continuelles de ruse et d'audace, par les pensers journaliers de périls et de vengeances.

J'ai parlé en divers lieux de contrebande; mais nulle part, dans les Pyrénées, elle ne s'est faite sur un plan aussi vaste que dans Aspe. En 1810, elle était organisée par détachements de cin-

quante, quatre-vingts ou cent mulets. Ils passaient de nuit, sur une seule file, avec un conducteur pour trois mulets, armé d'une torche et d'une carabine. Ce long cordon de lumières mouvantes, suivant les courbes diverses des montagnes, formait dans les ténèbres un spectacle remarquable. On entendait bien au loin des coups de fusil, mais ils ne troublaient personne, pas même les conducteurs, qui savaient en quel lieu convenu les douaniers devaient faire ce vacarme. Les gens du gouvernement avaient oublié la loi de Paris, et fait à Oléron une loi pour leur compte. Le droit de passe, pour chaque mulet, était, dit-on, de trois livres. Il fallut, pour faire cesser cet abus, faire venir de Bayonne un général, un corps d'infanterie et du canon.

Cette contrebande, par cet accord qui a pu se faire avec les douaniers, et par la nature plus facile des lieux, se compose ainsi plus de friponnerie que d'audace. Elle ne doit donc pas élever, comme à Gavarnie, à la Tour-de-Carol, le caractère des agents. Les contrebandiers d'Aspe ne présentent point de même ces qualités généreuses qui tiennent à l'habitude des grands efforts, à la conscience d'une énergie indomptable.

Digitized by Google

Ils sont moins violents que les premiers, et je me fierais cependant moins à eux.

Les habitants de Lescun, qui se livrent spécialement à la contrebande, ont aussi dans le caractère, au plus haut degré, tous les vices qui sont la conséquence de ces habitudes illégales. Leur peuplade est la plus méchante et la plus redoutée des peuplades des vallons d'Aspe. Unis par le mal passé et pour le mal présent, les magistrats sont impuissants contre leur ligue. On me conta qu'il y a peu d'années, un receveur des deniers publics fut tué en sortant de l'église. Le juge d'instruction se transporta à Lescun, bien entouré, pour sa sûreté, de nombreuses brigades de gendarmerie. Il ne put trouver un seul témoin du fait. Un officier des douanes fut précipité du chemin dans un abyme de plus de cent toises. La voix publique affirma qu'il était tombé par mégarde.

« Vous pourriez aller seul, avec un cheval « chargé d'or, dans la vallée d'Ossan, et vos pisto- « lets vous seraient inutiles, » me dit à Oléron un habitant qui connaissait beaucoup ces parages. « Mais il vous faudrait, dans Aspe, vingt pièces « de canon pour vous garder. » En dépouillant

cette idée de ses formules hyperboliques, il reste la vérité, favorable aux habitants d'Ossan, et dépréciatrice de ceux d'Aspe.

Cependant le caractère béarnais perce à travers toutes ces causes nuisibles, et plusieurs de ceux avec qui j'eus des rapports me parurent paisibles et doux. J'étais, après quelques moments, dans leur intimité la plus cordiale.

Ma recherche des roches faisait penser à tous, dans Ossan et dans Aspe, que je cherchais des mines. Leur imagination voyait souvent en moi un agent secret du gouvernement. Je les ai laissés quelquefois dans cette idée, qui me valait des égards et de la sûreté.

L'esprit du pauvre est toujours tourné vers la richesse. Dans les lieux où des cavités souterraines résonnent sous les pas, ces montagnards me disaient que là étaient cachés les trésors des Mouros (des Maures). Badès regardait la grotte de Gourzy, comme la demeure *de las Hadas monederas* (des Fées fabricantes de monnaie).

CHAPITRE XXIX.

LA VALLÉE DE BARÉTOUSE.

Des sommets de l'Apennin, je n'avais vu souvent le cours des torrents de l'hiver, tracés au fond des vallées dans l'été, que par un lit de rocailles blanchâtres ; mais ici, même dans la partie basse des Pyrénées, durant la canicule, on voit, des pointes élevées, le gave scintiller dans les vallons, et annoncer des sources inépuisables et une classe supérieure de montagnes.

Du pic d'Anie, j'avais vu naître à mes pieds le Vert, gave paisible qui trace du sud au nord la riante vallée de Barétouse, et va se jeter dans le gave d'Oléron, en aval de la ville. Ma pensée, du haut des airs, suivit cette route nouvelle, et je réalisai ce vœu le lendemain. Je pris un guide au pont Suzon, pour franchir la chaîne qui sé-

pare Aspe de la vallée du Vert. Nous gravîmes par la bourdaque de Gerre, vallon resserré, boisé de hêtres et de noisetiers. Nous fûmes bientôt dans le vallon de Lourdios, d'où, par le col le plus facile, nous débouchâmes dans la vallée de Barétouse.

Elle m'a rappelé la vallée de Campan. C'est en un mot vanter sa grace, sa fraîcheur, son air de vie et de prospérité. Des haies d'aubépine, de noisetiers, forment l'enceinte de toutes les prairies; des prairies les plus fraîches, les plus herbeuses qui puissent satisfaire l'œil et la faux du faneur.

Je vis faucher quelques pentes couvertes de fougère. Elle sert de litière au bétail. Je m'informai si, comme dans le Quercy, ils employaient le buis, dans ces lieux très-abondant, à cet usage. Ils me dirent que non. La charrue envahit les bois, et le buis leur devient plus précieux comme combustible.

Le chêne abonde en ce pays. C'est indiquer les basses montagnes. En effet, les Pyrénées ne sont plus: jusqu'à l'Océan, tout est colline. Plus de rochers fièrement dressés, plus d'éboulements, plus de ces sapins majestueux qui vivent

loin du séjour ordinaire des hommes. Partout des croupes rebondies couvertes de chênes, de bruyères, de buis ou de pâturages; partout, le long des champs, les arbres fruitiers de nos plaines. Ces montagnes sont à jamais soustraites à l'action destructive de la pesanteur. Elles sont à jamais fixées par leur humble hauteur, par le doux talus de leurs pentes, par une végétation vigoureuse. Elles ont enfin échappé au pouvoir terrible du Génie des Pyrénées, pour être toujours le domaine paisible de l'homme. Elles m'ont rappelé les environs de Bagnères-Bigorre, quoique plus avant vers la crête. Mais c'est que la crête elle-même a perdu sa majesté, et que tout ce qui la touche s'humilie ici comme elle.

Les habitants sont charmés de la beauté de leur pays. Ils sont familiers, ces gens de Barétouse, mais de cette familiarité qui ne tient ni de l'insolence, ni de la bêtise, mais d'un caractère liant, et d'une sorte de reconnaissance envers les étrangers qui visitent une vallée dont ils sont fiers. Ils sont questionneurs, et ce trait prouve leur bonté. Les méchants qui ont beaucoup à cacher, sont discrets aussi envers les autres. *Ami*, fut le début de la réponse de quatre ou

cinq personnes des deux sexes à qui je demandais des renseignements sur la route. La méchanceté eût été un contraste trop choquant avec ces beaux lieux. Il fallait à ce pays doux et aimable, de pareilles gens pour former une harmonie entre le paysage et les possesseurs. Il fallait encore quelques jolies filles, à la figure fine et gracieuse, pour compléter le réveil de tous les aimables souvenirs de l'idylle. Rien ne manqua, ni dans les habitants, dans le paysage, dans un ciel pur, dans un air transparent qui avivait toutes les couleurs, ni dans les dispositions de mon ame à sentir toutes ces beautés, pour faire de cette course une journée aimable et chère.

Digitized by Google

CHAPITRE XXX.

DE LA CLASSIFICATION DES PAYSAGES, ET DE LEUR RAPPORT AVEC LES SENTIMENTS DE L'AME.

L'HOMME est un être sensible. Tous les objets extérieurs agiront sur lui. Cette action sera constante. Elle ne peut varier que dans les degrés d'intensité, selon l'état journalier de sensibilité de l'individu. Ainsi les différences seront des nuances, et non des changements. Quel homme bien organisé n'a pas senti les impressions diverses des tons de la musique? Comment toutes les voix de la nature feraient-elles moins d'impression sur l'ame que celles de cet art? On le sait. Il est des cœurs froids, comme il est des oreilles dures; et les êtres ainsi disgraciés n'entendent rien. Mais ces réflexions générales ne s'appliquent point aux exceptions.

Digitized by Google

Ainsi, par leur manière analogue d'agir, on peut classer les paysages sur une échelle de gradation, comme on l'a fait pour les tons du solfége. Peut-être reconnaîtra-t-on même que ces impressions des scènes de la nature ne sont point atteintes de ce vague dont la musique ne peut se disculper, et que les idées qui en naissent sont bien plus abondantes et plus distinctes. En effet, le spectacle de la nature offre bien plus de liaison avec les besoins, les plaisirs de l'homme, avec son existence entière, que les sons fugitifs des instruments.

Mais, si nous cherchons dans notre mémoire tous les paysages offerts à nos yeux, dans notre cours sur le globe et dans les relations des voyageurs, nous trouverons, d'un pôle à l'autre, une variété infinie d'aspects; et notre ame, surchargée du souvenir de toutes ces richesses de la création, ne saura qu'admirer, et laissera à Dieu seul le pouvoir de les énumérer. L'homme recule ainsi, au premier instant, devant toutes les parties de la science. Cependant, mû constamment par ce désir de connaître, il trouve après, dans la méthode, des moyens d'investigation; et il finit par distribuer avec ordre, dans

son entendement, les milliers de coquillages, de végétaux, d'étoiles, dont la multitude et la diversité avaient, dès l'abord, effrayé son regard et sa pensée.

Par des procédés semblables, nous pouvons essayer de classer les paysages selon l'ordre des besoins humains, et la nature des sentiments qu'ils inspirent.

Comme les paysages les plus simples, les plus attachants pour la foule vouée presque exclusivement à la satisfaction des premiers besoins, nous devons présenter les plaines fécondées par la charrue, les coteaux parés de vignobles, les savanes où paît un nombreux bétail. Les douces idées de l'abondance naissent à ce spectacle. Le paysan européen, le nomade tartare, goûteront de même ces idées. Leur plaisir sera de même nature que celui de l'abeille, de la fourmi. C'est le succès de la prévoyance.

Mais pour l'homme qui ne borne point sa vie à ces besoins, qui nous assimilent aux animaux, *ces paysages agricoles* n'offriront qu'une impression monotone. Ils ne sont intéressants que pour l'œil de l'agriculteur, ou de l'agent fiscal qui calcule leur fécondité pour les charger d'impôts. Leurs

faibles variétés ne peuvent être aperçues que par ces deux hommes. Des ondulations légères dans la surface, quelques différences peu sensibles de loin dans les productions, des encadrements semblables par d'humbles coteaux, voilà leur physionomie générale. Le plus court séjour efface les nuances; toutes les plaines se confondent bientôt dans la pensée; et ces vastes enclos, symétriquement travaillés, plantés, bâtis, finissent par ne paraître que le séjour du travail et de la monotonie.

Le vice radical du fond se fait sentir nécessairement dans l'imitation; et de tous les genres de peinture, le plus froid, le plus borné, est celui des paysages agricoles. Claude Gelée, dit le Lorrain, a atteint, dans la peinture de ces scènes rurales, toute la perfection où la main de l'homme, guidée par des sens délicats et une ame sensible, peut parvenir; si donc ces ouvrages ne font qu'une impression faible, et qui s'évanouit en les quittant, nous devons en faire le reproche au genre, et non à l'artiste. Aussi la plupart de ces peintres ont cherché à animer ce fond muet par des scènes accessoires. Ils ont préféré souvent l'invraisemblance à la nullité d'effet. Ainsi

dans le tableau du Lorrain, dit *la Fête villageoise*, il cherche à animer un site semblable à ces milliers de sites qui s'offrent au voyageur qui parcourt quelques lieues, par des scènes accessoires. Le moment est celui où tout vient de sortir de l'immobilité nocturne. Des villageois forment une danse à laquelle quelques gens de la ville, qui sans doute passaient, semblent aller prendre part. Mais l'ame de l'homme se réveille par degrés comme la nature; l'aurore ne voit jamais ces scènes qui sont préparées au village par le vin, l'amour, la gaieté; et l'excitation de toutes ces causes, d'heure en heure, produit enfin, vers le soir, la danse comme une explosion de tous ces sentiments. Pour être vrai, le Lorrain devrait nous présenter des bœufs attelés à la charrue, des chars rustiques en mouvement, des troupeaux qui vont paître l'herbe couverte de rosée. Mais qui n'a vu mille fois tout cela? et la vérité de l'imitation pourra-t-elle nous le rendre bien attachant à la mille et unième? Non. Le Lorrain l'a senti, et il a préféré à ces scènes naturelles et monotones, une action absurde mais vive. D'autres nous présentent dans nos plaines, avec tous les arbres indigènes, les temples de la

mythologie, les costumes grecs, asiatiques, les végétaux des tropiques. Je n'accuse point tous ces peintres d'ignorance; j'accuse la froideur du genre qui les force à ces étranges écarts. L'Albane nous offre toujours les vieux enfants de Paphos, leurs danses éternelles et leurs guirlandes fanées. Le Poussin, plus neuf et plus penseur, fait jaillir quelquefois d'un fond vulgaire, une grande idée qui s'empare de l'ame du spectateur, et l'agite d'une émotion profonde et morale. Ainsi, son tableau de l'Arcadie est comme une élégie douce et mélancolique sur la rapidité de la vie et le néant de l'homme; mais cette impression est presque indépendante du paysage. Elle est toute dans le contraste du tombeau, et des jeunes amants qui l'entourent; et je conclurai de mon émotion encore, que le genre du paysage agricole, réduit à lui-même, est essentiellement froid et stérile.

Les peintres des paysages de plaines, par l'effet de la prévention, accusent les paysages de montagnes de manquer d'harmonie. Ils disent que l'air étant dans ces lieux très-pur, les montagnes éloignées ont toujours un ton trop entier, et que les derniers plans paraissent tou-

jours collés au premier. Mais la perspective aérienne ne peut-elle pas exister dans les tableaux des hautes chaînes, par toutes les dégradations de teintes que produisent sur les lointains les masses d'ombre projetées par les montagnes latérales? Les différentes heures du jour n'ont-elles pas, dans ces lieux, des effets plus marqués pour le clair-obscur et les nuances de transition, que dans les plaines où ne se manifestent que trois moments pour ces choses, l'aurore, le midi, et le crépuscule? Les montagnes étant le berceau de tous les météores aqueux, ne devrait-on pas, même sans l'expérience, par une simple induction, penser que tous les effets des brumes, des nuages, doivent être là plus abondants, plus variés, et que surtout le contact de ces vapeurs avec les plans verticaux doit offrir les accidents les plus pittoresques? Je crois donc, par toutes ces raisons, que les peintres doivent rechercher de préférence les montagnes pour le genre du paysage.

Ces plaines uniformes et bruyantes que l'œil embrasse d'un regard, ne pourront convenir aux amants, qui sentent toujours le besoin de se voiler d'ombre et de silence. A travers ces coteaux couverts de riches pampres, ils chercheront les

vallons solitaires, où l'homme fait moins sentir sa présence et son pouvoir. Là, des bois offrent des asyles secrets; les bords limpides des ruisseaux, des routes incertaines et fleuries où s'égare la tendre rêverie. Les prairies moulées sur les ondulations de la colline n'ont point ces formes géométriques et froides des pâturages de la plaine; et l'innocence, l'amour, s'y trouvent plus à l'aise. La nature plus libre y paraît plus généreuse; et le cœur se remplit plus facilement de sentiments de reconnaissance pour son auteur. De là aussi, dans ces lieux à demi sauvages, plus d'élans vers le ciel que dans ceux où l'homme avec de pénibles labeurs a tout fait. Ce *paysage pastoral* sera donc le second dans l'ordre de gradation.

Voilà les sites principaux que peuvent nous offrir les plaines. Mais si, des humbles coteaux, nous cherchons les sites analogues dans les hautes montagnes, quel nouveau et plus brillant caractère ne vont-ils point prendre du grandiose des formes!

Dans les Pyrénées, ces paysages des plaines nous sont offerts par ces grandes et belles vallées où se déploie un luxe admirable de végétation. La nature, en y prodiguant les eaux, les

vapeurs nourricières, les rayons du soleil dont la puissance est doublée par la réflexion des montagnes, semble vouloir l'emporter par ses effets bienfaisants sur le travail de l'homme. Ainsi sont les belles vallées de la Teta et du Tech, avec leur parure méridionale d'oliviers, de pampres, d'aloès, de grenadiers, d'orangers; ainsi se déploient aux regards satisfaits les belles vallées de l'Ariége, du Salat, de Barétouse, et les riches enclos que baigne la Nive.

Mais c'est surtout pour les scènes pastorales que j'appelle le peintre, le poète dans les Pyrénées. Veulent-ils rendre des sentiments que je dirai primitifs, comme la pudeur, la piété filiale, l'innocence qui s'ignore et reçoit de cette ignorance son plus doux charme; veulent-ils peindre comme le cadre le plus convenable, une nature fraîche, riante, pleine de jeunesse, comme aux premiers âges du monde, et ainsi d'accord avec leurs personnages, qu'ils viennent dans les Pyrénées chercher des lieux semblables à ceux du Ladon, de l'Érymanthe, du Pénée. Durant les beaux jours, dans les vallons du Lys, de Louron, dans la riche et ombreuse vallée d'Azum, dans la solitude paisible de Lutour, dans l'éclat florissant de la vallée d'Argelez, il est dans la pureté balsamique

de l'air, dans la limpidité des eaux, dans la verdure tendre de ces gazons diaprés, dans l'abondance des habitations, signe certain d'aisance et de bonheur, dans l'encadrement des montagnes majestueuses, il est, dis-je, un accord, un charme qui donnent à l'ame des impressions ignorées, et la remplissent de la simplicité douce des temps que l'histoire nous peint sous les tentes patriarcales. On se sent meilleur ami, fils plus respectueux, époux plus tendre, père indulgent. D'aimables sentiments d'une bienveillance universelle pénètrent alors dans l'ame avec les douces émanations de cette nature libre et riante. N'est-ce point sous cette inspiration que le poète bucolique doit réaliser, dans ses écrits, ses songes de vertu et de bonheur; le peintre, rendre cette nature amie et poétique? Comment échapperaient-ils à l'impression tendre et féconde de ce paysage arcadien, lorsque les hommes les plus froids en sont émus quelques moments? Artistes, rappelez-vous que Théocrite écrivit dans l'enceinte des vallons de la Sicile; que Gesner mania avec le même succès la plume et le pinceau auprès des légères ondes du lac de Zurich; et que Rousseau plaça les plus belles scènes de son *Héloïse* sur les bords du Léman et dans les rochers de Meillerie.

Digitized by Google

Les montagnes sont comme des mondes divers superposés les uns sur les autres. Si nous quittons ces beaux bassins agricoles, ces vallées adjacentes, pleines d'un charme pastoral, si nous nous élevons, tout change; l'action de l'homme cesse; nous trouvons une nature inhospitalière pour les hommes timides, mais attrayante, sublime pour les ames fortes et pour les savants. Les monts dépouillés de la parure de la végétation présentent à nu leurs robustes ossements; les traces des révolutions antiques du globe sont écrites sur leurs flancs entr'ouverts; les glaciers offrent leurs courants pétrifiés, leurs vagues menaçantes, leurs pyramides de saphir; et l'œil remonte avec eux jusqu'aux cimes couronnées d'une neige éblouissante, ou de fiers rochers ou de nuages recélant la foudre, et que le physicien tremble et désire d'interroger. Quelques lambeaux de verdure adoucissent quelquefois ces formes âpres; mais la main de Dieu sema seule ces gazons où fleurissent une foule de plantes étrangères aux plaines, inconnues au vulgaire, et que le savant botaniste peut seul discerner et classer.

Cette zone répond à des besoins plus élevés que ceux que nous venons d'esquisser. Le poète

oublie là même son existence éphémère, dans l'immense étude de l'univers. Il semble vouloir lier des rapports intimes avec les Génies qui président aux divers mouvements du grand tout. Le savant étudie la nature des gaz suspendus dans l'atmosphère, interroge le baromètre pour l'indication des hauteurs, voit comme des êtres nouveaux les insectes, les plantes de cette zone éthérée. Dix-sept jours suffirent à peine aux habiles observations de M. de Saussure au col du Géant. Des faits qui lui sont offerts dans la nature et la disposition des couches rocheuses, il remonte au berceau des âges du monde, et pénètre dans l'avenir le plus lointain du globe; le genre des idées qu'excitent ces lieux, et les recherches dont ils sont l'objet, doivent nous les faire dénommer *paysages géologiques*.

Ces lieux seront pour le philosophe, de même que pour le physicien et le poète, une mine de grandes pensées. Le Temps déguise ailleurs sous mille formes gracieuses son aspect hideux, et pare sa massue de festons. Ici, nu et terrible comme l'Hercule antique, il ne couvre ses ravages d'aucun voile. Ses fortes leçons ne peuvent manquer d'être entendues. De l'effroi éclot une

Digitized by Google

consolante piété; et des débris de la mort universelle naissent les pensers d'une éternelle vie.

Voilà, pour les peintres, les scènes des montagnes. Dans les paysages précédents, les montagnes n'étaient que comme accessoires, comme lointain. Ici elles sont tout; et les tableaux qui les rendent fidèlement, semblent menacer le spectateur de la chute de leurs cimes pendantes, de leurs avalanches de neiges, et retentir de la fuite de leurs gaves rapides ou de leurs cataractes bondissantes.

Mais que les peintres ne perdent point de vue ce grand principe de tous les arts: que partout l'homme est pour l'homme l'objet le plus intéressant de la création. Qu'ainsi, dans le désert le plus terrible des montagnes, se montre l'homme bravant cette nature ennemie: elle ne peut même produire de l'impression, que lorsque nous verrons nos semblables l'affronter avec courage. Alors le spectacle est un drame où l'audace triomphe du péril ou succombe avec fierté. Ainsi la belle terrasse du Mont-Perdu recevra son plus bel effet de la pose intrépide de Ramond et de ses compagnons, qui, là, ont le Mont-Perdu avec ses vastes glaciers pendants sur leur tête, et l'a-

byme de la vallée de Bielsa et l'effroyable cataracte de la Cinca sous leurs pieds. Ainsi l'infortuné Barrau disparaissant dans une crevasse du glacier de la Maladetta, tandis que ses compagnons éplorés, parmi lesquels est son fils, se livrent à des efforts, hélas! impuissants pour le sauver, nous fera paraître plus horrible le lieu de la scène.

Long-temps les Alpes occupèrent exclusivement les pinceaux et la lyre. Duperreux le premier ouvrit une nouvelle carrière dans les Pyrénées aux paysagistes. Son tableau du Pont-d'Espagne dans la vallée de Coteretz, nous offrit un monde brillant, inconnu, et marqua une époque dans l'histoire du paysage. Depuis, les Pyrénées ont été l'objet de collections intéressantes de tableaux, le sont encore, et le seront long-temps avant que ce riche fonds soit épuisé.

De loin, l'imagination épouvantée voit les montagnes, le front couronné d'orages, et les pieds dans le noir abyme. On approche, et mille impressions inattendues ajoutent à cette idée terrible. On gravit, on domine leurs cimes éthérées; et tout-à-coup, par un changement étrange, l'ame se dépouille de la faiblesse, de la terreur, attri-

buts des êtres mortels, pour s'agrandir, s'épurer, pour n'être imprégnée avec l'horizon que d'une céleste sérénité, pour ne sentir que l'admiration et l'enthousiasme. Le monde se perd dans les vapeurs terrestres, et le voyageur croit être dans le péristyle des cieux. Cette nature vierge, sublime, peut seule alimenter l'enthousiasme, produire les plus nobles conceptions, et satisfaire ces besoins d'une ame ardente qui se sent à l'étroit dans les bornes circonscrites des champs, dans leurs révolutions annuelles, dans leur courte vie, et qui cherche dans ses rêves à embrasser l'infini de l'espace, de la puissance et de la durée.

Voilà la scène du poète lyrique, qui, ne se nourrissant que d'impressions fortes, qui, parlant un langage pour ainsi dire surhumain, doit choisir, pour écrire, des lieux au-dessus de la nature vulgaire. Le pic du Midi, le Mounné, le Pimené, offrent pour l'inspiration les théâtres les plus intéressants. Ils seront pour lui comme le trépied de la Pythonisse.

Le séjour des montagnes est encore éminemment favorable pour le poète épique. Lui prescrirons-nous des sites particuliers pour l'inspirer?

Non. Il embrasse dans ses tableaux toute la nature, comme dans ses personnages toutes les passions et toutes les destinées. Les sites que nous avons précédemment décrits étaient en rapport avec des genres d'ouvrages qui, par leur sujet, leur but, sont nécessairement circonscrits dans des bornes étroites ; mais une épopée n'a d'autres limites que le génie et la vie de l'auteur. Il faut donc au poète épique un théâtre en harmonie avec l'immensité de son drame. En le plaçant sur ces cimes vierges, en donnant là à son regard la même carrière que celle du soleil, nous le mettons à même de voir, comme l'astre du jour, les effets les plus frappants, tandis que son ame, fortement ébranlée, sera au ton convenable pour les rendre. Il verra sous ses pieds le terrible et le gracieux, les ruines et la vie se toucher. Il trouvera encore dans le ciel les mêmes contrastes que dans les paysages de la terre. Du sommet dominateur de Néouvielle, il peut voir un noir orage s'engouffrer dans la vallée de Bastan. Les cimes croulent sous les coups d'un tonnerre inépuisable, les flancs sont déchirés par des torrents d'eau et de rocs brisés. Le fond de la vallée a disparu, englouti dans les ombres de la

nue dévastatrice, et seulement sa pensée lui indique que là palpitent d'effroi les pâles humains; tandis que sur le revers, dans la vallée d'Aure, le ciel se montre pur, riant, fait descendre la vie sur les forêts, les verts gazons, dans une lumière éclatante, et invite tout ce qui respire à la sécurité et au plaisir.

Un grand nombre de scènes de l'Arioste sont placées dans les Pyrénées, et le charme de son ouvrage sollicite puissamment à imiter sa manière.

Milton agrandit sa pensée en planant sur le monde et loin de tous les petits modèles offerts à ses yeux. Il crée un jardin où coulent de grands fleuves, où s'élancent des sommets majestueux : c'est la belle vallée de la Cerdagne, le riche bassin d'Arudy.

Les poètes qui ont dédaigné cette grande nature des montagnes, qui ont vécu loin d'elle, n'offrent jamais que de pâles esquisses de l'univers, ou des traits d'emprunt. Les exemples d'aridité de conception, de cette manière servile, pourraient être nombreux.

Je me féliciterais si, par cette faible esquisse des rapports des divers aspects des montagnes

et des différentes dispositions de l'ame, je pouvais, pour leur bien et pour l'honneur des lettres, engager à visiter les Pyrénées ceux de qui le genre humain attend les plus sages conseils et ses plus doux plaisirs, ceux qui sont appelés, par leurs talents, à le guider, à lui faire aimer la nature, la vertu et Dieu.

Nous nommerons justement le site que je viens de décrire *paysage lyrique*. Mais se prêtera-t-il au pinceau comme à la lyre? Dans tous les ouvrages des paysagistes, le premier plan est toujours le plus bas; et le regard monte, en parcourant l'amphithéâtre des plans divers, jusqu'au dernier lointain. Ici, le premier plan est le plus élevé; et le dernier, dans l'ordre de l'éloignement, est le plus inférieur. Le site que nous présentons ne sera-t-il point une étude nouvelle pour le peintre et pour le spectateur? L'un ne connaît que la perspective ascendante; l'autre n'est habitué à voir la nature que du fond des vallées ou des plaines, et à suivre avec charme les plans successifs qui amènent son regard et sa pensée de la terre au ciel. Il n'est accoutumé à la juger que rendue de cette manière dans les

tableaux. C'est du ciel à l'abyme que nous conduisons ici l'œil et le pinceau.

Le peintre placé sur une haute cime, ayant ainsi son point de vue ou son horizon dans le plan le plus élevé, ne pourra point, comme dans la position contraire, lorsque son horizon est au sol le plus bas, faire fuir les derniers plans par tous les moyens accoutumés de la perspective aérienne. C'est à lui de trouver dans son art des ressources pour une situation nouvelle. Je le sens, la tâche est difficile; mais ce serait calomnier l'art et le génie que de la croire impossible.

Si ces beaux tableaux, déployés du sommet des montagnes, sont une réalité sublime ou touchante, pourquoi la peinture se déclarerait-elle impuissante à en rendre une image fidèle? Ne doit-elle pas être le miroir de la nature? La géométrie ne lui offrira-t-elle pas, dans la combinaison savante de ses lignes, tous les raccourcis nécessaires? Les couleurs seront-elles rebelles sur la palette à sa volonté, pour exprimer toutes les dégradations que les masses d'air et les ombres apportent aux objets enfoncés aux derniers plans? Le fait existe; la copie peut exister.

Digitized by Google

Une invention moderne, et heureusement française, encourage dans cet art à tenter l'inconnu. Le champ de la peinture avait été borné jusqu'à présent à ne rendre que la moitié de l'horizon du spectateur. Le Panorama a présenté à notre œil étonné tout le cercle de l'horizon. Artistes, recevez donc l'impulsion de ce grand mouvement qui a ébranlé toutes les idées, pour nous amener, après de longues et de pénibles oscillations, au point le plus désirable du génie, de l'ordre et du bonheur.

Voilà les sites principaux des Pyrénées, et dans lesquels tous les autres se confondent. Pour rendre cette classification des paysages universelle, nous porterons nos regards sur le globe, et nous verrons ces plaines, ces vallées, que dans nos heureux climats nous avons montrées parées de moissons, de vignobles, de prairies, chargées en Arabie et en Afrique de sables stériles.

Ce paysage du désert ou des sables peut s'animer, dans le récit du voyageur ou sous le pinceau du peintre, de la marche lente de la caravane que guide la piété, le commerce : quelquefois la science fait encore braver aux Bruce,

aux Levaillant, aux Volney, cette nature marâtre et les hordes dangereuses que recèlent ces déserts.

Les pittoresques végétaux des tropiques, ces trombes errantes de sable, cet horizon enflammé, ce spectacle noble et attachant du courage de l'homme, quelques ruines éparses, vestiges des siècles antiques et d'une grande puissance, qui inspirent deux sentiments chers aux humains, l'admiration et la mélancolie, peuvent rendre, sous une main habile, ces paysages du désert très-intéressants.

Si de l'équateur nous passons au cercle polaire, nous trouverons les grèves et les plaines du Groenland, de la Laponie, de la Sibérie, des extrémités de l'Amérique, couvertes d'une neige aussi stérile que le sable africain. Là même nous trouverons toujours l'homme bravant tous les climats, tous les périls, et triomphant de toutes les puissances de la nature. Le Lapon traverse ces déserts dans son traîneau, attelé de rennes légers. Le Kamtschadale guide sur cette neige ses chiens infatigables. L'intrépide Lesseps, chargé des dépêches de La Pérouse, inspirera, dans un tableau, le double intérêt dû à son courage et à

l'importance de sa mission; tandis que les iourtes lointaines des Koriaques, des Schoutkis, laissant échapper une épaisse fumée de dessous les neiges, annonceront la présence constante de l'homme dans une région ennemie. Si le peintre place la scène sur les bords de la mer d'Ochotsk, il pourra montrer, dans quelque ours blanc emporté stupidement sur un glaçon flottant, la férocité domptée par la peur, et la force succombant au péril que l'intelligence fait éviter à l'homme.

Si nous abordons d'autres montagnes, qui furent jadis en proie, ou qui le sont actuellement, à des révolutions étrangères aux Pyrénées, nous verrons l'Etna nous offrir d'immenses coulées de la roche fondue dans les entrailles de la terre, et vomies à sa surface par des puissances que le savant ose interroger jusque dans le cratère fumant, en bravant le sort d'Empédocle et de Pline l'Ancien. Nous verrons des champs lointains, des villes auprès du Vésuve couvertes de cendres descendues de l'atmosphère. Tous ces aspects seront nouveaux : ces flammes, ces torrents de feu, ces nuages de cendres, éclairant les ténèbres de la nuit, ou obscurcissant

l'astre du jour, présenteront au peintre de sublimes effets à rendre. Le poète frémira devant cette nature terrible; le savant rêvera l'incendie primitif dont il croit voir les restes; l'historien étudiera dans le tombeau de ces villes fameuses les objets précieux des arts, conservés intacts sous cette cendre homicide; et la foule, sur qui les impressions fortes ne font que glisser, oubliera, dans ses chants et dans ses danses, sur les beaux rivages du Pausilippe, et les désastres passés et les périls du lendemain.

L'Hécla nous offrira, dans ses murs et ses colonnes de basalte, des effets encore plus singuliers et plus grandioses des volcans.

Ces aspects, d'un genre si distinct, devront se nommer du nom de l'agent principal, *paysages volcaniques*.

L'immensité de l'Océan, cette vaste carrière où l'imagination ne trouvant point de bornes s'élance libre, impétueuse, et atteint d'un bond aux rivages de la ligne et des pôles; l'audace de ces hommes au cœur revêtu d'airain, qui réalisent les voyages de cette indomptable aventurière; l'intérêt qu'ils inspirent à leur retour dans ces ports où ils goûtent quelques moments de

repos, pour se livrer à de nouvelles fatigues et à de nouveaux dangers; dans le calme, les feux du rivage contrastant avec l'obscure atmosphère de la nuit, ou avec les flots réfléchissant la paisible clarté de la lune; dans l'orage, le mélange horrible des vagues, des nuages et de la foudre; les vents et les flots unissant leurs efforts pour submerger la terre; les scènes où se déploient au plus haut degré l'effroi et la pitié dans un naufrage où l'homme, faible jouet de la nature, s'élève par sa sensibilité et son courage au rang des dieux; les mouvements fécondateurs du commerce sur les quais d'une rade; les édifices guerriers, les habitations élégantes des rives; les rochers pittoresques des promontoires, et plus encore ces hommes de toutes les nations, à attitudes et à costumes si divers, qui vivifient cette enceinte déja si animée: quelles scènes sublimes, terribles, douces et prospères offrent les tableaux de la mer!

Aussi les *marines* me paraissent en intérêt aussi supérieures aux paysages des plaines, que le sont en génie, en élégance, les superbes vaisseaux sur les grossières chaumières de nos villages.

Les marines peuvent même offrir le triple intérêt de la mer, des montagnes et des plaines confondues dans le même tableau. Ainsi se montrent les Pyrénées plongeant au cap de Creus et de Cerbera dans la Méditerranée, tandis que le Roussillon et la Catalogne se déploient à leurs bases; ainsi toutes les chaînes de la Biscaye vont s'abymer sous l'Océan. Le contraste de l'immobilité de ces masses, du sourire des plaines voisines, fera plus fortement sentir l'agitation et les angoisses d'un vaisseau battu par une mer houleuse et écumante.

Voilà les scènes de la nature qui feront vibrer en nous toutes les cordes de l'ame; nous les avons disposées dans l'ordre ascendant de nos besoins moraux, depuis le simple goût du repos qui touche à l'instinct des brutes, jusqu'à l'inspiration brûlante du poète et à la rêverie extatique du philosophe. Il était utile d'analyser les harmonies secrètes de la nature avec l'ame, pour pouvoir choisir les lieux qui doivent produire les impressions désirées et convenables à notre penchant, à notre but.

Les auteurs ne parlent du paysage que d'une manière générale. Leurs dissertations sont ainsi

nécessairement empreintes de vague et de confusion. Millin, dans un ouvrage très-estimable (Dictionnaire des Beaux-Arts), établit, pour toutes divisions du paysage, le genre héroïque ou idéal, et le genre champêtre ou pastoral. Puis, par une réflexion tardive, en traitant de l'école hollandaise, il ajoute aux précédents un genre qu'il nomme mixte, et qu'il compose des éléments des deux premiers. Ces définitions ont besoin elles-mêmes d'être définies; elles ne caractérisent point les lieux. Des régions immenses ne pourraient entrer dans ces genres. Il nous a donc paru nécessaire pour l'ordre, cette distribution méthodique des idées qui fait la force de l'esprit et notre plus doux plaisir intellectuel, de former des divisions dans lesquelles pussent se ranger tous les paysages de la terre.

En résumant toutes les idées précédentes, nous verrons la surface du globe divisée en

Paysage *agricole*, ou des plaines;

Paysage *pastoral*, ou des vallons et des savanes;

Paysage *géologique*, ou des montagnes;

Paysage *lyrique*, ou des cimes éthérées;

Paysage du *désert*, ou des sables;

Paysage *polaire*, ou des neiges;

Paysage *volcanique;*

Marines, ou paysages de la mer et des ports.

Voilà les aspects principaux et distincts sous lesquels le globe, façonné par l'homme ou livré à la seule nature, s'offre à nos regards. Tous les sites me paraissent entrer dans une de ces divisions générales. De plus nombreuses distinctions ne serviraient point aux peintres, aux savants, aux voyageurs. L'attention s'égare dans les détails; et les genres ne peuvent être fixes, complets, distincts, que lorsqu'ils embrassent de grandes masses.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXI.

ASPECT GÉNÉRAL DU PAYS BASQUE.—DES INDIGÈNES.

A l'ouest de la vallée de Barétouse, le voyageur trouve un pays d'un aspect différent, et un autre langage, signe caractéristique d'une nouvelle race. Le gave sépare les champs d'alluvion des Pyrénées, de la Lande, le Zaara de la France, qui s'étend de ses rives et de celles de l'Adour jusqu'à l'embouchure de la Gironde. Déja, après Pau, comme atteints de l'influence de ce voisinage, les champs de la rive gauche n'ont plus cette parure des terres arables et des beaux pâturages qui les embellissent au-dessus de cette ville. Ce torrent fougueux n'a pas voulu s'emprisonner dans un lit régulier, et les hommes n'ont point tenté de grands et vraisemblablement d'inutiles efforts pour le dompter. Ses flots

capricieux errent donc en liberté à travers la plaine, en embrassant dans leurs replis des centaines d'îles qui ne sont couvertes, comme les bords, que de saules sauvages. La Garonne, à Monrejau, à peine dégagée des montagnes, se dépouille du caractère farouche des torrents, coule profonde, paisible, dans un lit constant; et les moissons, les treilles, les vergers, s'approchent sans crainte de ses rivages. Ses premiers pas annoncent déja la fécondité et les scènes pittoresques qu'elle doit répandre sur son cours.

Les premiers coteaux qui bordent la plaine du gave sont couverts de chênes, de châtaigniers, de vignes, toutes soutenues par de petits érables-sycomores, des ormeaux ou des échalas; et dans le fond sont des prairies et des champs de maïs, enceints de haies de ronces, d'aubépine, de saules. Tous les chemins vicinaux, bordés de ces murailles épaisses et couverts d'une voûte de feuillage, sont sombres, même dans le plus beau jour. La verdure abonde dans ces parages, mais cette parure est trompeuse; elle déguise la stérilité du sol pour les plantes les plus précieuses, les céréales.

Tous les vallons jusqu'à Navarreins, creusés en

oules ou en longs canaux, sont tous surmontés de plateaux situés dans le même plan horizontal. Ces plateaux sont évidemment les restes d'un banc primitif que les eaux ont ensuite sillonné et creusé.

Mais avant de m'enfoncer dans le pays basque, je cherchai vers la lisière une habitation bien intéressante pour tout explorateur des Pyrénées, celle de M. Palassou. Sa vie entière fut consacrée à l'étude de ces montagnes. Ses ouvrages ont aussi cette plénitude de faits, fruit de longues observations. Ils sont encore recommandables par une douce philantropie, par une modestie que font ressortir ses vastes connaissances, et par un style pur, image de l'ordre et de la netteté de ses idées. Son premier ouvrage : *Essai sur la minéralogie des monts Pyrénées*, fut imprimé en 1784. Cette date en rehausse singulièrement le prix, puisqu'elle constate que M. Palassou est un des premiers naturalistes qui aient écrit sur les Pyrénées. Il découvrit, pour ainsi dire, ces montagnes, et sa voix y appela cette foule de physiciens et de philosophes qui depuis leur ont donné tant de célébrité. M. Ramond, que l'on doit regarder comme un bon

juge sur cette matière, rend plusieurs fois un témoignage éclatant au mérite de cet auteur. Soixante-dix-huit ans pesaient sur sa tête, et le chargeaient de plusieurs infirmités; une difficulté dans la parole, l'impossibilité de lire, des défaillances fréquentes, étaient du nombre de ses maux. Mais sous ces ruines, je retrouvais des vestiges du savant géologue. Dès qu'il eut connu le motif de mon voyage, je reçus de lui le plus aimable accueil. Sa grande carte minéralogique fut déployée. Pierre, garçon de vingt-six ans, à-la-fois son écuyer, son jardinier, son secrétaire, et, ce qui prouvait la bonté de tous les deux, son ami, me montrait, à la voix de son maître, les lieux désignés; et sa facilité annonçait l'habitude de ce travail. M. Palassou lui faisait lire les passages de son premier ouvrage ou de ses mémoires postérieurs, qui se rapportaient à notre entretien, et qui nous faisaient dériver vers de nouveaux sujets. Les heures fuyaient, et une chaleur printanière ranimait le corps du vieillard. Il était revenu à ses années de force, d'études, d'espérances. Puissance aimable des goûts élevés et purs! Jusqu'au dernier jour l'homme sent leur charme, et ils sèment encore

quelques fleurs sur la triste et aride route de la vieillesse.

Le lendemain amena un nouveau degré d'intimité. M. Palassou ouvrit pour moi une cassette qui contenait son trésor. C'était plusieurs mémoires inédits, sur lesquels il me fit l'honneur de me consulter.

Mais je ne sais quel profond sentiment de découragement, impression de la vieillesse, quelle réminiscence des mécomptes passés, quel souvenir amer des illusions de la science, vinrent s'emparer de l'ame du géologue. Nous causions de la transmutation des éléments des roches, et surtout de celles de l'ophite, pierre qu'il avait beaucoup étudiée, et dont il me montrait divers échantillons sous les formes qu'elle affecte à ses différents âges, lorsque la difficulté d'expliquer ces transformations le fit médire de la science. « Plus j'étudie, plus je me sens igno-
« rant. Ma vie n'a été qu'une chaîne de conjec-
« tures vaines et d'analyses infructueuses. Si je
« revenais à la jeunesse avec mes connaissances
« actuelles, je jetterais au feu livres et papiers,
« et j'abjurerais l'étude des sciences comme dé-
« cevante et vaine. Un voile épais est étendu sur

« la nature; et nous ne pourrons jamais le sou-
« lever. »

Il mit le comble à ses bontés par l'honorable présent de ses ouvrages. Ce vieillard me rappelait les scènes augustes des Pyrénées que je venais de contempler. Je le quittai avec une émotion triste et profonde, produite par cette pensée qui nous poursuit dans la vie, et qui nous annonce que nous devons dire, dans notre rapide cours, un éternel adieu à des objets attachants.

Le pays basque, hors des grandes routes du commerce et des établissements thermaux, est peu connu: j'exposerai, en quelques traits, son dessin général. Les eaux de la mer et du ciel ont façonné les continents en vastes bassins; mais l'étendue de leurs limites, la disparition de l'agent, font de ce travail un mystère aux yeux ignorants. Les eaux du ciel sont venues après modifier ces grandes dépressions primitives, en creusant des vallons dans le sens de la pente générale. Ces derniers ouvrages sont sensibles, parce qu'ils sont bornés dans un espace que l'œil peut embrasser, et que la présence continuelle de l'agent constate sans cesse l'action. Ces derniers effets sont surtout manifestes dans les

montagnes, dont les parois, rongées par les torrents, déposent irrésistiblement du fait. Un rapport exact existe entre l'étendue, la largeur de la vallée, et le volume du gave créateur. Cette concordance est un fait si général, qu'une carte hydraulique où les cours d'eaux seraient exactement figurés dans leur direction, leurs divers embranchements, leur largeur, leur déclivité, leur volume, suffirait seule pour faire connaître la hauteur, la déclivité des montagnes riveraines. Les travaux des hommes pourraient apporter quelques erreurs dans ces rapports, par le déboisement des flancs qui accélère les éboulements et appauvrit les gaves. C'est le seul cas où l'exactitude du rapport recevrait quelque modification.

Quatre gaves principaux sillonnent le pays basque, déterminent son dessin, et s'emparent, dans leur vallée, des eaux des vallons adjacents. Le Gaison, le premier à l'est, prend sa source dans les montagnes boisées de Saint-Engrace, et, suivant la ligne du méridien, baignant de ses flots le bourg de Tardetz, la ville de Mauléon et de nombreux villages, va se jeter, au-dessous de Sauveterre, dans le gave d'Oléron qui le ren-

contre en fléchissant vers l'ouest. Le Gaïson coule, à Mauléon et dans le bassin en aval, sur des bancs schisteux. La mollesse de la roche lui a permis ainsi de se creuser un lit profond.

La ville de Mauléon est divisée en deux parties, qui représentent le temps féodal et la civilisation moderne. La première est sur la pente du monticule, que hérisse un vieux château. Cette position, choisie à dessein pour la facilité de la défense, annonce la fréquence des guerres entre les barons voisins. L'autre est dans la plaine, sur les bords de la route et du Gaïson. Cet avantage de viabilité et de communication est permanent, et son effet sera d'attirer sans cesse les constructions sur ce point; tandis que le vieux quartier, dont les défenses sont désormais inutiles, sera délaissé et abandonné aux pauvres. Ce système de commodité se montre partout dans l'édification des villes, parce qu'il n'est plus gêné par toutes les craintes gothiques et féodales. Ainsi le perfectionnement de la civilisation efface de l'intérieur d'un grand pays toutes ces constructions, enseignes de troubles et de malheurs; donne un même air de famille à toutes les parties d'un territoire; et repousse à la frontière

toutes ces fortifications, qui accusent la raison de l'homme. Je n'ai décrit la ville de Mauléon que pour en venir à cette conclusion consolante et de bonne espérance pour l'avenir des nations, qui, nous devons l'espérer, seront un jour entre elles comme toutes ces peuplades féodales sont aujourd'hui.

A l'occident le bassin de la Bidouze, dans la même direction que celui du Gaïson, forme un ensemble de vallons empreints de la même physionomie. La ville de Saint-Palais est au débouché de tous ces vallons, dans la plaine. Tous les coteaux intermédiaires sont revêtus d'une abondante verdure formée de fougères, de prairies et de bois. Des cerisiers, d'une dimension prodigieuse, se montrent, au confluent des vallons, dans la vallée principale; mais tout cet enchaînement de bas-fonds, de plateaux, de petits cols, est prosaïque. Cette verdure des fougères est la livrée de la stérilité. Le chêne, ici très-abondant, est un arbre vulgaire, bon sans doute pour la récolte du gland, ou converti en bûches et en madriers; mais ses rameaux épars, souvent brisés, nus, sont sans grace. Il rampe au fond des vallons. Jusqu'à ces troupes de cochons qui cou-

vrent les chemins et rôdent sur ces racines soulevées ou décharnées, tout le dépare en ces lieux. L'aspect lointain des sapins implantés fièrement sur les cimes sourcilleuses, qui, par la beauté de leur port, autant que par le grandiose du cadre, charment le peintre; qui, nés pour régner, commandent encore aux flots, après qu'ils ont cessé d'orner le front des montagnes, cet aspect poétique fait jeter un regard dédaigneux sur tous ces arbres rampants dans le vallon. Le chêne semble la dernière ressource de l'homme pour tirer quelque fruit d'un mauvais sol. Son abondance est ainsi un fâcheux indice pour un pays. Je dirai encore, au détriment de ces lieux, que ces collines arrondies en croupes, ou contournées en cônes, peuvent satisfaire l'œil du pasteur voisin, qui voit là un bon pacage pour ses vaches ou pour ses moutons; mais qu'elles ne disent rien au voyageur qui vient de parcourir les Pyrénées.

Ces pelouses, ces ombrages, sont trompeurs. L'œil cherche en vain des habitations. Leur multiplicité est le signe le plus certain de la fécondité de la terre. Ces paysages du pays basque, si verdoyants, si boisés, ne sont ainsi formés en

totalité que de ces choses qui ne sont que l'accessoire dans les riches vallées d'Argelez, de Campan, de Luchon. Là, les nombreux villages et les vastes blés montrent l'homme et l'abondance, tandis que les savanes basques ne semblent que le domaine des troupeaux.

Le fond du sol est généralement une argile si compacte, que chaque pas de bœuf est un bassin imperméable pour l'eau. Quelquefois elle est mélangée de cailloux. Plus rarement on découvre des pierres calcaires. Comment les habitants, qui peuvent sans frais disposer d'un abondant combustible, ne convertissent-ils point ces pierres en chaux, pour rendre cette gluante argile divisible et féconde? Cette opération pourrait faire élargir sur quelques points les greniers, et accroître ainsi la population.

Leur territoire, tel que je viens de le présenter, ingrat pour les céréales, mais abondant en pâturages, rend les Basques plus pasteurs qu'agriculteurs. Cette pauvreté du sol est une des causes de la conservation de leurs mœurs, de leur langue et de leur liberté.

J'avais vu dans les Alpes, à Chamouny, en 1810, deux Albinos, issus de parents de race

indigène. L'aîné avait alors environ 36 ans : ils revenaient d'une longue tournée en Europe, entreprise pour se montrer comme objets de curiosité, et pour recueillir un pécule.

Le même fait devait se reproduire à mes yeux dans les Pyrénées. A côté de l'auberge de la *Posada del Sol*, où j'étais logé à Saint-Jean-Pied-de-Port en 1823, était une boutique d'épicier. De là je vis sortir deux filles de seize et dix-huit ans, assez grandes et bien faites, et un garçon plus jeune, qui avaient tous les traits qui caractérisent les Albinos, les cheveux et les cils presque blancs, le teint blafard, les yeux myopes à iris rosé, et paraissant offensés de la vive lumière du soleil. Je les observai avec une vive curiosité, et pris des renseignements. Le père, M. Ducros, natif de Navarreins, avait une place de garde d'artillerie à Bayonne. La mère, de la famille Croharé, de même née à Navarreins, était venue, par suite d'une spéculation commerciale, s'établir à Saint-Jean-Pied-de-Port. Leur famille se composait de sept enfants; les quatre autres, comme le père et la mère, présentaient tous les traits de la race indigène.

Les médecins ne sont point fixés sur les causes

qui produisent cette dégénération de l'espèce humaine. Il est à remarquer que cette variété, qui se reproduit en quelques lieux, se montre principalement dans les pays montagneux. On la trouve dans les andes de l'isthme de Panama, dans les montagnes de l'intérieur de l'Afrique, dans celles de l'île de Ceylan. Les hautes régions nous offrent les termes extrêmes de la race humaine : les hommes les plus remarquables par leur haute stature, leur force, leur agilité, leur énergie, et les crétins, les goîtreux, les albinos.

La Nive, la plus considérable des rivières du pays basque, a ses sources principales dans les montagnes de Saint-Jean-Pied-de-Port et dans la vallée de Baygorry. Ses bords, pleins de variété et de charme, mènent, dans la direction du nord-ouest, à Bayonne, où ce torrent, gonflé par le flux, porte des vaisseaux.

Saint-Jean-Pied-de-Port est le point central de plusieurs vallons divergents qui pénètrent jusqu'à la frontière. Il est sur la route de France en Espagne ; ses environs sont très-pittoresques. Cette ville est ainsi nécessairement une des stations du voyageur qui parcourt le pays. La per-

manence d'une garnison dans le château fait que la langue française n'est point dans cette ville, comme dans d'autres cités basques, une langue étrangère, et c'est encore une raison de choisir Saint-Jean-Pied-de-Port comme séjour.

Depuis long-temps j'étais dans le pays basque, et je cherchais encore cette race indigène si vantée. Mes regards étonnés semblaient demander ce peuple primitif, dont les veines ne recèlent qu'un sang pur et généreux, sans altération du sang grossier des peuplades du Nord et de la teinte basanée des tribus de l'Yémen. Je trouvai à Navarreins des femmes blanches, assez jolies, mais généralement petites; enfin, une race vulgaire. Pour calmer mon impatience, je me dis: Je ne suis que sur les confins du pays basque; avançons. La vallée de la Soule et Mauléon m'offrent un langage nouveau: c'est le basque tout pur. Mais le peuple qui le parle est-il nouvellement transplanté sur ce sol, et a-t-il seulement hérité du langage et des habitations des anciens possesseurs? Je ne vois pas dans ses traits ce peuple beau, fort et leste que se représentait mon imagination; avançons. La vallée de la Bi-

douze ne satisfait point, sous ce rapport, ma curiosité avide. Enfin, dans le vaste pays qu'arrose la Nive, je trouve les vrais Basques.

Mon regard curieux cherchait à démêler dans la physionomie des habitants les traits génériques de la population asiatique, qui, à une époque inconnue, vivifia cette terre. Les Basques sont moins grands que les Béarnais, mais leur corps est plus vigoureux, leurs muscles plus saillants. Leurs traits distinctifs sont le liant des mouvements, l'agilité de la démarche. Leur costume favorise encore cette légèreté, ou en donne une plus vive apparence. Un petit berret bleu, placé ordinairement sur un côté du front, semble fait plutôt pour orner que pour défendre leur tête du soleil ou de la pluie. Il donne ainsi plus de vivacité à leur physionomie, dans laquelle je voyais l'esprit de ces Phéniciens, le peuple le plus aventureux et le plus intéressant de l'antiquité. Leur veste, toujours jetée sur une épaule, laisse leurs bras nus, et ce trait me rappelait encore un peuple méridional et l'habitude de navigateurs toujours ainsi prêts à la manœuvre. Leur culotte courte, toujours sans liens au genou, favorise ainsi la liberté de leurs mouve-

ments, et laisse paraître dans une entière nudité leurs jambes, dont la plénitude des contours et la saillie des muscles annoncent la vigueur. Ils sont chaussés de spartilles de corde qui rendent le pied sûr et léger. Enfin, une large ceinture de laine rouge ou de soie cramoisie les enveloppe et complète le costume national.

Celui des femmes, toujours plus flexibles dans leurs usages, se rapproche plus du costume des Françaises des provinces voisines. Il n'en diffère que par le mouchoir d'un bleu foncé ou d'un blanc éclatant, qui, attaché sur le haut de la tête, flotte derrière sur les épaules et donne un air piquant d'abandon. Il semble que c'est la toilette précipitée du saut du lit. Les douces impressions qu'excite cette idée contribuent encore à embellir ces jolies indigènes. Je les nomme ainsi, comme si je décrivais des femmes des Maldives, car leur langage inintelligible les rendait tout autant étrangères pour moi. Cependant, au langage près, elles n'ont rien de sauvage. Leur brassière comprime trop leur sein, et doit le déformer de bonne heure; mais ailleurs se montrent ces contours pleins et potelés qui charment les yeux de l'épicurien et du peintre. Leur démarche est fa-

cile, légère, et cela seul indiquerait des formes heureuses et dans une parfaite harmonie. L'éclat de leur coloris, la vivacité de leur regard, comme la grace de leurs mouvements, promettent beaucoup à l'amour.

Que j'esquisse une petite scène récente. Une fille fraîche, jolie, quatorze ans environ, ainsi d'hier échappée à l'enfance, et en conservant encore la tournure naïve, mais dont les yeux baissés annonçaient des pensers de pudeur d'un autre âge, cette jeune fille, dans tout cet ensemble gracieux, passait sous mon regard dans la place qui est devant la *Posada del Sol*, décrivant, pour se rendre à une maison voisine, un arc de cercle dont ma fenêtre était le centre. Une jolie jouvencelle, même les yeux baissés, voit tout sans paraître rien voir. Deux fois son regard soulevé furtivement avait rencontré le mien, et tout lui disait que je ne perdais pas un seul de ses mouvements. Ce long et très-attentif examen qu'elle devine fort bien lui donne un élan d'impatience; elle court les derniers pas pour se dérober au spectateur indiscret, mais avant d'entrer dans la maison elle se retourne à demi; ses grands yeux s'ouvrent, brillent, et je vois le sourire le

plus gai animer cette jolie figure, devenue en un instant espiègle et presque malicieuse.

Les Basques étaient les meilleurs marins pour la pêche de la baleine et celle de la morue. On croit voir dans cette aptitude un héritage de leurs ancêtres. A défaut de notions positives contraires, je me plais à revoir en eux les Phéniciens, qui honorent l'antique Asie, et qui, sous Annibal, furent près de sauver l'Occident du joug sans fleurs et sans grace des féroces Romains.

Le P. Sanadon a écrit un ouvrage en espagnol en trois volumes, intitulé *De la noblesse des Basques*. Peu d'écrivains se sont occupés de recherches sur ce peuple intéressant, mais qui, loin des routes principales que suivent les voyageurs de l'Europe, a été comme oublié. Nous nous le représentons, nous Français, comme perdu dans l'enfoncement de quelques gorges des Pyrénées. Notre versant ne possède que la plus petite partie de la nation basque. Au-delà des Pyrénées, les provinces de Navarre, Biscaye, Alava, Guipuscoa, sont habitées par le même peuple; et cette superficie, de près de mille lieues carrées, est six fois plus considérable que le ter-

ritoire basque enclavé dans les limites françaises. Ainsi, sous tous les rapports, par sa masse, son courage, manifesté à tant d'époques glorieuses, ses mœurs originales, son langage primitif, le peuple basque méritait plus d'attention et d'intérêt.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXII.

ABBAYE DE RONCEVAUX. — COMPARAISON DES FORÊTS FRANÇAISES ET ESPAGNOLES.

L'ABBAYE espagnole de Roncevaux, non loin de la frontière, est intéressante pour tous les Français, par les souvenirs de Roland. Je ne pouvais manquer de faire un pélerinage au lieu qui vit les derniers exploits et la fin héroïque de notre grand paladin. Dirai-je la route de Saint-Jean à Roncevaux? Au premier abord des montagnes, comme de toutes les choses, l'observateur est vivement frappé des différences des objets. Un long examen familiarise avec toutes ces dissemblances. Elles rentrent dans des divisions ou espèces générales. On plane sur l'ensemble; les petits détails se confondent d'en haut, et les masses seules font impression.

Ainsi noter tous les détails des vallons basques, ce serait vouloir apprécier les différences des feuilles d'un ormeau d'avec celles de l'ormeau voisin. Partout des pentes ravinées, herbeuses, boisées. Dans le fond, du maïs, des patates, et un gave bien humble, bien paisible. Voilà l'ensemble constant.

Ma route fut par le vallon de Lusaïde ou val Carlos. Un quart d'heure après le passage du col, couvert d'une épaisse forêt de hêtres, nous atteignons l'abbaye de Roncevailles, que nous nommons Roncevaux. De grands et solides bâtiments annoncent que les maîtres de la maison ne meurent point, et que les constructeurs ont travaillé dans cette pensée. Les moines, alors au nombre de neuf, sont de l'ordre des grands augustins; et pour me donner une idée de la richesse de ces cénobites, mon guide m'assurait qu'ils pouvaient traverser l'Espagne jusqu'à Cadix, en logeant toujours dans leurs couvents.

Le souvenir de Roland, que je trouve partout dans les Pyrénées, est surtout vivant et glorieux à Roncevaux. C'est dans la plaine, à un quart de lieue au midi de l'abbaye, au lieu où est le village de Burguette, que se donna la ba-

Digitized by Google

taille où succomba le preux. Le soin que les moines mettent à conserver quelques armes du paladin, prouve l'importance qu'ils attachent à ce trophée. On me montra deux boules de fer de trois à quatre pouces de diamètre, attachées par deux forts chaînons à un gros manche de bois, long de deux pieds, et garni de fer à l'extrémité où est l'anneau qui tient les deux chaînons. Un bras puissant et adroit pouvait rendre cette arme terrible. Ces deux boulets revenaient sans cesse, et chaque coup devait être décisif. Une barre de fer grosse comme le bras, longue comme un grand bâton, servait encore, selon le dire du *cicerone* du couvent, d'arme à Roland. Un énorme gant du paladin est aussi conservé. Il est vraisemblable que le compagnon de Charlemagne ne maniait pas cette énorme barre de fer comme les Basques se servent du bâton, et que sa main ne remplit jamais ce gant gigantesque. Mais nous voyons, dans ces amplifications des moines, la grande idée qu'ils avaient du chevalier.

Il est dans la destinée de Roland que son souvenir, à Roncevaux comme dans l'Arioste, soit lié à des choses facétieuses. On me montra, après

ces objets, les patoufles de velours rouge et les guêtres de soie cramoisie de l'archevêque Turpin, que mon interprète nommait un ancien prieur de l'abbaye et l'historien du paladin.

Ces détails m'étaient donnés par Ibagnez, vicaire de Roncevaux, qui, dans la guerre de l'invasion, s'était réfugié en France, et que le bon souvenir de l'hospitalité française rendait poli et prévenant pour moi. Nous échangeâmes nos noms, pour nous retrouver plus facilement dans le monde, selon notre commun désir.

Mon retour fut par la montagne d'Astoa-Biscar, ou *dos d'âne*, nommée ainsi à cause de sa forme. Près du lieu dit Château-Pignon, mon guide me montra une ruine qu'il nommait l'Hôpital de Roland. C'est là, qu'à travers des flots d'ennemis, le guerrier, blessé mortellement, parvint encore victorieux, et qu'il rendit le dernier soupir. Auprès est une fontaine que les gens du pays regardent comme bienfaisante à cause de Roland, et dont ils viennent boire l'eau avec foi. Je goûtai aussi son onde claire, à l'honneur de notre fameux paladin et de son aimable poète.

La route que je suivais est celle du commerce de Saint-Jean-Pied-de-Port pour l'Espagne. Elle

est constamment, jusqu'à cette ville, sur la crête des montagues, et est une des plus belles que j'aie parcourues dans les Pyrénées.

Je dominais, du plateau de Château-Pignon, tout le bassin de Saint-Jean-Pied-de-Port. Le soleil y éclairait vivement le village de Lacarré, le château voisin du brave général Harispe, et les rendait saillants sur le fond vert du paysage. Toutes les petites inégalités du sol s'aplanissaient d'un haut point de vue; et le bassin de Saint-Jean-Pied-de-Port, ainsi agrandi de tous les petits vallons latéraux qui se confondaient dans son plan, paraissait plus beau, plus riche de moissons et d'habitations.

Près du cabaret d'Orrison sont plusieurs fontaines, légèrement minérales, dont les gens du pays viennent boire pour les maux d'estomac et les maladies de langueur, dans les mois de juillet et d'août. Ils joignent à cette eau le petit-lait des cabanes voisines. Ce régime tempérant, le bon air, le repos, les guérissent des maux causés par le vin, les épiceries, le piment et les femmes, dont les Basques font un usage immodéré.

Une caravane de cinq à six contrebandiers espagnols, conduisant en Espagne huit mulets

chargés, nous croisa sur ces hauteurs. Les mulets portaient au-dessus de la charge la carabine protectrice. Pour nouvelle similitude avec les commerçants qui traversent les déserts de la Syrie, ils devaient camper nécessairement sur les montagnes vers Iropil. Grands, de bonne mine, ils paraissaient gens à défendre leurs ballots. Un guide espagnol était venu les prendre à Saint-Jean. Ils marchaient déja, même en France, où tout les servait, avec cet air attentif et décidé que donne aux hommes courageux l'idée d'un danger prochain. Nous n'avions rien à démêler ensemble, et nous nous saluâmes avec franchise.

Après la montagne d'Astoa-Biscar, de vastes forêts de hêtres se déployèrent à notre droite, de la cime à la base de la montagne. La nature a prodigué une vie si active à ce sol, que les hêtres se touchent tous comme les herbes d'une prairie. C'est un immense tapis de verdure déroulé sur les montagnes d'Iropil et vers les gorges d'Iral. Le fond même des vallons était couvert de cette voûte verte. Rien ne décelait ni les eaux, ni les roches du gave. Partout ailleurs le torrent est redouté des montagnes qu'il déchire, des forêts qui n'osent s'approcher de ses bords, et dont il

roule les troncs fracassés par les avalanches: mais ici, comme subjugué, il disparaît sous la forêt universelle. Cette forêt d'Irati s'étend en Espagne. Partout, sur la ligne de la crête, les voyageurs voient de belles forêts ombrager de vastes parties du versant espagnol. Elles sont évidemment plus étendues, plus belles par la grosseur des arbres, que les forêts du versant français. Ainsi j'ai vu la prééminence des forêts d'Aran, d'Artigue-Telline, du Val-de-Lastos, de Bielsa, d'Ordesa, d'Irati, de Roncevaux. Devons-nous conclure de ces faits le blâme de l'administration française et l'éloge des bureaux de Madrid? Non. La question embrasse ici plus d'éléments. Si nous examinions les causes physiques dans leur action sur le développement des bois des deux versants, nous trouverions au nord des avalanches plus nombreuses et plus terribles qui ravagent les forêts; au midi, des pentes plus escarpées, et qui ainsi inutiles au moissonneur et au faneur, n'ont pu se revêtir que de la parure de la nature sauvage. Cette raideur des pentes préserve ces forêts à la fois des avalanches, qui ne peuvent se former, si les neiges glissent en tombant sur le sol, et de la

hache du bûcheron. Les causes indiquées auront pour effet constant d'établir la supériorité de reproduction et la conservation des bois sur le versant méridional.

Mais je fais abstraction de ces circonstances locales. Arrêtons-nous à une cause qui, par sa force et son étendue, efface toutes les autres: l'action de l'homme.

Les forêts sont exploitées à raison des besoins généraux de l'industrie, et des besoins domestiques de la population. Nous voyons, en France, dans les Pyrénées, une multitude de forges, de moulins à scie, et de villages, qui l'emporte de beaucoup en nombre sur ces choses du versant méridional. Si, indépendamment des besoins de la population indigène, nous voyons les vastes exportations de bois que réclament, en France, les provinces voisines, populeuses, et auxquelles fournissent les nombreux radeaux de la Garonne, de l'Adour et du gave d'Oléron; que réclament encore les chantiers de la marine royale, à Bayonne, à Rochefort, nous sentirons que les forêts des Pyrénées françaises (1) se reproduisent

(1) L'excellent ouvrage statistique de M. Dralet, sur les

trop lentement pour fournir à une si grande consommation, et que, par nécessité, les coupes sont quelquefois prématurées.

Le même sol n'offre, en Espagne, que moitié de la population de France, et ce rapport est encore trop avantageux au premier état. Le climat plus tempéré exige moins de consommation du combustible dans le foyer de la case. Parler de l'industrie espagnole, c'est appeler le sourire sur les lèvres du lecteur. Ainsi les usines du versant méridional feront moins de ravage dans les forêts.

Voilà les causes principales qui font la supériorité des forêts des Pyrénées espagnoles, et dont quelques-unes constatent les vices, l'inertie de l'administration de Madrid.

Pyrénées, renferme les notions les plus exactes et les plus développées sur les forêts de ces montagnes : conservateur d'une division forestière qui comprend dans son cadre une partie des Pyrénées, l'auteur a recueilli par lui-même et par ses agents tous les documents nécessaires, les présente sous un plan très-judicieux, et offre les vues les plus sages sur l'amélioration des forêts.

CHAPITRE XXXIII.

VALLÉE DE BAYGORRY.

Je tenais beaucoup à visiter la vallée de Baygorry, qui, hors de toute route commerciale ou militaire, offre une race et des mœurs plus particulières. De petits coteaux séparent les deux vallées de Saint-Jean et de Baygorry. Leur revêtement est toujours le même : des chênes, des champs de maïs, de vastes tapis de fougères, et quelques blés trop peu étendus. Les vignes paraissent devenir plus abondantes sur les versants de Baygorry. La terre qui, dans tout le pays basque que j'avais parcouru, était une argile jaune mêlée de cailloux, conservant toujours ici sa nature alumineuse, semble se combiner avec l'oxide de fer, et une forte teinte rouge en est un indice. Les vignes touchent immédiatement les fougè-

res, et sont fraîches et vigoureuses. Ainsi ces landes pourraient porter des raisins; mais, ensemencées par la nature de fougères, elles ont leur utilité. Elles servent de pacage, et fournissent la litière pour le bétail. La paille de blé ne serait point assez abondante, et, d'ailleurs, on en fait un meilleur usage: elle devient la pâture de l'étable.

Ces vastes tapis de fougères sont partagés entre les habitants voisins. Les limites sont fixées, et chaque maison a sa part constante. La coupe d'une fougerée, faite pendant trois ans sans contestations des voisins, en assure la possession; mais l'abandon pendant un an et un jour, fait rentrer cette fougerée dans le communal. Le bon sens, qui n'est jamais dans l'application que l'intérêt général, a dicté cet usage. Trois ans de possession continue et sans obstacle, annoncent que nul autre, dans un voisinage convenable, n'a un besoin urgent de cette récolte. L'abandon de cette récolte pendant un an, doit faire rentrer la fougerée dans la propriété générale; car la possession sans produit serait une perte pour la société.

La commune de Saint-Étienne, chef-lieu de

Baygorry, occupe dans la vallée près de trois lieues, du sud au nord. Ainsi toutes les bourgades basques sont divisées par groupes de maisons, dispersés çà et là. L'église et la maison du maire, ordinairement rapprochées, sont le centre de toutes ces habitations, cabanes, granges, maisons, situées depuis les savanes des plateaux, les forêts des versants, jusqu'aux bords du torrent.

Le village des Aldudes est le dernier vers le sud. La route qui y mène, offre, durant trois lieues, toujours les mêmes produits, les mêmes aspects que ceux déja présentés. Pourrait-on décrire, sous des formes différentes, des paysages qui se ressemblent tant? Ce serait une entreprise semblable à celle d'exprimer les différences légères qui caractérisent les figures d'une vaste population. Je suppose rendus, l'angle d'inclinaison des versants, les courbes diverses sous lesquelles ils se fondent avec le plan horizontal du vallon, la supputation du nombre des couches mises à nu par l'érosion des flancs, l'énumération des arpents de bois, de pâturages, de vignes et des habitations. Que résulterait-il de cette exactitude mathématique? une sèche statistique,

bonne seulement pour l'administrateur; et pour tous les autres, et surtout pour l'auteur, un insupportable ennui. Ces données spéciales sont convenablement dans les cartons d'une mairie. Elles ne sont point dans le but de cet ouvrage. Je n'ai dû rechercher que les grands traits que le peintre met dans son tableau, et que le narrateur rend à l'esprit avec des sons.

Les montagnes se rapprochent vers les Aldudes, comme dans presque toutes les vallées vers les cols. De petits vallons sauvages viennent verser leurs eaux, leurs avalanches, leurs rocailles, dans le vallon principal. Mais partout vers le haut des vallées, si l'on entrevoit de loin, à travers le défilé, un clocher et un groupe considérable de maisons, on peut être sûr que là est un évasement qui a laissé des champs, des prairies, suffisants pour les habitants.

De même que dans tous les villages frontières, les montagnards unissent, pour vivre, aux mamelles de la terre les produits du commerce. Ils décorent de ce nom la contrebande. Ici, comme nouveauté, j'ai vu les femmes occupées à cette exploitation. Mais la population des Aldudes est une des plus belles du pays basque; et ces fem-

mes grandes, agiles, vigoureuses, se jouent des fardeaux, comme ailleurs le font les hommes ordinaires. Mais la femme trahit toujours sa faiblesse originelle : elles n'osent point manier le fusil. Rousseau a dit que l'art d'entretenir le feu, est la ligne éternelle de séparation du singe et de l'homme. L'art de manier les armes, est celle des deux sexes. Ce trait caractéristique assure la dignité de l'homme, la grace de la femme, et l'ensemble des qualités morales convenable à tous deux.

Le climat n'est point rigoureux dans ces basses montagnes; la neige y dure à peine quelques jours. Des pêchers que je vis près du village des Aldudes, me convainquirent que les hivers étaient là modérés.

La vallée de Baygorry possède des mines de cuivre, au lieu dit de la Fonderie, entre les Aldudes et Saint-Étienne. Les bâtiments pour l'exploitation ont été brûlés dans la première guerre de la révolution, et dans celle de l'invasion de Napoléon. Sans crainte de l'avenir, on les reconstruit de nouveau.

On apporte aussi aux mêmes fourneaux du minerai de fer pris à la mine d'Oustélégui, au-

dessous de Saint-Étienne. Les ruisseaux qui traversent les chemins jusqu'aux Aldudes sont colorés en rouge, et déposent une vase de même couleur, qui annonce l'abondance du fer dans ces montagnes.

Les Basques naissent vifs et agiles. Mais leur aptitude aux exercices du corps est encore accrue par les premiers jeux de leur enfance. Je vois encore des groupes de folâtres bambins bondir sur la place de Saint-Jean-Pied-de-Port. Leurs jeux, leurs disputes inopinées, leurs pleurs, et puis la confiante paix qui les rapprochait, leurs vêtements en désordre, cette physionomie vive d'enfants abandonnés à l'instinct de liberté sans compression importune, les brillantes couleurs de la santé et du plaisir, tout dans eux me rappelait, avec charme, les scènes accoutumées de mes foyers, et je reconnaissais dans la foule, ma Valérie mutine, mais sensible; mon pétulant Gustave, et mon petit Hippolyte, trop caressé, et le pire de tous par ses caprices. Ces marmots annonçaient déja, par leurs gambades, ce qu'ils seraient un jour pour l'agilité et la force. Les Basques transmettent avec le sang cette disposition, qui, acquise d'abord, est deve-

nue, de génération en génération, un des caractères indélébiles de l'espèce. Les enfants et les gens de tous les âges jouent à la paume, exercice qui rend à la fois la jambe leste, le corps souple, le bras fort, et le regard prompt et sûr. Ils ont deux sortes de jeux de paume. La longue paume, où deux compagnies se renvoient, suivant des règles convenues, le rapide message, et se disputent le prix. L'autre jeu se compose d'un mur contre lequel la paume, lancée de loin dans l'arène, est renvoyée par son élasticité, pour être chassée de nouveau dans la même direction par les joueurs. J'ai vu un local semblable dans de simples habitations, et même pour l'usage des pasteurs gardant leurs troupeaux. Je ne connais point d'exercice qui réunisse mieux toutes les fins de la gymnastique.

Aussi rien n'est plus vrai que le proverbe : courir, santer comme un Basque. La fameuse danseuse de corde, Mme Sacchi, est née à Moneins. Mon souvenir, comme une scène actuelle, me montre ce pasteur, qui nous atteignit après la tente d'Orrison au retour de Roncevaux, parcourant loin de tout sentier le flanc de la montagne, pieds nus, à bonds légers et précipités;

Digitized by Google

et cette allure de chamois paraissait en lui la chose la plus naturelle. Il disparut bientôt à nos regards surpris, et nous désabusa sur notre marche que nous avions crue rapide.

Mais, en narrateur fidèle, je dois dire le mal comme le bien. Cette vallée de Baygorry est, pour les mœurs, une nouvelle Otahiti. Soit que sa position reculée, l'affranchissant de la censure de l'opinion publique, la laisse s'abandonner sans crainte aux simples impulsions de l'instinct; soit que l'influence du sang primitif se fasse sentir, et que les fêtes licencieuses de Byblos et du mont Aphaque se reproduisent ici par une lointaine imitation, il est certain que les jeunes filles imitent leurs devancières, sacrifiant à Vénus sous l'ombrage des cèdres du Liban, et rappellent les tableaux plus récents des jeunes insulaires de la mer du Sud, se livrant sans honte aux baisers, sous les voûtes des bananiers et des palmiers de leurs beaux rivages. L'usage antique permet, à Baygorry, à un jeune homme, de faire la cour à une jeune fille dans l'ombre de la nuit, et dans sa propre chambre. Le rendez-vous est sollicité et donné à la danse ou à la promenade. L'amoureux apporte, le soir, dans

un petit panier, une collation composée des fruits de la saison. A l'aide de son couteau, implanté dans les fentes du mur, il escalade au premier, où loge ordinairement son amie, et dont le contrevent, préparé pour son entrée, cède avec facilité. Les parents sont dans une autre chambre voisine. Il est censé que le jeune homme conserve, par pudeur, une partie de ses vêtements; qu'assis sur le lit d'une jouvencelle, belle de sa jeunesse, de sa tendre émotion, de ce désordre voluptueux, où l'ont laissée les aveux du jour et les premiers songes de la puberté, il aura, dans ces jeux, dans cette vive conversation, la réserve, la chasteté d'un frère. La mère, qui a passé par les mêmes épreuves, et qui est, par son cœur, portée à l'indulgence, et, par son âge, à l'illusion, ne soupçonne, dans le léger bruit qu'elle peut entendre, que les mouvements d'un chat qui rôde dans la maison. Le père dort ou sourit à l'idée prochaine d'un gendre. Cependant, malgré toutes ces garanties, beaucoup de filles deviennent mères; quelques-unes sont épousées; les Arianes sont en plus grand nombre; et leur exemple n'arrête point les jeunes filles, qui éclosent au même instant à l'amour et à l'espérance

d'un doux hymen. Ces accidents, par leur fréquence, ne surprennent point. On me montra un jeune homme, au jeu de paume, qui allait épouser la quatrième maîtresse, de la fécondité de laquelle il était sûr. Les délaissées, fournissant à la riche Bayonne des nourrices au lait abondant, pur, sont ainsi recherchées, et se consolent par l'espérance d'une nouvelle tentative plus heureuse.

On conçoit qu'une telle fin est précédée par quelques autres usages analogues; ainsi on m'a parlé de la fête de la Saint-Jean, où les couples d'amants vont, comme en pélerinage, à la foire de Saint-Jean-Pied-de-Port. Les présents du jeune homme sont une chose sacrée et légitime. Les amoureux semblent n'avoir à rendre compte qu'au ciel de leur conduite dans cette journée. La scène présentée dit tout pour la facilité des mœurs; et ce serait charger le tableau de traits superflus, que d'esquisser les préludes. Nos mœurs, nos lois, notre religion, réprouvent tout cet ensemble de choses. Les habitants de Baygorry se regarderaient-ils étrangers à nous pour leurs mœurs, comme pour le langage et l'origine? Ils disent *aller en France*, comme s'ils par-

laient d'un autre pays. Les navigateurs qui touchent aux Mendoces, aux îles Sandwich, aux Mariannes, peignent sans scrupule les impulsions instinctives de la volupté dans leurs habitants, comme ils décrivent les paysages nouveaux de ces bords. Ils ne les jugent point avec l'opinion européenne. Le lecteur sera-t-il ici aussi indulgent? échappera-t-il de même à l'influence de son éducation? Je l'ignore. Je ne veux ni prévenir, ni modifier son jugement; et j'ai dû me borner à rendre ce que mes yeux et de nombreux récits m'ont appris.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXIV.

EAUX MINÉRALES DE CAMBO. — BORDS DE LA NIVELLE.

Je partis, par le matin le plus pur, de Saint-Étienne, pour m'acheminer vers Saint-Jean-de-Luz, et trouver sur les vastes rivages de l'Océan les bornes de mon long voyage. Mon jeune guide, Pierre Sorg, réunissait la vivacité, la franchise native des Basques aux graces de son âge. Il parlait bien le français; et sa conversation, instructive pour un étranger, m'intéressait vivement, et donnait une nouvelle vie, par ses explications, à toutes les choses que nous voyions.

Les bords de la Nive sont délicieux. Ils présentent la variété des montagnes unie à la richesse des plaines. Plusieurs croix de fer se

montrèrent sur ses rives. Sorg m'apprit qu'elles étaient les indices de la mort d'autant d'individus qui, par une chute, avaient trouvé dans le torrent leur tombeau.

Je dois dire, à l'éloge des Basques, que j'ai vu dans tout leur pays un grand respect pour la dépouille des morts. Les cimetières sont parfaitement clos de murs, et défendus de l'entrée des animaux par de larges grilles placées horizontalement sous la porte, où le pied seul de l'homme peut se poser. Chaque cimetière est un parterre que la piété pour les morts entretient des fleurs les plus fraîches et les plus belles. Avant ou après le service divin, chaque famille va prier sur le tombeau qui lui est cher. J'ai vu plusieurs fois cet usage touchant. Le cimetière est toujours attenant à l'église. L'ame est ainsi préparée, par le tendre souvenir des morts, à s'unir au Créateur et aux espérances d'une nouvelle union dans une vie sans orages et sans fin; ou bien, pénétrée, par la prière et la méditation religieuse, des grandes idées de la puissance de Dieu et de la faiblesse de l'homme, elle aime à se recueillir sur cette tombe, comme étant placée sur le seuil de l'éternité, au-delà duquel une

voix amie semble l'appeler. Le village d'Isatsou, qui s'offrit sur ma route, me présenta ainsi près de son temple, élégant pour ces pays agrestes, le cimetière le plus fleuri et le plus riant. Les soins habiles et assidus semblaient avoir présidé à cette culture. Ces lieux étaient alors sous la sauvegarde de la foi publique. C'était un jour de travail, et le silence du désert nous environnait; mais il n'est point d'exemple de profanation dans ces enceintes sacrées. Ce respect des tombeaux, ces longues affections qui survivent aux liens passagers de la vie, m'émurent profondément. Ce trait honorable de leur caractère me fit estimer les Basques.

Nous atteignîmes enfin le village de Cambo, longue suite de maisons sur la crête d'un versant rapide qui mène à la Nive, que l'on voit serpenter dans un large et beau bassin. Au-delà d'un monticule, vers le sud, est un établissement thermal construit récemment, dans les formes les plus élégantes. Une colonnade en péristyle décore la façade, et embrasse en demi-cercle les deux côtés. Au milieu est le réservoir qui alimente les baignoires, disposées à l'entour. L'Amour, autant qu'Esculape, envoie, dit-on,

dans ces lieux romantiques les jolies Bayonnaises.

Je me séparai de mon jeune guide à Cambo. Entraîné par son goût aventureux, il me laissa entrevoir le désir de s'attacher à ma destinée. J'éprouvai, en le récompensant, le regret rare, et que je n'ai senti que dans de telles occasions, de n'avoir pas une fortune qui me permît de suivre les impulsions inspirées par des qualités aimables.

Ma route, désormais tracée dans la plaine jusqu'à la mer, se dirigeait directement à l'ouest par les villages d'Espelette, de Souraïde et de Saint-Pé. Les bords de la Nivelle, l'une des rivières que l'on doit nommer dans la description du pays basque, participent encore, par les ondulations du terrain, du mouvement des montagnes voisines. Mais ces choses ne méritent que l'indication sommaire que j'en fais ici en passant.

Long-temps après le village de Saint-Pé, je gravis avec précipitation la colline d'où, selon le rapport de mon guide, devait s'offrir au loin le vaste Océan. Je l'atteignis enfin; je l'embrassais de mon regard, ou plutôt il se perdait avec ma pensée dans son horizon infini. Il était le

terme d'un long voyage. J'y étais parvenu en surmontant toutes les difficultés de la route âpre des sommités des Pyrénées; et Saint-Jean-de Luz m'offrait le même attrait qu'il a pour le navigateur qui, après un long et dangereux voyage sur les côtes polaires, est près de jouir, dans sa rade, du repos rendu si doux par le souvenir du passé.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXV.

DES IDIOMES ET DE LA LITTÉRATURE DES PEUPLES DES PYRÉNÉES.

Nous avons exposé dans cet ouvrage, en présentant les individus en action, les mœurs, le caractère, l'esprit des peuples des Pyrénées. Nous ne pouvons avoir d'autre manière de les faire connaître que par des faits isolés. Il n'existe point, chez les Pyrénéens, ce grand résultat de la vie d'un peuple, cette expression de son moral, une littérature qui puisse nous faire juger en masse les indigènes de cette région. Supérieurs aux tribus de l'Helvétie, sous quelques rapports d'organisation individuelle, de latitude, d'origine, ils sont inférieurs aux habitants des Alpes sous les rapports politiques et littéraires.

Les causes de cette infériorité tiennent à la

destinée, et non à la race. Les Suisses, comprimés en masse sous un joug de fer, se révoltèrent dans le quatorzième siècle contre le despotisme autrichien, et, animés des mêmes sentiments que les Grecs, renouvelèrent en 1315 et 1388, à Morgarten et à Neffels, les prodiges de Marathon et de Platée. Dès-lors ils formèrent une nation; et la gloire, l'indépendance, l'exercice journalier de leurs droits, firent naître en eux un haut sentiment de leur dignité.

Cette vigueur morale, résultat de leurs commotions politiques, ils l'appliquèrent à l'examen des choses de l'ordre le plus élevé. Le réformateur Zuingle sapait les fondements de l'autorité papale à Zurich, au commencement du seizième siècle, dans le même temps que Luther agissait en Allemagne dans la même direction. Ce mouvement se propagea bientôt jusqu'à Genève, qui devint, sous l'influence de Calvin, le centre de cette puissante action.

Les esprits animés par la marche libre et fière du gouvernement, par les discussions théologiques, produisirent abondamment en Suisse, et surtout à Genève, des ouvrages de tous genres. Genève seule pourrait former, des œuvres de

ses savants, de ses littérateurs, une bibliothèque plus riche, plus précieuse que celle de plusieurs royaumes de l'Europe réunis dans cette fin.

Ainsi les peuples de l'Helvétie ont une littérature émanée de leur histoire, de leur caractère, et qui est comme un pacte qui donne à toutes les tribus un air général de famille, et resserre encore puissamment les liens de leur agrégation.

Les habitants des Pyrénées n'ont jamais ainsi formé un tout; leur pays a été long-temps une des grandes routes des invasions qui laissent pour traces l'épouvante, l'ignorance, la barbarie. Leurs dialectes divers n'ont pu se fondre en un seul langage, par le défaut d'un gouvernement central. Les peuplades du versant septentrional ont vu tard leurs chefs féodaux, entraînés dans le destin général, subir la loi des rois de France, et disparaître dans les rangs de leurs officiers. Elles ont été alors agglomérées, mais sous une influence lointaine, étrangère, et n'ont point reçu de cette réunion cette vie nouvelle qu'ont eue les Suisses par leur confédération. Une capitale rayonne le goût des arts, des lettres,

des sciences. Cette action, comme celle de tout foyer, s'affaiblit graduellement par l'éloignement. Les Pyrénéens n'ont point eu, comme les habitants des Alpes, des capitales dans leur propre sein, dont l'influence eût été essentiellement en harmonie avec le sol, le climat et la physionomie des montagnes. Les deux versants, depuis nombre de siècles, ont été désunis de gouvernement, de langage, d'intérêts. Leurs peuples n'ont pu faire ainsi une masse compacte, vivifiée du même esprit qui se développe avec la destinée nationale.

Au manque d'une action centrale, au manque d'un sentiment patriotique, est encore venu se joindre, pour rendre pauvre leur littérature, le vice d'un langage composé des débris de plusieurs idiomes. Le celtique, le latin, les jargons scythes, l'arabe, ont formé, par leur grossier amalgame, une langue sans grammaire, sans syntaxe, sans génie, et qui suffisait à peine à exprimer les besoins grossiers et les affections simples de l'existence. Ce langage s'est perfectionné loin des Pyrénées, et leur a été imposé après comme une loi de l'état. Ils n'ont pu que s'en servir

par imitation; et dans son usage ne s'est point manifestée cette verve, cette originalité qui naît partout de la création.

Le patois roussillonnais, plein de termes espagnols, me plaît plus dans sa couleur méridionale, que l'idiome bigorrais et béarnais. J'ai vu, dans plusieurs ouvrages, citer avec éloge les romances de Despourins dans le patois du Béarn. Je n'ai pu partager ce sentiment. Quelques pensées ont de la naïveté; le plus grand nombre sont insignifiantes, ou sans accord avec la position des personnages. Ce n'est point ainsi que Gesner fait parler ses pasteurs et ses bergères. Le langage est sans euphonie; il est bien inférieur, sous tous les rapports, au patois languedocien de Montpellier. Tous ces idiomes populaires nous représentent encore l'époque de leur formation. Abandonnés, dès long-temps, par les hommes d'état, les savants, les artistes, ils sont restés la langue exclusive du menu peuple. Ainsi ils ne se sont point enrichis des termes, des constructions engendrés dans la langue nationale par le mouvement général de la civilisation, par les grands événements de la

destinée nationale, par les hommes de génie. Ils nous peignent, dans leur indigence, le cercle étroit des idées d'un Celte au milieu de ses forêts, les grossiers sentiments de ces Scythes qui étouffèrent les sciences et les arts. Le caractère principal de ces idiomes est l'abondance des diminutifs, ce qui prouve encore l'état d'enfance et le degré inférieur de civilisation de ceux qui en font un usage constant.

La langue des Basques est le trait le plus incontestable de leur antiquité et de leur origine méridionale. Elle est pure de tout mélange. Un mot est souvent la description de l'objet. Ce mot est ainsi nécessairement composé de plusieurs éléments. Tels ne sont point la plupart des langages septentrionaux : l'anglais, par exemple, où la brièveté sèche des termes annonce l'âpreté du climat qui resserre les lèvres et contraint aux abreviations. L'abondance des voyelles donne au langage basque une euphonie qui dénote encore l'influence du Midi ; mais malheureusement cette langue est sans littérature. Il semble que ce peuple, échappé aux tempêtes de la mer, n'a pas eu depuis plus de repos sur

la terre; qu'il a toujours été occupé à se défendre contre de puissants agresseurs, et a négligé ainsi les lettres et les arts.

Le langage des Basques remonte à une époque indéterminée, au-delà des temps historiques. Ce peuple en a conservé la pureté, en se dérobant à toutes les causes qui altèrent la langue d'une nation; aux invasions, par son courage indomptable; au commerce avec les autres peuples, en restant farouche et dédaigneux dans ses savanes et ses forêts; au mouvement intestin que la littérature imprime à une langue; à l'imitation des ouvrages, à l'emprunt des termes, des tours des peuples étrangers; en n'écrivant rien, et en demeurant constamment au même degré de civilisation. Cette modération, ce goût permanent des mœurs antiques, ont fait le bonheur des Basques; mais en louant ces vertus, nous devons voir qu'elles ont nui au progrès intellectuel de l'espèce humaine. Supposons l'ambition dans le cœur de ce peuple. Intrépide, infatigable, il s'étend sur une vaste surface, forme une grande nation; et son langage, empreint de tous les caractères d'une création simple et uni-

forme, se développant par la victoire, les grands événements politiques, les sciences, les arts, les relations universelles, aurait eu des avantages immenses sur toutes les autres langues de l'Europe, assemblage de débris hétérogènes.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXVI.

MONTAGNE DE LA RHUNE. — ASPECT DE L'ESPAGNE, DE L'OCÉAN ET DES LANDES.

Il me restait à embrasser tout à la fois de mon regard l'Océan, les plaines et les montagnes. La Rhune, longue et haute croupe qui divise la France et l'Espagne, semble un observatoire placé exprès pour satisfaire le dernier vœu d'un explorateur des Pyrénées. Mon hôte me donna pour guide un jeune Basque dégourdi, déja vieux marin, et qui, chemin faisant, m'entretenait de ses aventures sur les bancs de Terre-Neuve et les parages du Canada. Cette race forme d'excellents matelots. Elle serait habile à tout, mais ils ne font que leur volonté, et la révolution et toutes ses phases n'ont jamais pu qu'exercer bien imparfaitement la conscription

dans ces cantons. L'amour du pays les rendait, dans les contrées les plus lointaines, des déserteurs, que leur légèreté infatigable mettait à l'abri de toute poursuite. Mais ceux qui restaient dans les corps devenaient les meilleurs soldats. Mon guide s'arrêta au village d'Olhet, dans la maison paternelle. Je ne pus refuser le verre de cidre, leur boisson habituelle, offert avec la cordialité d'un égal. Ce jeune homme, plein d'une fierté naturelle, n'avait rien, dans son service pour moi, de l'allure d'un mercenaire.

La pente assez raide de la Rhune, revêtue d'un gazon touffu, n'était rien pour un pied montagnard. L'espace grandissait à mesure que je m'élevais; mais je ne voulais l'examiner avec suite que du sommet, pour saisir d'un coup-d'œil toute la beauté de l'ensemble. J'indique cette manière, comme la plus productive, à tout amateur de montagnes. Dans le vaste cercle qui m'environne, le calme du ciel se communique à l'Océan, qui semble en ce moment le séjour de l'éternel repos. Les coteaux basques que j'ai parcourus depuis Cambo, que j'entrevois encore, n'offrent que quatre teintes : vert noir pour les forêts de chênes; bistre verdâtre pour les vastes

fougerées; vert clair pour les prairies des bords de la Nivelle; et jaune terne pour les blés. Tous ces coteaux semblent ne former qu'une plaine. Leurs différences d'élévation sont, de la hauteur de la Rhune, si peu sensibles, que celui qui ne serait point familiarisé avec les aspects des montagnes, croirait que ces collines ne sont que de légers mouvements du terrain d'une plaine. Ces coteaux basques, hors de la chaîne des Pyrénées, semblent tous avoir appartenu à un large banc parallèle à la chaîne; car les plateaux, restes encore de la surface primitive, semblent se confondre dans un même plan horizontal.

Les rivages les plus voisins étalent, du nord au sud, les hautes falaises de Biarritz, les grèves arides des villages de Bidart et de Guétarry, et le beau bassin de Saint-Jean-de-Luz, trop ouvert aux vagues, pour offrir une protection suffisante aux vaisseaux. Le cours inférieur de la Bidassoa, qui trace les limites que l'âpre constance espagnole a imposées à l'insouciante légèreté française, se montre terminant cette côte plate, qui règne l'espace de soixante lieues depuis la Saintonge. Sur sa rive s'élèvent de suite les premiers

Digitized by Google

échelons des Pyrénées, qui forment le promontoire dit *du Figuier*. Sur la rive gauche est la ville espagnole de Fontarabie, dont les ruines sont en face des ruines de la ville française d'Andaye. Ces débris disent, bien fortement, que les maux de la guerre ont toujours leurs représailles, et que le sang et les pleurs couvrent aussi le vainqueur. Plus loin, les Pyrénées se prolongent vers l'ouest, pénètrent dans l'Océan qu'elles ont repoussé, en laissant, dans l'entrelacement de leurs chaînes, les vastes et profondes enceintes où sont les ports de Saint-Sébastien et du Passage. La ligne des versants nous donnerait ces asyles, si nécessaires aux vaisseaux, dans ce golfe où les tempêtes sont si terribles, et dont les dangers sont redoublés par l'âpreté de cette côte inhospitalière : ces deux ports, éminemment précieux, sont un patrimoine que la nature avait donné à la France, et que nous eût assuré depuis long-temps notre force, si le gouvernement avait eu jamais une tendance désirable et de la constance dans ses opérations maritimes.

Les limites des deux empires, marquées par la Bidassoa, de son embouchure au pied de la

Rhune, montent sur cette longue croupe; et l'observateur, à son sommet, est étonné de pouvoir passer en un instant et revenir de France en Espagne. Le caprice, qui le guide dans cette marche, paraît après, à sa réflexion, la seule règle qui ait dirigé les graves commissaires qui, dans diverses occasions, se sont occupés de la démarcation des deux états. Ces hommes étaient sans mémoire et sans yeux, et semblent n'avoir agi que comme des enfants dans leurs jeux. Ils oubliaient que les seules limites respectées, sont celles de la forte nature; et ils ne voyaient point, au midi, les vastes chaînes des Pyrénées et leurs versants, où le doigt de Dieu imprimé rendait leur travail si facile.

La ligne des limites traverse après la Nivelle, un peu au-dessous de l'abbaye d'Urdach, que l'on entrevoit, et dont l'aspect me rappelait le bel ouvrage de M. de Salvandy, *Alonzo, ou l'Espagne contemporaine*, dont les principales scènes se passent dans ces lieux sauvages. Cette grande ligne géographique atteint enfin les hauteurs des Pyrénées, que je voyais à l'est couronnées de neiges et de rochers, et dont le grand caractère, inspirant enfin les absurdes di-

plomates que j'ai indiqués, a donné à leur ouvrage plus de régularité.

Mais laissons les Pyrénées que je viens d'esquisser, et cette Espagne toujours pour nous sournoise et funeste, et tournons nos regards vers notre France. Au-delà de tous les monticules basques, une ligne azurée et serpentante marque le cours de l'Adour. De son embouchure part une longue bande jaunâtre de sables arides, qui se perd en un demi-cercle vers le nord, bordée par l'Océan. A l'est de cette bande jaunâtre, sont les Landes, couvertes d'une vapeur légère, qui, confondant les teintes et les formes, leur donne l'apparence d'une mer sombre et calme. Plus à l'est, sont les coteaux vineux de l'Armagnac; et mon imagination, plus que mon regard, voit au-delà le point du ciel qui couvre, à l'horizon, le lieu où sont mes foyers, ma famille et de douces espérances.

Tel est l'ensemble des grands tableaux qu'embrasse le spectateur, du sommet de la Rhune. Mais cette description, comme toutes celles de ce genre, nécessairement progressive et lente, ne peut offrir une idée du plaisir que donne, de ce bel observatoire, un seul regard. Les bois,

les rivières, les villes, les habitations éparses, les sables des grèves, la mer et les montagnes, confondus ensemble dans une heureuse harmonie, et sur lesquels un beau soleil vient répandre son brillant éclat, sont dans un instant indivisibles, la perception d'un seul regard. Que mon hommage à ces merveilles, et mon regret de ne pouvoir rendre la peinture semblable à la sensation, attirent les hommes favorisés d'une ame vive, dans ces beaux lieux. J'aurais ainsi atteint une des fins que je m'étais proposées!

Je fus, à mon retour à Saint-Jean-de-Luz, errer sur la plage solitaire, et remémorer tous ces voyages dans les Pyrénées, dont je touchais le terme dans cet Océan qui venait briser ses vagues à mes pieds.

Le jour s'éteint et marque encore la fin de ma course. J'ai vu le soleil sortir du sein de la Méditerranée, et, le suivant sur la cime éthérée des Pyrénées, j'arrive au bord de l'Océan, et je contemple sa pompeuse immersion.

Il me sera bien doux de goûter le repos après une longue action; plus doux encore d'espérer que mes esquisses, par l'attrait des grands et nobles sujets qu'elles font entrevoir, détermine-

ront les savants à visiter les Pyrénées, pour en compléter l'étude; qu'un concours toujours plus nombreux de voyageurs, recueillant dans leur sein des avantages précieux, reconnaîtra que ces montagnes sont aussi bienfaisantes que belles. Mon dernier vœu sera que mes enfants, dont le souvenir chéri me servit toujours de moteur dans mes courses, puissent goûter cette relation fidèle, et en aimer l'auteur.

FIN.

614162
SBN

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

DEUXIÈME PARTIE.

(SUITE.)

PYRÉNÉES CENTRALES.

PAGES.

CHAPITRE XX. Coteretz..... 1
CHAP. XXI. Vallée de Coteretz. — Lac de Gaube... 16
CHAP. XXII. Vallée de Lutour.—Vignemale. — Vallée d'Ossone..... 28
CHAP. XXIII. La vallée et le cirque de Gavarnie..... 38
CHAP. XXIV. Le Mont-Perdu..... 56
CHAP. XXV. Recherches sur la formation des montagnes et les modifications prochaines de la terre..... 97

TROISIÈME PARTIE.

PYRÉNÉES DE L'OUEST.

CHAP. XXVI. Vallée d'Ossan..... 127
CHAP. XXVII. Rodolphe, ou les consolations de la nature..... 151
CHAP. XXVIII. Vallée d'Aspe..... 188

PAGES.

CHAP. XXIX. La vallée de Barétouse..... 216
CHAP. XXX. De la classification des paysages, et de leur rapport avec les sentiments de l'ame..... 220
CHAP. XXXI. Aspect général du pays basque. — Des indigènes..... 247
CHAP. XXXII. Abbaye de Roncevaux. — Comparaisons des forêts françaises et espagnoles..... 266
CHAP. XXXIII. Vallée de Baygorry..... 275
CHAP. XXXIV. Eaux minérales de Cambo. — Bords de la Nivelle..... 286
CHAP. XXXV. Des idiomes et de la littérature des peuples des Pyrénées..... 291
CHAP. XXXVI. Montagne de la Rhune. — Aspect de l'Espagne, de l'Océan et des Landes..... 299

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

BIBLIOTECA